This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

FROM THE LIBRARY OF
Professor Karl Heinrich Rau
OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG
PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
BY
Mr. Philo Parsons
OF DETROIT
1871

Digitized by Google

5.13.4.7...
1,73

D

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

10961

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,
DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE;

PAR M. F. ANCILLON.

LIBRARY
University of
MICHIGAN

Per tantos casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus.
VIRG.

Ponderibus librata suis.
OVID.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
IMPRIMERIE RUE DE LA HARPE, N°. 80.
1806.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR

LA PUISSANCE POLITIQUE.

LES quatre volumes que je donne aujourd'hui au public, forment la seconde époque du Tableau des Révolutions du Système politique de l'Europe, depuis la fin du quinzième siècle.

Cette seconde partie nous offre la France s'élevant sur les débris des deux branches de la maison d'Autriche, au rang de puissance prépondérante et dominante; nous y voyons les preuves de sa force absolue et de sa force relative, les causes de sa supériorité, l'abus qu'elle en fait, les efforts de l'Europe conjurée pour la lui enlever, efforts long-temps partiels, impar-

Digitized by Google

faits, inutiles, et couronnés à la fin du plus heureux succès par la paix d'Utrecht. Cette seconde partie, quoique partie intégrante d'un tout, est elle-même un tout complet; c'est l'histoire politique du dix-septième siècle.

La plus grande difficulté que rencontrent ceux qui veulent étudier ou écrire l'histoire moderne, est son défaut d'unité. L'isolement des anciens peuples faisoit de chacun d'eux un tout séparé qui n'avoit que peu ou point de rapports avec les autres. De là vient que les historiens de l'antiquité ont pu donner facilement à leurs écrits cette unité précieuse, sans laquelle il n'y a ni beauté ni intérêt, et qui seule leur mérite le titre d'ouvrages de l'art. Dans les temps modernes, on ne sauroit faire l'histoire d'un peuple de l'Europe, sans faire celle de tous les autres, qui tous soutiennent

Digitized by Google

avec lui des relations plus ou moins intimes, et cette circonstance est déjà un obstacle à l'unité; cependant, cet obstacle là n'est rien moins qu'invincible, car dans l'histoire particulière d'une nation, elle seule fait centre, et toutes les autres lui sont subordonnées, comme, dans une pièce dramatique, les personnages secondaires le sont au héros principal. Mais dans tous les ouvrages où l'on a voulu faire marcher de front et présenter en même temps l'histoire de toutes les nations civilisées de l'Europe, durant les trois derniers siècles, on n'a pu éviter le désordre, la confusion, ou du moins le défaut total de convergence des parties. Quel que fût d'ailleurs le mérite de ces compositions, elles ont fatigué le lecteur, en rompant sans cesse le fil qu'ils mettoient entre ses mains, et en lui offrant une multitude de faits qui paroissoient choisis, disposés, pla-

Digitized by Google

cés arbitrairement, parce qu'on ne voyoit pas quels principes avoient présidé à ce choix et à cette distribution.

Le seul moyen de mettre de l'ordre dans ce chaos, et de faire un ensemble de ces élémens déjoints, c'est de saisir une idée dominante ou un fait principal qui devienne le point central autour duquel tous les autres se meuvent, se rangent et se groupent. Alors seulement l'histoire des trois derniers siècles ressemble à un corps organisé où le jeu de toutes les parties concourt à celui de l'ensemble, et où le principe vital détermine et entretient la vie des organes. Alors on voit ce qui fait exclure certains événemens de la narration, ou ce qui les y fait admettre; ce sont leurs rapports plus ou moins intimes, plus ou moins frappans avec le but principal de l'ouvrage, et c'est ce but qui assigne aux per-

Digitized by Google

sonnages et aux actions la nature et l'étendue de la place qu'ils doivent occuper.

Entre les différentes idées qu'on peut saisir pour donner aux événemens de l'histoire moderne un point d'union et de convergence, l'idée que nous avons choisie a le double avantage d'être un principe d'ordre et d'unité, et en même temps un fait. Avant de parvenir à sa maturité, le système des contre-forces a été soupçonné par les uns, cherché par les autres, désiré par tous ceux qui ont souffert des abus de la puissance, enfin saisi et combiné dans toute son étendue par le génie profond de Guillaume III. Cette seconde partie de mon ouvrage prouvera encore, je crois, avec plus de force et d'évidence que la première, la nécessité de ce système et ses bienfaisans effets, car elle offrira de grands maux et de grands remèdes.

Digitized by Google

Le nom de système des contre-forces convient beaucoup mieux à ce système que celui de l'équilibre. Ce dernier terme réveille des idées vagues et fausses. L'existence, l'indépendance, l'intégrité des états de l'Europe, exigent qu'aucune puissance ne sorte hors de toute proportion avec les autres ; car du moment où elle pourra tout ce qu'elle veut, elle voudra tout ce qu'elle ne devroit pas vouloir, elle ne respectera rien, elle osera tout, et c'en sera fait de la liberté générale. Il faut nécessairement que la puissance, s'opposant à la puissance, empêche cette force qui pourroit tout envahir, de naître, de développer et de déployer son activité malfaisante ; il faut du moins qu'on l'arrête dans sa course désastreuse et dévorante, qu'on la prévienne et qu'on la comprime par une résistance vigoureuse, ou par la crainte d'en ren-

Digitized by Google

contrer tôt ou tard elle ne pourroit pas triompher.

On ne peut obtenir ce résultat que par l'action combinée des forces des autres états qui servent de contre-poids à la première. Il ne doit jamais être question d'équilibre dans le sens propre de ce mot; comment l'établir entre une puissance et toutes les autres, ou entre une puissance et chacune des autres? Les inégalités de forces, de moyens et de ressources subsisteront toujours, et renaîtront des efforts mêmes qu'on fera pour les détruire; la balance politique penchera toujours d'un côté plus que d'un autre; l'équilibre parfait amèneroit un repos entier et parfait; cet état de choses n'aura jamais lieu, et ne seroit peut-être pas même un bien pour l'humanité. Mais en formant, selon les occurrences contre toutes les puissances qui prétendroient ou mar-

Digitized by Google

cheroient à la domination, une masse de forces imposantes, on peut et l'on doit empêcher l'excès d'une prépondérance quelconque, avec toutes les injustices qu'elle entraîneroit à sa suite.

C'est ce que j'appelle le système des contre-forces. Pour que les forces agissent, il faut qu'elles existent; et le premier moyen d'échapper à la servitude et de prévenir la tyrannie, est de multiplier ses forces intérieures par le travail qui les augmente, les lois qui les protègent et les règlent, et une sage administration qui leur donne une direction salutaire et les distribue convenablement. Ce sont les élémens de la puissance réelle et absolue des nations.

Alors seulement naît la puissance d'opinion qui résulte de l'idée avantageuse qu'un état donne aux autres états de ses forces physiques et morales. Elle est pour les puis-

Digitized by Google

sances ce que le crédit est pour les négocians; elle leur permet de faire, avec de moindres moyens, de plus grandes affaires. L'opinion favorable que les autres états prennent de l'un d'entre eux, n'est pas toujours en raison directe de ses forces réelles; elle tient à ses principes, à son langage, à son ton, à ses démarches, à toute l'allure de sa politique. Une conduite noble, ferme, courageuse, également éloignée d'une audace téméraire et d'une circonspection pusillanime, commande le respect, inspire la confiance, fait illusion à tout le monde sur l'étendue de vos ressources, et, en vous les prêtant, on vous les donne. Une pareille conduite suppose, sans doute, une mesure considérable de puissance réelle : une petite puissance ne pourroit pas la tenir ou la tiendroit inutilement; mais elle suppose surtout une fermeté et une énergie de

Digitized by Google

caractère qui, comme toutes les forces dont on n'a pas la mesure, présentent à l'imagination quelque chose de vague, et ce vague sert admirablement le crédit. Il sied bien à une grande puissance de ne pas prendre ombrage de tout, et de ne pas se ressentir des moindres injures; mais elle ne doit pas donner le change sur les bornes de sa patience. Il est des choses qu'elle pourroit passer sous silence sans que sa force réelle en souffrît, et qu'elle ne doit ni faire, ni permettre, ni pardonner, ni souffrir tranquillement, de peur de porter atteinte à son crédit, et de perdre dans l'opinion. Tant que son crédit est intact, et que les autres états ont une haute idée de ses ressources et de sa vigueur, elle obtiendra souvent, par une simple déclaration ferme et précise, ce qu'elle demande. On sait que sans aimer la guerre, elle ne la craint pas, et on évite de la

Digitized by Google

provoquer. Au contraire, dès qu'elle sera tombée dans l'opinion, en montrant trop de facilité et de condescendance, il faudra qu'elle arme et qu'elle agisse où, dans des temps plus heureux, il lui eût suffi de parler et d'écrire. Il en est, à cet égard, des états comme des individus : on hait et l'on méprise les breteurs de profession; on n'épargne pas ceux qui paroissent redouter à l'excès les affaires, et qui sont assez faciles sur le point d'honneur; on ménage et l'on respecte les braves qui ne manquent à personne et demandent des autres la même délicatesse de procédés. Le moyen le plus sûr de n'avoir jamais d'injures à venger, est de n'insulter personne, et d'annoncer, par ses manières et par ses discours, qu'on ne sera jamais insulté impunément.

La puissance d'opinion est donc à la fois un effet et une cause de la puissance réelle. On a souvent dit

Digitized by Google

qu'un des principaux élémens de la dernière étoit la puissance fédérative, et que des alliances bien combinées étoient un objet de la plus haute importance pour assurer la force et l'indépendance des états. Le principe est vrai dans sa généralité; mais il est facile d'en abuser, et l'histoire de la politique européenne offre plus d'un exemple de cet abus. Les ministres ont trouvé leur compte à conclure des traités d'alliance, et leur multiplication est devenue souvent une maladie épidémique qui quelquefois a eu les suites les plus funestes. Les alliances naturelles doivent toujours reposer sur l'identité des intérêts réels et permanens des états; partout où cette identité existe, les traités d'alliance sont inutiles, la considération de leurs avantages réciproques rapprochera deux puissances qui sont faites pour s'unir et pour agir de concert;

Digitized by Google

un contrat seroit superflu, la force et la nécessité des choses en tiennent lieu et améneront les mêmes résultats; quand le moment d'agir sera venu, il suffira de déterminer le mode de l'action et du concours des deux puissances amies. Partout où l'identité des intérêts n'existe pas, les traités d'alliance ne sont que des surprises faites par un état à un autre, par l'habileté à l'impéritie et par la ruse à la bonne foi ignorante; des traités de ce genre, par lesquels une puissance veut enchaîner à ses vues et faire coopérer à ses entreprises une autre puissance qui a des intérêts directement contraires aux siens, sont des fourberies déshonorantes pour celui qui s'abaisse à y recourir, odieuses à ceux qui en sont les objets, et n'ont jamais qu'une existence momentanée et une durée précaire. Le cabinet qui a été dupe des sophismes de l'autre, revient

Digitized by Google

bientôt de son erreur, et, comme le salut public est la loi suprême des états, il rompt sans peine et sans remords des engagemens, ou, s'il est retenu par la crainte, il élude des conditions qu'il n'a pas le courage d'annuler, et l'effet en est le même.

Les traités d'alliance ne sont véritablement utiles, et même nécessaires, que lorsqu'ils ont un objet fixe et déterminé, et qu'ils doivent produire des efforts communs dans un moment donné. Dans les circonstances extraordinaires, où une puissance qui s'est élevée rapidement menace de tout asservir, et marche en avant sans frein et sans pudeur, où toutes les autres puissances doivent oublier, pour quelque temps, leurs inimitiés naturelles, ajourner leurs anciens démêlés, et se réunir pour faire face à un danger plus imminent, il importe de substituer de nouveaux

Digitized by Google

rapports à ceux qui sont suspendus ou bouleversés, et de former, entre les états coalisés, des liens solides qui les empêchent de suivre leurs affinités habituelles et leurs maximes ordinaires. Ainsi, dans les deux dernières guerres de l'Europe contre Louis XIV, l'Empire devoit s'allier à la maison d'Autriche, son ancienne et naturelle ennemie, pour refouler la France, son amie naturelle, dans les limites de la paix de Nimègue. De véritables traités d'alliance entre les puissances qui avoient un ennemi commun à combattre, étoient alors des mesures préalables dictées par l'intérêt général.

Hors les cas pareils, la multiplication des traités d'alliance est une source de maux pour les princes et les peuples qui se laissent aller à cette dangereuse manie. Ce sont des obstacles bien plutôt que des facilités dans les grandes entre-

Digitized by Google

prises politiques; ce sont des entraves qui empêchent les puissances de se mouvoir librement et de faire le meilleur usage possible de leurs forces. Plus on multiplie le nombre des traités de cet ordre, et moins on les respecte. Des engagemens contractés avec précipitation, souvent contradictoires et incompatibles l'un avec l'autre, sont facilement violés. Ces violations fréquentes corrompent la morale publique et dégradent les souverains dans l'opinion; elles engendrent des haines profondes, ces haines sont fécondes en guerres, et l'on a vu des princes être brouillés avec tout le monde, parce qu'ils avoient voulu être les alliés de tout le monde.

Ce sont surtout les traités de commerce que l'on multiplie à l'indéfini, et qui sont les plus inutiles ou les plus pernicieux de tous. Le commerce est le fils de la liberté;

Digitized by Google

et, graces aux progrès qu'a faits dans le dix-huitième siècle l'économie politique, nous savons que les gouvernemens ne doivent pas le maîtriser dans sa marche, et, qu'à son égard, leur action purement négative doit se borner à le débarrasser, le plus qu'il est possible, de toute espèce d'entraves. Deux nations appelées par la nature de leur position, de leurs besoins et de leur travail, à former entre elles des relations de commerce qui leur seront réciproquement avantageuses, suivront ces indications sans qu'un traité de commerce le leur permette ou les y invite. L'intérêt propre est même ici tellement éclairé et tellement actif, la force des choses est si grande, que malgré tous les traités de commerce qui éloignent certaines nations du marché d'un peuple, ou qui y assurent des avantages à d'autres, ce peuple trouvera pourtant moyen

Digitized by Google

de faire ce qui lui convient. Comme les corps liquides cherchent toujours le niveau, le commerce cherche toujours l'équilibre, et la liberté seule le lui garantit. Nous aurons encore occasion de revenir sur ces principes, et de les développer dans le Tableau de l'Histoire des Révolutions du Système politique du dix-huitième siècle, où le commerce a joué un si grand rôle, et où les traités de commerce, rarement utiles aux deux nations qui les forment, sont devenus si souvent le principe de longues inimitiés et de guerres sanglantes.

Ce sera aussi dans cette troisième partie que le lecteur trouvera le tableau des progrès, de l'influence et de l'affoiblissement de la puissance ottomane, et où je réunirai dans un même cadre tout ce qui est relatif à cet objet; je le placerai à l'époque de la paix de Passarowitz. Je l'aurois peut-être inséré

Digitized by Google

dans le sixième volume après la paix de Carlowitz, si l'étendue de ce volume m'avoit permis de le faire. Ce sera encore dans la troisième partie que je rassemblerai dans un même chapitre tout ce qui a trait aux établissemens des Européens dans les deux Indes, qui ne sont devenus bien importans que dans le dix-huitième siècle. Il vaut toujours mieux, dans un ouvrage de ce genre, former des masses que de présenter des traits épars.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,
DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

SECONDE ÉPOQUE.
1618 — 1715.

PREMIÈRE PÉRIODE. 1618 — 1648.

CHAPITRE PREMIER.

État des lettres et des sciences en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre.

AVANT d'aborder la guerre de trente ans, époque de sang et de larmes, où l'homme animé d'un génie malfaisant, ne parut exister que pour détruire le

Digitized by Google

travail de l'art et pour frapper la nature de stérilité, arrêtons-nous encore quelques momens à considérer les progrès des sciences et des arts durant la période précédente. Suivons le développement de l'esprit humain, avant de peindre les événemens qui vont l'arrêter ou le faire reculer dans sa marche. Le calme règne encore; profitons-en pour admirer les productions de l'art et les fruits brillans du génie.

Le Tableau des Révolutions du Système politique de l'Europe amène naturellement des considérations de ce genre. Le rôle plus ou moins grand qu'une nation joue sur la scène du monde, accélère ou retarde le mouvement des esprits. L'éclat politique qu'un peuple répand, nourrit son orgueil national, lui inspire le désir et le besoin des grandes choses, et présente à son activité de nouveaux moyens et de nouveaux objets. Non-seulement les productions et les succès du génie annoncent la richesse et la puissance d'un état, mais encore ils l'accroissent et l'augmentent. Il n'y a point d'invention ni de découverte stériles. Les spéculations les plus abstraites et les plus profondes, les ouvrages de l'art qui se

Digitized by Google

rapprochent le plus de l'idéal, tiennent par des rapports nombreux à tous les travaux qui embellissent et fécondent la société. Notre œil n'est pas toujours assez perçant, ni notre vue assez longue pour apercevoir les points de contact des sciences et des arts avec l'existence et la force physique d'un peuple; mais ils n'en existent pas moins, et la puissance d'un pays est liée par d'innombrables fils aux idées et aux sentimens que ses philosophes, ses poëtes et ses artistes mettent en circulation.

Bacon a dit que l'histoire de l'espèce humaine, sans celle des sciences et des arts, ressembleroit à Polyphème privé de son œil par Ulysse. En effet, le tableau des progrès de la culture intellectuelle des peuples est la partie la plus intéressante de l'histoire du monde, qui sans lui ne seroit qu'un long catalogue de crimes et de malheurs. Ailleurs, l'homme plus passif qu'actif, paroît être le jouet des événemens, l'esclave de ses besoins et de ses passions; mais dans la route du développement, les efforts qu'il fait pour surprendre les secrets de la nature, pour peindre ses beautés, pour diriger ses opérations et pour multiplier ses effets,

Digitized by Google

le montrent dans toute sa grandeur; actif, énergique, et maîtrisant par la force de son intelligence tout ce qui l'environne. C'est le triomphe de la pensée sur la matière, et de la liberté sur la servitude.

Ces momens de fécondité et de grandeur où l'esprit humain a créé le beau et a saisi la vérité, sont clair-semés et rares sur la longue route du temps. Partout on a commencé par l'ignorance et le sommeil. Dans beaucoup de contrées on n'en est jamais sorti. Dans d'autres, on a fait quelques pas hardis et quelques heureux essais, pour retomber dans la barbarie. La lumière avoit succédé aux ténèbres; les ténèbres ont effacé la lumière. Ce n'est que depuis la renaissance des lettres, en Europe du moins, que le développement a pris une marche uniforme, progressive, et que les lumières ont gagné de plus en plus en intensité et en surface. Les sciences et les arts n'ont pas toujours avancé avec une égale rapidité, mais le mouvement de l'esprit humain n'a plus été rétrograde.

La première impulsion vint de l'Italie; elle se communiqua lentement aux pays voisins. L'Italie étinceloit des feux du

Digitized by Google

génie, et les autres contrées offroient à peine quelques clartés foibles et équivoques. Les causes physiques et morales qui concoururent à produire le beau siècle de Léon X, y avoient toutes été subordonnées dans leur action à l'influence puissante du travail et de la richesse. Le même principe agira dans les autres contrées de l'Europe, mais il y sera modifié par une foule de circonstances locales. Au moment où nous sommes parvenus, l'Italie a perdu une partie de son éclat; cependant il lui en reste assez pour attirer nos regards. L'Espagne, la France, l'Angleterre volent se lever sur elles l'aurore d'un plus beau jour. Observons ces brillans phénomènes, sans perdre de vue les causes qui en expliquent les différentes phases.

L'Italie n'étoit plus le centre du commerce et ne rendoit plus tous les pays de l'Europe tributaires de son activité. La richesse avoit changé de direction, et le commerce de canaux. Les capitaux que le commerce avoit créés dans cette belle partie du monde, y entretenoient encore le luxe, et y nourrissoient le goût des plaisirs de l'imagination. Mais dans toutes les choses humaines, la décadence est

Digitized by Google

voisine de la perfection. Arrivé au but, on s'en éloigne et on recule, ne fût-ce que parce qu'on ne sauroit aller plus loin, et que l'esprit qui ne repose jamais, ne permet pas à l'homme de se fixer à ce point de maturité. L'Arioste et le Tasse s'étoient élevés à une hauteur qu'il étoit difficile d'atteindre, et où l'on devoit désespérer de les surpasser. Les poëtes qui vinrent après eux ne voulurent pas être de froids imitateurs, et ne pouvant faire mieux, ils essayèrent de se frayer des routes nouvelles, et ils abusèrent de la finesse de leur esprit. Cependant *Guarini*, *Tassoni*, *Chiabrera*, *Testi*, soutenoient encore l'honneur de la poésie italienne; mais leurs ouvrages manquoient de séve poétique, et leur goût n'étoit pas irréprochable. Dans son Berger fidèle, *Guarini* (mort en 1612) s'étoit éloigné de la simplicité pastorale, et il avoit substitué de faux brillans au coloris doux et frais qui convient à ce genre. La muse satirique de *Tassoni* (mort en 1635), en vouant au ridicule la guerre de Bologne et de Modène au sujet d'un seau enlevé, avoit voulu peindre le ridicule de toutes les guerres que les villes d'Italie s'étoient faites les

Digitized by Google

mes aux autres, guerres aussi petites par leur objet, qu'insignifiantes par les événemens dont elles furent le théâtre, et auxquelles les intéressés attachoient une importance vraiment comique. On ne sauroit disputer de la verve à Tassoni; son style est élégant et pur, quelquefois sa franche gaieté et son ironie légère rappellent le ton de l'Arioste; mais son imagination n'étoit pas assez riche pour féconder son sujet, et sa veine poétique ne coule pas avec abondance. *Chiabrera* (mort en 1637), a voulu enrichir sa nation et sa langue, en jetant ses sentimens et ses idées dans d'autres formes que les formes un peu usées du sonnet et de la canzone. Nourri de la lecture des anciens, admirateur ardent de Pindare et d'Anacréon, il a introduit dans la poésie italienne toute la variété des mètres grecs, et souvent il a saisi avec succès la marche majestueuse de l'ode et le ton badin de la chanson bacchique. Plus souvent harmonieux et froid, il se contente de flatter l'oreille par des sons habilement combinés, et paroît également incapable de la mâle vigueur de Pindare et de la mollesse voluptueuse d'Anacréon. Le comte *Testi* (né en 1593), imitateur d'Horace,

Digitized by Google

a plus de noblesse et d'élévation que Chiabrera ; mais il reste bien au-dessous de son modèle ; s'il choisit des moules antiques, il n'y verse que des images usées, et souvent il n'a d'antique que la mesure de ses vers.

Tous ces poëtes avoient été éclipsés par le chevalier *Marino* (mort en 1625), qui avoit eu la gloire de fonder une véritable école. Malheureusement cette école n'étoit pas celle du bon goût. L'imagination de Marino, échauffée par le ciel brûlant de Naples, avoit toute la fécondité et tout le luxe de la nature dans ce beau pays ; mais il ne savoit pas dispenser ses richesses avec sagesse et avec mesure. Prodigue d'images et toujours brillant, il sacrifie l'ensemble aux détails, et excite plus l'étonnement que l'intérêt du lecteur. Son poëme d'Adonis est l'ouvrage d'un grand talent, et n'est cependant qu'un poëme médiocre. Quelquefois il enchante, plus souvent il éblouit et fatigue, jamais il n'attache. Son imagination, dépourvue de hardiesse et d'énergie ne crée pas des masses imposantes, et ne produit que des ornemens qui se nuisent les uns aux autres. Son esprit n'enfante point de vastes plans, et n'a-

Digitized by Google

mène que des pensées ingénieuses. Sa sensibilité, que les objets ne font qu'effleurer, n'exprime rien avec force. Ses défauts séduisans se reproduisirent dans une foule de serviles imitateurs, sans les beautés qui chez lui les rachètent et les expient. Les grands traits de la nature avoient été saisis, les poëtes de l'école de Marino s'attachèrent aux nuances. L'affectation prit la place de la belle simplicité de l'âge d'or; on préféra la délicatesse à l'énergie; on confondit la subtilité et la finesse, les concetti furent substitués aux sentimens, les petites images aux grands tableaux; on fut plus jaloux d'avoir de l'esprit que de l'ame; la gentillesse l'emporta sur la beauté, et le goût se corrompit.

La prose conservoit encore de la dignité, et le style de l'histoire n'avoit pas encore dégénéré. A la vérité, l'Italie n'offroit plus cette variété d'états, cette diversité de formes politiques, contraires à sa tranquillité, mais qui, par les objets nombreux de comparaison qu'elles présentoient aux esprits réfléchis, étoient propres à former des hommes d'état, des législateurs, et surtout des historiens. Asservis au sceptre de l'Es-

Digitized by Google

pagne, ou glacés par la crainte de sa puissance, les états de l'Italie moins libres et moins agités étoient étrangers aux troubles et aux mouvemens qui avoient développé le génie de Machiavel et de Guichardin. Cependant *Paolo Sarpi*, *Davila* et *Bentivoglio* occupent un rang distingué parmi les historiens, et jouissent encore d'une réputation méritée. Le premier (mort en 1623), libre dans ses opinions sous le joug de la règle qu'il avoit embrassée, passionné pour l'étude à laquelle il avoit sacrifié l'indépendance de sa vie, homme d'état sous le froc et prêtre citoyen, brava les caresses, les menaces et les poignards de Rome pour soutenir les droits de sa patrie, et Venise reconnoissante montra autant de courage en le protégeant et en lui accordant des récompenses flatteuses, qu'il en montra lui-même en défendant la liberté de Venise contre les usurpations des papes. Il a écrit l'histoire du concile de Trente en homme supérieur aux préjugés de son ordre et aux intérêts de son église. Ce concile qui dura si long temps et qui fit si peu de chose, a trouvé dans *Sarpi* un juge éclairé qui possédoit à fond toutes les

Digitized by Google

matières litigieuses. Il a pénétré et trahi le secret des pères de l'église, plus jaloux de paroître travailler à la réforme des abus, que d'y travailler en effet. Il a dévoilé toutes les intrigues dont cette assemblée fut le foyer, et toujours on le voit manier l'arme du raisonnement avec adresse, et celle du ridicule avec légèreté.

Davila (mort en 1631), issu d'un sang illustre, fils du connétable de Chypre, témoin et acteur des événemens qu'il raconte, a tracé le tableau des guerres civiles de France avec beaucoup plus d'impartialité qu'on ne pouvoit en attendre d'un Italien attaché à Catherine de Médicis. On remarque bien en le lisant, qu'il incline pour le parti de la cour et des catholiques; cependant il ne déguise pas leurs torts, il n'essaie pas de justifier leurs crimes, il prouve que les réformés et eux ont presque toujours concouru dans des vues différentes aux catastrophes qui remplissent cette période de l'histoire, et qu'il y a peu de faits importans qu'on ne puisse attribuer avec une égale raison aux uns et aux autres. Jaloux de dévoiler les ressorts secrets des événemens, et de

Digitized by Google

saisir le fil délié des intrigues, *Davila* abuse quelquefois de sa pénétration, et se perd dans de véritables subtilités. Elevé dans une cour où la dissimulation, la feinte, toutes les combinaisons d'une astuce profonde se mêloient aux affaires les plus simples, il voit partout du dessein, de la ruse, des intentions réfléchies. Comme Tacite, il veut épuiser toutes les conjectures et tous les motifs à l'occasion de chaque fait. On regrette qu'il n'ait pas enlevé à cet admirable écrivain le secret de sa rapidité et de sa concision énergique, et qu'il n'ait pas emprunté de lui ces touches fortes et animées, ce coloris sombre et cette sainte indignation qui convenoient éminemment au tableau des guerres civiles.

Bentivoglio (né en 1579, mort en 1644) avoit été chargé des affaires les plus importantes à Bruxelles et à Paris. Cardinal et nonce du pape, il avoit vécu dans des relations qui lui permettoient d'observer, de connoître, de juger les hommes et les choses. Dans ce siècle les hommes d'état ne rougissoient pas d'être gens de lettres, et les gens de lettres n'étoient pas réputés incapables

Digitized by Google

de veiller aux intérêts des états. La science ne paroissoit pas incompatible avec la pratique des affaires; c'étoit après avoir dirigé les événemens qu'on prenoit la plume pour les raconter. L'histoire gagnoit par cette combinaison, et la politique n'y perdoit pas. Dans son ouvrage sur les guerres de Flandre, *Bentivoglio* annonce partout un esprit fin, délié, familiarisé avec la marche des révolutions, avec les maximes de ceux qui gouvernent, avec les foiblesses et les erreurs des souverains et des peuples. Un prince de l'église ne pouvoit pas écrire avec une entière impartialité l'histoire de l'insurrection des Pays-Bas, qui demandoient en même temps la liberté politique et la liberté religieuse. *Bentivoglio* ne raconte les faits ni comme Grotius ni comme Strada; il n'a pas le génie élevé, l'ame républicaine, le style ferme et antique de l'un, et il n'est pas initié comme l'autre dans les secrets de la tactique; mais il démêle avec art les intérêts et la conduite des différens partis; sa narration est facile et agréable, et s'il manque de simplicité, il ne manque pas d'élégance.

Pendant que la poésie et la littérature

Digitized by Google

perdoient de leur éclat en Italie, et déclinoient sensiblement, cette belle contrée étoit la patrie des arts, et s'enrichissoit de nouveaux chefs-d'œuvres. Elle a eu beaucoup plus de grands artistes que de grands écrivains, soit que l'art offre moins de difficultés, ou que ses ressources soient plus vastes, soit encore que ce genre de talens ait été plus encouragé que les autres. L'école romaine qui, au jugement des connoisseurs, touchoit à sa décadence, possédoit cependant encore *Michel Caravage*, le *Josepin* et le *Mutian*. Le *Titien* et le *Tintoret*, chez qui l'âge n'avoit pas éteint les feux du génie, étoient encore les ornemens de l'école vénitienne. Le *Bassan* et *Paul Véronèse* leur disputoient la palme. L'école lombarde venoit se placer à côté de ses sœurs aînées. Elle comptoit dans son sein le *Dominiquin*, *Guerchin*, le *Guide* et l'*Albane*, le peintre des Graces. Le culte que l'on rendoit aux arts en Italie, se confondoit avec celui qu'on rendoit à la religion; en adorant sur les autels les grandes compositions saintes, le peuple prosterné sembloit adorer le génie qui avoit enfanté ces

Digitized by Google

morceaux sublimes. D'ailleurs, l'art étoit aussi lucratif qu'honorable; la gloire et la pauvreté n'étoient plus inséparables. Le long et triste divorce du génie et de l'opulence n'affligeoit plus les regards des amis des lettres. Des souverains généreux, tels que Sixte V, savoient estimer et récompenser les talens. La piété des particuliers et des églises ne mettoit pas de bornes à leur reconnoissance, et assuroit aux peintres habiles une existence brillante.

Les relations de l'Espagne avec l'Italie, relations aussi funestes à l'une qu'à l'autre, qui enlevèrent à l'une son indépendance et entraînèrent l'autre dans des guerres longues et dispendieuses, avoient offert aux sens et à l'imagination des Espagnols de beaux modèles, et ils les avoient imités avec succès. Ce peuple doué d'une imagination grande et forte, d'une sensibilité rêveuse et mélancolique, d'un esprit grave et pénétrant, avoit donné autrefois à Rome plusieurs écrivains célèbres, qui dans la poésie, par la hardiesse de leurs images, dans la philosophie, par l'abondance et la finesse de leurs pensées, rachettent leurs brillans défauts. Sous le sceptre

Digitized by Google

des Arabes, l'influence du climat sur les esprits, secondée par les circonstances, ne s'étoit pas démentie. Le soleil de l'Andalousie, de Grenade et de Valence, qui mûrit les fruits les plus délicats, avoit fait circuler la séve poétique dans des têtes faites pour la recevoir. Les Arabes avoient excellé dans la romance, dans l'élégie, dans les poésies érotiques; mais ils avoient fortifié les défauts du goût espagnol, en y mêlant ceux du goût oriental, et ils avoient naturalisé sur ce sol l'exagération. Le seizième siècle est la belle époque de la littérature espagnole. Une langue imposante, harmonieuse, riche, libre et fière dans sa marche, pouvant se permettre impunément les inversions les plus hardies, dont le caractère propre est la majesté, mais qui ne se refuse pas aux mouvemens animés de la tendresse, et qui n'est pas même étrangère à la gaieté, invitoit les Espagnols à peindre la nature et les passions. Le monde nouveau qu'ils avoient couvert de leurs crimes et rempli de leur gloire, leurs nombreuses conquêtes, qui sous tous les rapports paroissoient tenir du prodige, la vaste étendue de la monar-

Digitized by Google

chie, le rôle qu'elle jouoit en Europe, les entreprises gigantesques de ses souverains ; tout concouroit à enflammer l'imagination et le génie des Espagnols. Ces grands objets devoient enfanter de grands tableaux. On conçoit que les poëtes nationaux aient dépassé dans leurs fictions les limites du vraisemblable et violé toutes les proportions, puisque, dans le fait, les projets et les actions de ce peuple étoient hors des mesures ordinaires.

La magnificence et l'éclat de la cour de Philippe II inspiroient aux arts une active émulation et invitoient au travail. Philippe, avide de tout ce qui pouvoit le distinguer du commun des hommes, aimoit la représentation et le faste. Les intérêts et les affaires, la crainte et l'espérance, la curiosité et le respect attiroient, de toutes les parties de l'Europe, la foule à Madrid et à l'Escurial. Le luxe et les décorations du trône qui intimidoient les sujets de Philippe et qui éblouissoient les étrangers, répandoient dans toutes les classes le goût des superfluités de la vie; et provoquoient les inventions et les découvertes du génie. Les métaux précieux

Digitized by Google

que l'Amérique versoit en Espagne, n'étoient pas les signes d'une richesse réelle et durable; mais ils procuroient à la nation une opulence momentanée, favorable aux jouissances et aux productions de l'esprit.

Toutes ces circonstances heureuses ne furent pas perdues pour les lettres, et l'âge d'or de la littérature espagnole parut. Ceux qui en ont fait une étude approfondie, placent au rang des grands poëtes, *Quevedo*, qui dans ses Bucoliques du Tage doit avoir saisi le ton simple et touchant qui convient à ce genre; *Louis de Léon* et les deux *Argensola*, qu'on a jugés dignes d'être comparés à Horace; *Villega*, qui s'est exercé dans le genre d'Anacréon; *Lopez de Vega*, le créateur du théâtre, dont les pièces, plus régulières et mieux conduites que celles de ses prédécesseurs, sont encore vues avec plaisir sur la scène; et surtout *Garcilasso*, le plus parfait des poëtes de cette époque, qui joint un goût pur à un génie fécond et élevé, et qui a connu tous les secrets de l'art et du travail. L'imagination domine dans les productions de ce siècle, tantôt celle qui décrit avec feu et avec

Digitized by Google

richesse les beautés d'une nature magnifique et pittoresque, tantôt celle qui peint avec abandon et avec délicatesse le désordre des passions et les nuances du sentiment, enfin celle qui arrange les fils compliqués d'une intrigue, et les déroule avec art. Un jugement sévère préside rarement à ces compositions originales; elles manquent d'unité, elles pèchent du côté de l'ordonnance, on y trouve des disparates, des incohérences, des longueurs; mais elles sont éminemment poétiques. Une harmonie variée, savante, toujours appropriée à l'objet qui occupe le poëte et aux mouvemens de son ame, flatte, séduit, enchante l'oreille du lecteur. La magnificence des images, la hardiesse des figures, la pompe des expressions, une sorte de gravité qui annonce des passions fortes et ardentes, la mélancolie du sentiment et non celle de la pensée, caractérisent la poésie espagnole. Les formes en sont presque toujours belles; et ce n'est qu'à leur défaut que dans le nord on demande des idées. Il y règne généralement une sensibilité plus profonde que dans la poésie italienne, qui l'emporte par l'abon-

Digitized by Google

dance et la grace de ses fictions. Comme le ciel de Valence, le génie poétique des Espagnols se distingue par la transparence, la chaleur et l'éclat.

Entre tous les poëtes de cet âge, *Cervantes* suffiroit seul pour immortaliser le siècle où il a paru, la nation qui l'a produit, la langue dans laquelle il a écrit. C'étoit un de ces esprits pleins de séve et de vie, qui naissent supérieurs à tous les autres, et qui, marqués d'un sceau mystérieux et unique dans son genre, semblent être le fruit heureux d'un moment de verve de la nature. Il a presque fait oublier ses Pastorales simples et touchantes, ses Nouvelles piquantes et ingénieuses, par ce roman inimitable qui a conservé après deux siècles sa fraîcheur et ses grâces, et qui ne vieillira jamais. Ce roman est un véritable poëme dans lequel *Cervantes* a pris avec un égal succès tous les tons de la poésie moderne. Dans les sonnets sa muse soupire et rêve comme celle de Pétrarque. Il narre avec plus d'esprit et de rapidité que Boccace. Il se joue dans les hautes régions du merveilleux avec autant de liberté et de malice que l'Arioste; et quand il

Digitized by Google

peint les malheurs de l'amour et les charmes de la vie champêtre, c'est le style élevé et la teinte sentimentale du Tasse. Afin de donner à son ouvrage un intérêt national, il a observé soigneusement toutes les convenances locales, et il a reproduit avec des couleurs si vraies les sites, les mœurs, la physionomie des différentes provinces de l'Espagne, qu'en voyageant avec son livre, on reconnoît, ou l'on croit reconnoître les lieux et les personnes. Cependant, en paroissant faire des portraits, il a peint la nature humaine toute entière; on retrouve sous les traits individuels et caractéristiques de ses personnages, l'homme de tous les temps et de tous les lieux, et c'est ce qui assure à *Cervantes* une gloire immortelle. Son roman n'est pas simplement une parodie d'un état de la société et un ouvrage burlesque : c'est le tableau du monde, un composé de contrastes, où le côté grave, sombre, saisissant de la vie humaine se trouve tout près du côté plaisant et ridicule; où les scènes les plus triviales sont placées dans le même cadre avec les plus sublimes; où l'on rit et pleure en même temps : et la montagne

Digitized by Google

noire qui nous offre le désespoir comique de Sancho privé de sa monture, et le délire de Cardenio trahi par l'amitié et par l'amour, est une image assez fidèle de la société. Peu de livres cachent sous le masque riant de la folie une philosophie plus profonde et plus douce ; peu de livres surtout ont plus contribué à charmer les peines et les ennuis de l'espèce humaine. *Cervantes* a eu l'art de rendre son héros comique et ridicule, sans lui faire perdre un moment l'estime et l'attachement du lecteur. C'est un homme d'un esprit élevé, c'est un homme de bien qui a le bonheur ou le malheur d'avoir une idée dominante, et cette idée dominante est un verre magique qui change la nature de tous les objets. Dans son point de vue, tout en déraisonnant, il est toujours conséquent. La raison supérieure, la droiture de caractère, la bonté de cœur qu'il montre tant qu'on ne touche ni de près, ni de loin à la chevalerie, font ressortir sa folie, et sa folie relève sa raison. Le bon Sancho a tous les préjugés, toutes les habitudes, tous les défauts de son état, avec un jugement exquis qui voit les choses telles qu'elles sont, et dissipe les illu-

Digitized by Google

sions d'une imagination exaltée. C'est le bon sens personifié, qui suit le génie, l'éclaire souvent sur ses brillantes erreurs, sans pouvoir le ramener, et quelquefois même se laisse séduire par les chimères qu'il débite avec assurance. Les proverbes qui forment toute la philosophie de Sancho, sont des vérités éternelles habillées à la grotesque, et peut-être la partie de l'ouvrage, où il y a le plus d'art, et qu'on peut le moins faire passer dans une autre langue. Chaque peuple a un coin différent en frappant ces monnoies de la sagesse, et l'on peut rarement substituer l'une à l'autre. Mais quel ne doit pas être le mérite de *Cervantes* dans la langue originale, puisqu'il est impossible de le lui faire perdre entièrement dans les autres, et ce qu'il conserve satisfait si complétement, qu'on n'imagine pas qu'il puisse encore valoir mieux qu'il ne vaut. Quelle richesse d'incidens, et quelle unité admirable dans la manière dont ils naissent et changent de nature sous la lunette de Don Quichotte! Quelle vérité frappante d'attitudes, de ton, de langage! Quelle diversité de caractères, et comme chacun

Digitized by Google

d'eux, toujours égal à lui-même, paroît avoir été fondu d'un seul jet! Quelle perfection dans les détails! quelle franche et intarissable gaieté! Lui seul a trouvé le secret de produire sur la terre ce rire inextinguible qui n'étoit connu que des habitans de l'Olympe, dans les poëmes d'Homère; et il est assez remarquable que le peuple qui passe pour le plus grave de tous, ait produit le roman le plus comique. On a demandé si Cervantes n'avoit pas fait plus de mal que de bien à l'opinion publique en attaquant des préjugés utiles. A la vérité, la chevalerie avoit rendu de grands services à l'espèce humaine dans le temps où elle naquit des mœurs et des idées dominantes du siècle; mais dans l'âge de Cervantes, elle n'étoit qu'une institution surannée qui ne se trouvoit plus à l'unisson des formes politiques et sociales. Depuis long-temps l'esprit de la chevalerie avoit disparu, et les usages ou les folies qui lui avoient survécu, ne méritoient pas que Cervantes leur fît grâce.

La langue descriptive des Espagnols, le caractère de leur imagination, les grands événemens de leur histoire sem-

Digitized by Google

bloient devoir les porter au poëme épique ; et cependant ils n'en ont aucun qui puisse soutenir le parallèle avec les modèles de l'antiquité. L'Araucana d'*Alonzo Ercilla*, soldat espagnol, qui avoit fait la guerre dans le Chili, n'est au jugement des connoisseurs qu'une suite de tableaux sans ordre, sans plan, sans vraisemblance, où l'on rencontre des détails heureux, des coups de pinceau d'un grand effet, mais qui ne suffisent pas pour couvrir le defaut d'intérêt et d'ensemble. Le *Camoëns*, poëte portugais, qui a vécu au même temps, est bien supérieur dans son genre à tous les poëtes espagnols. La Lusiade qui immortalise l'expédition de Vasco de Gama, n'est jamais passée sous silence quand on parle de l'Iliade, de l'Enéide, de la Jérusalem délivrée ; et cette circonstance suffit pour son éloge. La vie du *Camoëns* agitée et malheureuse pourroit elle-même fournir le sujet d'un poëme. Rien de plus intéressant que sa passion pour la gloire ; rien de plus tragique que les persécutions dont il fut la victime. La Lusiade qu'il sauva du naufrage, sauvera son nom de l'oubli. Quels que soient les défauts de ce

Digitized by Google

poëme, il y a des morceaux sublimes qui les expient, les effacent, et dont la beauté paroît être à l'épreuve des révolutions du temps et du goût. L'épisode d'Inès de Castro prouve que le Camoëns connoissoit la langue des passions, et savoit parler au cœur. La fiction du Génie qui se présente à l'œil étonné de Vasco au moment où il veut doubler le Cap des Tourmentes, est la conception hardie d'une imagination qui enfante des combinaisons neuves et qui ne se contente pas de peindre ce qui existe.

A la fin du seizième siècle, la langue espagnole étoit généralement répandue dans les cours et dans les classes supérieures de la société. L'Espagne étoit la puissance dominante en Europe. Elle dictoit des lois aux autres peuples, et elle les dictoit en espagnol. Il falloit apprendre cette langue pour plaire et pour obéir à ses maîtres. L'Espagne jetoit un grand éclat, son commerce et sa marine la lioient avec toutes les nations; et dans tous les pays, par admiration ou par besoin, on vouloit parler ou du moins entendre la langue du peuple-roi. Ce fut à sa prépondérance po-

Digitized by Google

litique, bien plus qu'à sa supériorité dans les sciences et dans les lettres, que l'Espagne dut l'universalité passagère de sa langue.

La langue française qui devoit un jour l'effacer et devenir le grand moyen de communication entre les peuples, commençoit à se perfectionner sous la plume d'écrivains habiles. A peine la France, après ses longues et cruelles agitations, respiroit-elle sous l'administration paternelle du bon Henri, que les talens vinrent embellir cette terre favorisée, et qu'elle promit de riches moissons. Les derniers des Valois avoient aimé et avoient même cultivé la poésie. Leur exemple avoit été stérile, leur protection momentanée. Au milieu des orages des guerres civiles, les sens étoient trop occupés pour que l'imagination fût active; la pensée, amie de la tranquillité, languissoit engourdie. Dès que le génie et la fermeté de Sully eurent fait renaître la sûreté, le travail et l'abondance, le Français, toujours avide de jouissances, tourmenté du besoin d'activité autant que d'autres peuples le sont du besoin de repos, rechercha les plaisirs de l'esprit, et les écrivains se multi-

Digitized by Google

plièrent. Sa langue légère, facile, rapide, portoit l'empreinte du caractère national. A cette époque il y avoit plus de liberté que d'étiquette dans les formes, plus d'énergie que de politesse dans les actions, plus de naïveté et de franchise que de décence dans les mœurs. Comme les langues suivent toujours dans leurs développemens la marche de l'esprit national, la langue française étoit plus hardie, plus naïve, plus pittoresque qu'elle ne l'est devenue depuis, et moins claire, moins régulière, moins précise. Cependant son génie la destinoit à être la langue de l'esprit et du sentiment plus que celle de l'imagination. Le peu de ressources qu'elle offroit pour l'harmonie imitative, la monotonie de ses constructions, la timidité de ses figures, se refusoient à cette poésie qui dans ses descriptions et dans ses tableaux veut rivaliser avec la nature. Dans la main du génie cet instrument ingrat et rebelle a paru quelquefois un instrument docile, et les grands poëtes ont triomphé des difficultés que leur opposoit la langue; mais ils n'ont jamais pu changer entièrement son caractère; sa vivacité, sa délica-

Digitized by Google

tesse, sa simplicité la rendent éminemment propre à peindre les sentimens et les idées ; et elle réussira toujours mieux à exprimer les passions et les pensées de l'homme, qu'à reproduire avec succès les formes et les mouvemens de la nature.

Les poëtes français qui avoient le plus de réputation, ne l'ont pas conservée. Les quatrains de *Pibrac* ne passent plus pour être des modèles dans le genre didactique ; les chansons de *Lingendes* n'ont qu'une gaieté grossière ; les pastorales de *Belleau* sont à la fois maniérées et triviales ; quelques stances bien faites de *Desportes* et de *Bertaud* ne suffisent pas pour justifier l'admiration de leurs contemporains. On ne lit plus *Ronsard*, que les souverains de son temps combloient de présens et d'éloges, et que le peuple regardoit comme le dieu des vers. Il avoit senti ce qui manquoit à la langue française pour en faire un idiome véritablement poétique ; mais réformateur maladroit, il avoit méconnu son génie, et voulant l'enrichir de mots et de tournures nouvelles, il l'avoit dénaturée. Ses vers sont quelquefois de véritables hiéroglyphes, et quand

Digitized by Google

le lecteur les a déchiffrés, ni les idées ni les images cachées sous ce langage barbare ne le paient de sa peine.

Regnier, avec tous les défauts qu'il tenoit d'un siècle encore un peu barbare, d'une éducation négligée, du déréglement de ses mœurs et de l'habitude de la mauvaise société, ne pouvoit pas être correct, pur, élégant et noble comme Despréaux; mais on ne sauroit lui refuser un talent décidé pour la satire. Il a peut-être même plus de force, de gaieté, d'abondance que Boileau. Ses portraits sont le plus souvent achevés. Il promène le fouet de la satire sur une grande variétés d'objets, et n'épargne pas plus les vices que les ridicules. On désireroit qu'il parlât moins de lui-même; ses négligences ne sont pas toujours aimables, et sa muse, comme on sait, ne se pique pas d'être chaste.

Enfin *Malherbe* vint, et saisissant le genre de beautés appropriées à sa langue et à sa nation, il sut donner à la poésie française le caractère qu'elle a toujours conservé depuis, et qui la distingue de toutes les autres. Rien n'y domine, et l'on y trouve de tout; l'imagination, la sensibilité, l'esprit, le jugement, la rai-

Digitized by Google

son y paroissent dans un bel équilibre; aucune faculté de l'ame ne s'y montre aux dépens des autres. Toutes les forces du poëte semblent également occupées à satisfaire tous les besoins des lecteurs qui lui ressemblent, et qui, comme lui, veulent que l'homme tout entier se révèle en quelque sorte aux sens dans le langage de la haute poésie. L'imagination des poëtes italiens et espagnols a quelque chose de plus libre, de plus audacieux, de plus vaste. Il règne dans la poésie des Anglais et des Allemands une sensibilité plus profonde et plus forte, et une force d'expressions qui suppose une grande profondeur de pensées. C'est-là surtout ce qui caractérise leurs odes. Celles de *Malherbe* n'offrent pas des beautés de ce genre; mais on y trouve un ton élevé, des idées justes, des sentimens vrais, des images nobles, grandes et jamais gigantesques; de la richesse sans surcharge, de la simplicité sans indigence; en un mot, tout ce qu'on admire à un bien plus haut degré dans les écrivains du siècle de Louis XIV.

La France avoit le bonheur de posséder, sous le règne de Henri IV, deux écrivains philosophes, moralistes ingé-

Digitized by Google

nieux et profonds, qu'on lit encore avec plaisir, parce que la vérité conserve ses droits, et qu'un style original a un charme particulier. *Montaigne* et *Charron* seront toujours chers à ceux qui savent penser et qui veulent connoître les hommes. Les Essais du premier ne sont pas un ouvrage suivi qui ait le mérite d'une belle ordonnance et qui forme un ensemble régulier ; c'est une galerie intéressante de portraits d'une ressemblance frappante, d'anecdotes caractéristiques, de traits d'histoire bien choisis, de réflexions fines et justes, faites sans effort, et présentées sans affectation et sans apprêt. *Montaigne* avoit l'imagination trop vive et une trop grande abondance d'idées, peut-être aussi trop de paresse et d'orgueil, pour se donner la peine de lier ses matériaux et de faire un traité de morale comme l'eût fait un moraliste de profession. C'est un homme d'esprit qui s'entretient avec lui-même, et qui sait que vous l'écoutez : car il ne s'enfonce jamais dans ses méditations au point d'oublier qu'il est en présence de spectateurs. Comme tous ceux qui veulent approfondir le cœur humain, il s'étoit beaucoup observé lui-

Digitized by Google

même. On doit donc lui pardonner s'il parle beaucoup de son individu : son *moi* reparoît toujours; mais tout en se peignant, il peint en même temps les autres; et en disant : c'est encore lui, chacun ajoute : c'est aussi moi. Penseur par inspiration, plus que penseur méthodique, il se contredit quelquefois, mais souvent aussi il paroît simplement se contredire, et ne fait qu'envisager le même objet sous des faces différentes. Le scepticisme de Montaigne n'est pas le résultat de raisonnemens abstraits et de recherches profondes sur les forces et les bornes de l'esprit humain, mais le fruit d'une lecture immense et de la variété des opinions humaines sur les objets les plus importans. *Montaigne* avoit plus de jugement que d'esprit, et plus d'esprit que de sensibilité; mais il suffiroit des paroles touchantes et naïves qui lui sont échappées sur l'amitié, pour prouver qu'il n'étoit pas étranger au sentiment. Sa malice perce dans plusieurs passages de ses Essais; mais sa gaieté la lui fait pardonner, et un fond de bonhomie la corrige. Il se moque un peu des hommes, mais il se moque aussi de lui-même; et cela console. Son style attache le lecteur

Digitized by Google

par un mélange unique de nerf et de grace, de force et d'abandon. Ce style dessine sa physionomie morale; il peint l'homme tout entier, il est à lui comme ses traits, et il en a emporté le secret au tombeau. Ce style n'est pas sans défaut; s'il étoit plus parfait, il seroit moins agréable.

Montaigne étoit un homme du monde qui se rendoit compte à lui-même de ses observations et de ses sentimens; *Charron* étoit plutôt un auteur de profession. Aussi a-t-il mis plus d'ordre dans ses idées, et plus de méthode dans sa marche. Son ouvrage de la Sagesse est un traité de morale, dans lequel il ramène tous les devoirs aux quatre vertus cardinales des anciens; le bon théologal de Condom avoit peu de cet esprit philosophique qui analyse, distingue, dérange les idées, et les suit dans leur filiation naturelle. Sans offrir l'aimable désordre de Montaigne, il ne sait pas s'assujettir à un ordre sévère, n'approfondit pas les principes de sa théorie, et y mêle beaucoup de choses étrangères. Sa manière d'écrire est moins originale et moins piquante que celle de Montaigne; cependant il y a dans Charron une foule d'ex-

Digitized by Google

pressions neuves et pittoresques. On y admire souvent un sens exquis et des pensées hardies et heureuses. Les morceaux où il développe les contrastes de forces et de foiblesse que présente la nature humaine, sont dignes d'un grand maître. Bossuet ne les auroit pas désavoués.

Elisabeth fut pour les lettres en Angleterre ce que Henri étoit pour la France. La protection éclairée qu'elle accordoit aux savans qu'elle étoit capable de comprendre et d'apprécier, accéléra le développement des esprits, que les progrès du travail, de la richesse et de la puissance nationale devoient amener. *Chaucer* avoit le premier transplanté la poésie sur le sol de l'Angleterre, mais le langage de sa muse a vieilli. Sous le règne d'Elisabeth, *Spencer* et *Shakespeare* enfantèrent des productions originales et sublimes, qui se trouvant analogues aux besoins d'imagination et au caractère des Anglais, firent sur les esprits des impressions fortes et durables, et déterminèrent le goût national. Dans sa Reine enchantée, *Spencer* a déployé une imagination riche et féconde à qui le monde réel ne suffit pas, et qui, fran-

Digitized by Google

chissant les bornes de l'expérience, se joue dans le champ incommensurable du merveilleux. Mais son poëme d'un bout à l'autre n'est qu'une allégorie; et ses allégories, qui tantôt sont trop transparentes, et tantôt le sont trop peu, ses fictions, souvent plus bizarres qu'intéressantes, ont beaucoup perdu de leur réputation.

Celle de *Shakespeare* paroît augmenter à mesure qu'on s'éloigne de lui. Sa gloire est devenue une véritable propriété nationale. Ce génie prodigieux, sans autre maître que l'instinct du talent, sans autre leçons que celles de la nature, a deviné les passions, et les a peintes avec une vérité et une force inimitables. Ses défauts sont à son siècle dont le mauvais goût lui faisoit la loi, et aux circonstances qui ne lui permirent pas d'étudier l'antique, ni de travailler ses pièces avec soin. Ce qui le distingue des autres poëtes, c'est qu'il ne voit, n'imite, ne reproduit que la nature; non telle qu'elle existe dans ses ouvrages d'élite, mais sous toutes les formes qu'elle revêt; et qu'il ne connoît pas le monde idéal, qui est proprement le domaine de l'art. Son

Digitized by Google

caractère est l'énergie ; il consulte peu les proportions et le goût, qui doivent être la mesure et la règle de la force. Souvent il atteint le sublime, mais il manque le beau, et il sacrifie presque toujours le beau au vrai, et sa vérité est celle de l'histoire bien plus que celle de la poésie. Il brille dans les détails, il pêche du côté de l'ensemble. Il est admirable malgré ses défauts, mais il est ridicule de les réduire en principes et de les déifier. Souvent ses pensées sont plus singulières et extraordinaires que grandes ; ses expressions recherchées, ses images triviales ou gigantesques, les comparaisons multipliées qu'il met dans la bouche de ses personnages, refroidissent le dialogue et ralentissent la marche de ses pièces ; les contrastes et le mélange de tous les tons détruisent l'illusion théâtrale. Peu d'hommes sont nés avec une tête plus poétique ; il n'y a peut-être point eu de poëte plus étonnant, il y en a eu de plus parfaits que lui. Tel qu'il est, avec ses beautés et ses défauts, il peut et doit être regardé comme le représentant de la poésie anglaise ; car on retrouve dans tous les autres poëtes anglais, à l'exception de ceux

Digitized by Google

de l'école de Pope, le même genre de beautés et de défauts, les unes affoiblies et les autres adoucis.

Par les mêmes raisons, *François Bacon* pourroit être considéré comme le représentant de la philosophie anglaise. Cet esprit véritablement encyclopédique avoit reconnu et mesuré les domaines de la vérité ; il connoissoit ce qui s'étoit fait ; il a indiqué ce qui restoit encore à faire. Ennemi de la scolastique qui disséquoit des notions arbitraires, et qui par des distinctions subtiles croyoit atteindre la nature ; ennemi des systèmes qui avec une ou deux formules veulent expliquer l'immensité des phénomènes, et trouvent plus commode d'imaginer les êtres que de les étudier, *Bacon* a le premier marqué et jalonné la route du vrai, et préparant à la science ses instrumens, il a prouvé que l'observation et l'expérience étoient les seuls moyens d'arriver au but et de connoître la nature. Ses principes énoncés avec précision, et revêtus d'images frappantes, sont devenus la profession de foi des philosophes de l'Angleterre, et le génie de Bacon a toujours plané sur cette île célèbre, où l'on a surpris tant de secrets à la nature. Il

Digitized by Google

faut cependant ajouter pour la gloire de l'Italie, que Bacon n'a fait que généraliser les idées directrices que l'immortel *Galilée* avoit appliquées avant lui aux sciences physiques, et qui l'avoient conduit à ses belles découvertes sur les lois de la pesanteur et sur le système du monde. Au milieu de ces travaux pacifiques, qui préparoient les succès des siècles suivans, Bacon et Galilée virent les premiers feux de cette guerre qui devoit arrêter les progrès de l'esprit humain, et ils vécurent assez, pour avoir la douleur de présager les tristes destinées qui attendoient la science, dans le bouleversement général de l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Considérations générales sur la guerre de trente ans. Commencement des troubles en Bohême. La guerre éclate. Frédéric V est proclamé roi, et prend possession du trône et le perd.

Les rapports des catholiques et des protestans en Allemagne n'avoient pas été déterminés avec sagesse, ni fixés avec précision par la paix de Passau. Depuis soixante ans, les deux partis s'observoient d'un œil jaloux, et tâchoient réciproquement de prendre avantage des fausses mesures qui leur échappoient. Chacun interprétoit les lois au gré de ses passions, et mettoit son art à les violer impunément, ou à les éluder avec adresse. Ces altercations continuelles, ces haines profondes et secrètes étoient entretenues et nourries par les discours violens de prédicateurs fanatiques, par les écrits polémiques des docteurs, par la connivence des gouvernemens, qui tantôt gardoient un silence criminel, et tantôt sévissoient contre quelques individus avec une par-

Digitized by Google

tialité révoltante. Les princes espéroient profiter tôt ou tard de ces dispositions des esprits, qui n'attendoient qu'une occasion favorable pour se porter aux plus hautes extrémités. Les catholiques vouloient regagner tout ce qu'ils avoient perdu; les protestans vouloient tout conserver, et ne croyoient pouvoir y réussir que par des acquisitions nouvelles qui missent leurs ennemis hors de combat. Des deux côtés on ne parloit que de se défendre et on brûloit d'attaquer; on prêtoit des projets à ses adversaires pour justifier les siens; on paroissoit uniquement craindre les réactions, on les provoquoit et on les légitimoit par des mesures violentes. Souvent aussi, des deux côtés, on exagéroit le danger de quelques démarches isolées, en les regardant comme les conséquences d'un système suivi, ou comme le premier anneau d'un vaste plan d'agression; et chacun croyoit les autres capables de tout ce qu'il eût fait à leur place. *Mathias* n'inspiroit pas cette confiance qui est l'effet naturel de la sagesse et de l'impartialité, et que les protestans eux-mêmes n'avoient pu refuser à Ferdinand I et à Maximilien II, et il avoit trou-

Digitized by Google

blé la douce sécurité où les avoit entretenus l'incapacité et l'indolence de Rodolphe. Foible et valétudinaire, *Mathias* ne pouvoit pas inspirer des inquiétudes bien vives, mais il annonçoit de mauvaises intentions, et *Ferdinand*, son successeur désigné, donnoit de justes alarmes aux protestans par ses principes, ses passions et ses talens. Les catholiques croyoient pouvoir tout espérer, et les protestans tout craindre de lui; et les premiers cachoient d'autant moins leur joie, que les autres prononçoient plus fortement leurs appréhensions.

L'Union et la Ligue se menaçoient depuis huit ans. Les deux partis étoient armés et en présence l'un de l'autre (1610). La bonne foi, la conviction et un attachement aux principes religieux, qui alloit jusqu'au fanatisme, animoient le peuple; les vues politiques dirigeoient seules les princes, et ceux même chez qui le zèle religieux n'étoit pas le masque d'une indifférence secrète, associoient, ou subordonnoient la religion à des intérêts d'ambition et de cupidité; il s'agissoit beaucoup moins pour eux de la liberté des opinions et des cultes que de l'indépendance politique; et ils

Digitized by Google

ne s'attachoient à l'une qu'autant qu'ils y voyoient le gage et l'effet de l'autre. Au fond, le point décisif étoit de savoir si la maison d'Autriche reprendroit et augmenteroit son ascendant en Allemagne, ou si les autres souverains lui opposeroient de fortes barrières; et la question de la parité ou de la prééminence des deux religions ne devoit être que le prétexte ou l'occasion de décider définitivement la première. Il étoit donc facile de prévoir la guerre, puisque les princes et les peuples, paroissoient la vouloir également; et elle menaçoit d'être sanglante et longue, car les passions éclairées des souverains pouvoient compter sur toutes les ressources que leur offroient les passions aveugles de la multitude. On pouvoit s'attendre que les peuples n'épargneroient ni leurs travaux, ni leurs sacrifices, ni leurs richesses, ni leur sang, pour défendre une cause qu'ils s'imaginoient être celle de Dieu; que la politique se serviroit du bras du fanatisme, et que les mesures de l'une seroient d'autant plus dangereuses, et les fureurs de l'autre d'autant plus actives, que tout en combattant pour des intérêts, on croiroit combattre pour des opinions.

Digitized by Google

Mais quelque hostiles que fussent les dispositions des esprits, la guerre qui devoit désoler l'Allemagne pendant trente ans n'étoit rien moins qu'inévitable. Ces grands événemens qui décident du bonheur ou du malheur des peuples, tiennent sans doute toujours à des causes générales qui les préparent de loin; mais ces causes sommeilleroient souvent des siècles, et ce long repos diminueroit leur activité, les affoibliroit et finiroit par les effacer entièrement, sans l'incident imprévu et léger qui les tire de leur inaction.

Ainsi les rapports généraux des catholiques et des protestans en Allemagne, leurs jalousies, leurs animosités, leur défiance réciproque n'auroient peut-être jamais produit de rupture véritable sans les troubles de la Bohême, et ces troubles eux-mêmes eussent pu être apaisés sans une guerre générale, si Ferdinand n'avoit pas abusé de ses succès avec autant d'imprudence que d'injustice.

On a dit que la révolution opérée par Luther, et les fautes involontaires qu'on avoit faites en concluant la paix de Passau, devoient tôt ou tard être suivies des plus terribles catastrophes. Mais soixante ans étoient écoulés depuis la

Digitized by Google

paix de religion ; et s'il y avoit eu dans cet espace de temps des haines secrètes, il n'y avoit point eu de guerre déclarée. D'ailleurs, depuis la mort de Henri IV, l'horizon politique s'étoit éclairci, et les apparences d'un prochain orage paroissoient se dissiper. Henri qui vouloit abaisser la puissance de la maison d'Autriche, avoit vu dans les protestans d'utiles alliés; il leur avoit donné l'éveil sur les dangers dont ils étoient menacés, et même son intérêt les lui avoit fait exagérer. Mais ses grands projets étoient morts avec lui. La France avoit abandonné son système politique. De misérables intrigues de cour occupoient tous les esprits. Les puissances que l'identité de leurs intérêts avoient ralliées aux plans de Henri, et à qui il avoit communiqué sa vivacité et son zèle, étoient revenues à des principes plus pacifiques. N'étant plus animées ni soutenues par la France, elles n'avoient pris conseil que de leurs besoins et de leurs goûts, et elles étoient retombées dans l'inaction. La Hollande avoit conclu avec l'Espagne une trève de douze ans, et *Jacques I* désiroit de former avec elle des relations étroites et durables.

Digitized by Google

A la vérité, l'Union et la Ligue subsistoient toujours; elles devoient leur naissance à des craintes et à des défiances qui n'avoient pas cessé; organisées dans leur principe pour la défense, elles pouvoient devenir de puissans moyens d'agression; mais elles existoient depuis dix-huit ans sans avoir relâché les liens de l'association.

La grande affaire de la succession de Clèves, qui auroit probablement servi de prétexte à Henri pour commencer la guerre, et qui de son principe menaçoit d'embraser l'Allemagne, n'avoit pas été définitivement terminée, mais la convention de Xanten avoit pacifié le différent. *Jean Sigismond* et le palatin de Neubourg avoient pris possession des provinces qui leur étoient échues en partage (1614), et avoient ajourné à un temps indéfini la décision complète de ce grand procès.

Les haines réciproques des protestans et des catholiques n'étoient pas plus prononcées qu'elles ne l'avoient été depuis vingt ans. Le rapprochement qui avoit eu lieu entre la branche espagnole et la branche allemande de la maison d'Autriche depuis l'avénement de *Phi-*

Digitized by Google

lippe III au trône d'Espagne, donnoit des craintes fondées à l'Europe et à la religion nouvelle; mais l'Espagne affoiblie par ses efforts et énervée par ses excès d'ambition, avoit plutôt de grands projets que de grands moyens; son impuissance devoit rassurer ceux qu'effrayoient ses vues de domination et son zèle intolérant et persécuteur.

Au mépris de toutes ces considérations qui pouvoient faire douter de bons esprits que l'Allemagne fût menacée d'une guerre prochaine, avec autant de raison que d'autres pouvoient en avoir pour la craindre, la guerre éclata. Jamais guerre ne parut moins grave dans son origine, et ne fut plus difficile à terminer. Elle changea souvent d'objet, ou plutôt elle n'eut point d'objet fixe et déterminé, et cette incertitude du but contribua à la prolonger du moins autant que la complication des intérêts. Si on l'avoit d'abord envisagée sous le véritable point de vue, et qu'elle fût devenue générale, elle eût été rapide et courte. Mais les puissances qui y jouèrent un rôle, entrèrent successivement sur la scène. Au lieu de concerter leurs opérations, et d'agir ensemble sur un même

Digitized by Google

plan, l'une ne parut sur le théâtre qu'après l'autre. L'Autriche n'eut presque jamais qu'un ennemi à combattre. Frédéric V, Mansfeld et Chrétien de Brunswick, plus tard le Danemarck, la Suède et la France se relayèrent en quelque sorte. L'épuisement de tous les partis qui seul presque toujours amène la paix, fut retardé par cette grande erreur politique des puissances, et la guerre renaissant en quelque sorte de ses cendres, reprit toujours avec une nouvelle fureur.

De là le défaut de liaison entre les différens actes de ce long et sanglant drame. Ce sont plutôt quatre pièces différentes, cousues l'une à l'autre, qu'une seule et même pièce. Elles n'ont de commun que la paix qui leur servit de dénouement. Tous ceux qui s'armèrent contre les deux Ferdinand avoient bien en apparence le même dessein, celui d'abaisser la maison d'Autriche; mais chez la plupart, cette idée étoit vague ou du moins très-subondonnée à d'autres, et, comme la religion, elle étoit plutôt le motif ostensible que la véritable raison de leur conduite.

Deux siècles plutôt, et même dans le

Digitized by Google

seizième siècle, les mêmes causes n'auroient pas amené une guerre aussi longue, parce qu'aucun pays n'avoit les moyens de la supporter ni aussi de la faire long-temps. Les progrès lents, mais continuels, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, avoient créé dans plusieurs contrées de l'Europe une véritable puissance, en créant la vraie richesse, celle qui consiste dans l'excédent annuel de la production sur la consommation. C'étoit surtout en Allemagne et en France que le travail avoit formé un capital considérable; et ce furent ces deux pays qui payèrent toute la guerre de trente ans. Ce capital qui appliqué à de nouveaux genres de travaux, se fût reproduit à l'indéfini, fut irrévocablement perdu, en servant à nourrir la guerre. La richesse avoit produit la puissance, l'abus de la puissance fit évanouir la richesse; ce fut sans doute un grand mal, mais c'eût été un plus grand mal encore, si cette richesse n'avoit jamais existé et que tous les pays fussent restés foibles et pauvres.

Si les pays qui devinrent le théâtre de la guerre étoient riches, les gouvernemens n'avoient encore que peu de res-

Digitized by Google

sources et de moyens pécuniaires. Cette circonstance a fait de la guerre de trente ans la guerre la plus dévastatrice. L'économie politique et la science de l'administration des finances étoient encore dans leur enfance.

Nulle part on n'avoit saisi les vrais principes ni sur la nature des impositions, ni sur le mode de les percevoir, ni sur les moyens de les appliquer aux besoins de l'état, ni sur la comptabilité. On se doutoit à peine qu'il y eût des principes sur ces matières. Sully avoit deviné tous ceux qui assurent l'ordre et la régularité de l'administration, et il les avoit mis en vigueur; mais son ministère avoit été trop court, pour que ses rares qualités pussent servir de leçon et d'exemple. Les souverains n'avoient ni en France, ni en Allemagne, ni en Angleterre, des revenus proportionnés à la richesse de leurs sujets. Le peuple payoit peu en temps de paix. Cependant il se plaignoit du poids des impositions, et souvent avec justice, parce qu'elles étoient mal assises, mal réparties et mal perçues. La France avoit été la seule puissance qui eût un trésor. Elle l'avoit dû à l'économie de Sully et à la sagesse de Henri IV;

Digitized by Google

mais elle ne l'avoit eu qu'un moment, graces aux prodigalités de ses nouveaux maîtres. Les princes ne savoient, ne vouloient et ne pouvoient pas accumuler des trésors ; ils craignoient d'augmenter subitement les charges du peuple, et l'art de faire des emprunts qui enrichissent l'état sans appauvrir les particuliers, n'avoit pas même encore été soupçonné. Ainsi les souverains ne pouvoient payer les frais d'une expédition, et, dans une guerre sérieuse et suivie, ils manquoient absolument de ressources internes.

C'est cette situation dans laquelle se trouvèrent les gouvernemens pendant la guerre de trente ans, qui explique comment elle a été plus désastreuse que toutes les autres pour les pays qui en furent le théâtre. Les différentes armées qui n'étoient ni payées, ni vêtues, ni nourries par leurs souverains, vivoient à discrétion dans les contrées qu'elles étoient chargées de défendre, comme dans celles qu'elles devoient attaquer. Les exactions, les réquisitions, les pillages se succédoient sans interruption ; la guerre a toujours plus ou moins nourri la guerre, mais celle-ci

Digitized by Google

a dévoré le pays, et faute de moyens réguliers, l'a ruiné pour plusieurs générations. Cette circonstance seule rend raison des crimes et des malheurs qui l'ont gravée en caractères de sang dans le souvenir des peuples. On ne cessa de combattre que lorsque la terre fut frappée de stérilité, et que le cultivateur n'eut même plus de quoi ensemencer son champ. Souvent les opérations traînèrent en longueur, les plans les plus sages furent abandonnés, et les succès les plus décisifs n'aboutirent à rien, parce que la province où il falloit agir étoit épuisée, et qu'on étoit obligé d'en chercher une autre, qui le fût moins. La faim et le désespoir portèrent les bourreaux et les victimes, le soldat et le peuple, aux plus cruels excès. Les désordres et les crimes qui désolèrent les plus belles contrées de l'Europe, et qui effrayent encore aujourd'hui la postérité, naissoient sans doute de la composition même des armées, du manque de discipline, du défaut de culture des chefs, de la barbarie des troupes et du fanatisme religieux. Mais la guerre eût été moins sanglante et moins longue, si elle avoit été conduite au moyen de

Digitized by Google

ressources fixes et réglées, et non faite par les amis et les ennemis aux dépens des malheureux pays qui en étoient le théâtre.

Après ces réflexions générales, nécessaires pour bien saisir et pour bien comprendre les faits qui déterminent le caractère des événemens, et qui nous épargneront des redites fastidieuses, approchons de ce tableau dont les couleurs sont détrempées de sang et de larmes, mais qui, par la richesse du sujet, par le nombre de personnages imposans qu'il fait paroître en scène, et par l'influence décisive que ces longues convulsions ont eue sur l'humanité, a de tout temps fortement attiré et attaché les spectateurs.

Cette longue suite de fléaux qui tourmentèrent l'Allemagne, de faits imprévus qui l'étonnèrent, d'actions héroïques et d'actions atroces qui excitèrent son admiration ou son effroi, commença dans un pays, qui moins que d'autres, paroissoit en contenir le germe fatal. La Bohême fut son berceau.

Cette fertile et riche contrée étoit habitée par un peuple nombreux, brave, ami des mouvemens et des dangers. Ce peuple, jaloux de ses droits, étoit facile

Digitized by Google

à enflammer, et toujours disposé à bien accueillir les choses nouvelles. Au commencement du quinzième siècle, les opinions de *Huss* y avoient fait une fortune rapide. Lorsque la perfidie de l'empereur *Sigismond* et la cruauté du concile de Constance eurent fait périr ce réformateur dans les supplices (1414), les Bohémiens, justement irrités, avoient pris les armes, et le zèle des hussites, dirigé par le génie de *Ziska*, avoit triomphé des forces réunies de l'empereur et de l'Empire commandées par un chef habile. Ces souvenirs vivoient encore dans tous les cœurs, et ces grands exemples, que la tradition avoit religieusement perpétués dans les familles, avoient donné au caractère national une fierté irritable et un esprit de résistance qui rendoient ce peuple difficile à gouverner. La constitution du pays partageoit l'autorité entre le prince et les Etats. La couronne y étoit originairement élective. Depuis Ferdinand I, elle avoit toujours été portée par un prince autrichien. Les rois avoient tâché de substituer insensiblement l'hérédité aux formes électives, un ordre fixe qui arrête les passions ambitieuses, à une liberté mobile qui les en-

Digitized by Google

courage ; mais ils n'avoient pas pu réussir à abolir entièrement les anciennes formes, bien moins encore à en effacer l'amour, et cet élément de troubles et de discordes subsistoit toujours.

Lors de la réformation, les idées nouvelles trouvèrent en Bohême un sol préparé à les recevoir. Huss et ses disciples leur avoient frayé la route. Les Bohémiens les adoptèrent avec enthousiasme, et dans toutes les occasions défendirent avec courage leur liberté religieuse.

Sous les règnes doux et pacifiques de *Ferdinand I* et de *Maximilien II*, ils avoient partagé le bonheur de toute l'Allemagne, et avoient joui d'une tranquillité parfaite. Sous le sceptre de l'indolent *Rodolphe*, ils avoient épousé, avec leur chaleur ordinaire, les craintes et les inquiétudes de tous les protestans, habilement entretenues par la politique de Henri IV. *Mathias*, qui avoit besoin de leur secours pour détrôner son frère, avoit eu l'art d'exciter leurs espérances, et de leur faire croire que sa cause étoit la leur. Pour récompenser les services des protestans, *Mathias* parvenu à son but, n'avoit pas épargné les actes confirmatoires de leur liberté religieuse ; et

Digitized by Google

il avoit déterminé *Rodolphe* à céder aux vœux des Bohémiens, et à leur accorder les fameuses *lettres-patentes de majesté* (1609), qui devinrent dans la suite la cause, ou du moins le prétexte des troubles.

Ces lettres assuroient aux protestans la libre profession de leur foi, telle qu'elle étoit contenue dans leur confession de foi de 1579. Elles permettoient aux membres des états de fonder des églises et des écoles sur leur territoire; elles alloient plus loin, elles accordoient aux protestans une espèce de garantie politique de ces droits, en leur donnant celui de choisir dans leur sein des défenseurs qui, pour tout ce qui regarderoit la religion, pourroient agir à leur gré, et faire des changemens sans le concours de l'empereur.

Cette dernière concession étoit imprudente et dangereuse. C'étoit créer un nouveau pouvoir à côté de ceux qui étoient établis par la constitution. Ce pouvoir devoit être conservateur, et il étoit facile de prévoir que suivant la tendance générale de toutes les forces politiques, il envahiroit les autres et dépasseroit ses limites. Cette mesure défen-

Digitized by Google

sive pouvoit donner les moyens d'attaquer avec succès, et ce bouclier devenir une arme redoutable dans la main des ambitieux. L'événement ne tarda pas à le prouver.

Après la mort de *Rodolphe II*, *Mathias* avoit jeté le masque. Dès qu'il fut sûr du pouvoir, il ne parla plus de protéger la liberté de tous ses sujets. Quand il n'eut plus besoin des protestans, il ne dissimula pas sa partialité en faveur des catholiques. Ce changement avoit blessé l'orgueil, excité les alarmes, et allumé la haine des protestans. La fausseté de *Mathias* les irritoit; sa foiblesse les excitoit à la vengeance, le mauvais état de sa santé les encourageoit à tout oser. En Bohême, plus qu'ailleurs, on lui prêtoit les vues les plus odieuses; on envenimoit ses moindres démarches, on dénonçoit tous les jours à l'opinion de nouvelles violations réelles ou prétendues, des lettres-patentes; déjà on les voyoit entièrement abolies. La fermentation étoit encore sourde, mais générale.

Les protestans avoient fait bâtir un temple sur les terres de l'abbé de Braunau, et un autre dans le village de Clostergrab qui dépendoit de l'archevêque

Digitized by Google

de Prague. Ces deux prélats s'y étoient inutilement opposés. On avoit, malgré leurs représentations, continué ces édifices; ils les firent démolir. Les protestans invoquèrent les lettres-patentes; mais les lettres-patentes elles-mêmes les condamnoient, puisqu'elles accordoient aux seigneurs la permission de fonder des églises sur leurs terres, mais qu'elles ne donnoient pas à leurs sujets le droit d'en élever sans leur permission. *Mathias*, sollicité par les deux partis, prononça contre les protestans. Cet arrêt pouvoit être imprudent, mais il étoit juste.

Dans tout autre temps, cet incident, léger en lui-même, n'auroit pas eu de suites importantes; mais les matériaux étoient préparés, ce fut l'étincelle qui y mit le feu. Les protestans virent, dans ce petit triomphe des catholiques, le premier anneau d'une longue chaîne de malheurs et d'oppressions. La santé chancelante de *Mathias* annonçoit la prochaine élévation de l'archiduc de Grätz, *Ferdinand*, son successeur désigné. Les catholiques zélés ne dissimuloient pas la joie que leur donnoit cette perspective. Les jésuites laissoient échapper des pro-

Digitized by Google

pos menaçans. Les personnes particulièrement attachées à la cour, parloient de vengeances; et les protestans de Bohême ne mettant plus de bornes à leurs soupçons et à leurs craintes, crurent voir tomber l'édifice de leur religion sous les mêmes coups qui avoient abattu le temple de Braunau, et multiplièrent leurs réclamations.

Cependant il n'y auroit probablement point eu d'explosion, si les mécontens n'avoient pas trouvé dans le comte de *la Tour* un chef disposé à les seconder. Ce fut lui qui amena des événemens dont il ne prévoyoit pas les conséquences, déroula le premier cette longue suite de catastrophes que nous allons voir se développer; son ambition ardente produisit une révolution qui, lui échappant au moment où il vouloit la diriger, entraîna son pays, et l'entraîna lui-même dans le malheur.

Cet homme trop fameux étoit originaire de Görtz. Son père avoit acquis des terres en Bohême par un mariage avantageux, et sa famille s'y étoit fixée. *La Tour* avoit une de ces imaginations vives et ardentes qui sont le foyer de l'ambition, et où s'allument ses désirs et ses es-

Digitized by Google

pérances. Voisin d'un siècle où le génie et le talent, favorisés par les circonstances, avoient bouleversé et créé des états, ces grands et dangereux exemples lui avoient inspiré de bonne heure une funeste émulation. Protestant par sa naissance, il le seroit devenu par politique, au défaut de la conviction; l'esprit de résistance et de liberté qui caractérisoit dans ce temps les partisans de ce culte, étoit analogue au sien. Il avoit porté les armes avec honneur contre les Turcs, et depuis qu'il s'étoit retiré en Bohême, il avoit eu l'art d'acquérir la confiance entière de ses compatriotes, qui estimoient sa bravoure, exagéroient ses talens, et admiroient la pureté de son zèle. Avec plus d'audace que d'habileté, et de chaleur que de lumières, il étoit fait pour égarer une nation inflammable, qui plaçoit la piété dans l'enthousiasme, et ne voyoit dans l'imprudence qu'un zèle louable.

La Tour avoit été nommé défenseur des protestans, et cette place lui donnant des droits étendus, lui imposoit des devoirs assortis à ses goûts, et chers à son ambition. La cour venoit de lui ôter le poste important de bourgrave de Carl-

Digitized by Google

stein; et cette mesure imprudente le jetant tout-à-fait dans le parti populaire, lui avoit concilié l'amour du peuple, qui ne voyoit en lui qu'une victime des bons principes, et partageoit sa haine contre le gouvernement.

L'événement de Braunau lui parut une occasion favorable de satisfaire toutes ses passions. Dans les vues du comte de *La Tour*, le mécontentement devoit amener l'insurrection, mais il falloit lui donner un air légal, et s'assurer un moyen de la diriger. Il parcourt la Bohême, se mêle au peuple de toutes les classes, parle à chacun son langage, envenime les torts de Ferdinand, en exagère les conséquences, substitue les suppositions aux faits, charge le passé et l'avenir des plus sombres couleurs, excite à son gré les craintes et les espérances. Sa naissance, son rang, ses richesses, son éloquence, l'enthousiasme qui l'anime ou qu'il affecte, tout concourt à égarer ses compatriotes, et partout au nom de la religion, de la liberté et de la patrie, les esprits s'enflamment et se disposent aux mesures les plus violentes. De retour à Prague, et sûr de l'assentiment d'une grande partie de la nation, *La Tour*

Digitized by Google

convoque les défenseurs, leur communique ses passions et ses vues. Ils assemblent de concert les états du royaume, pour demander le redressement des griefs de la nation.

C'est inutilement que *Mathias* leur défend de s'assembler avant qu'il vienne lui-même examiner l'état des choses. L'assemblée se forme, et publie une déclaration dans laquelle elle ne parle que de son respect pour la personne de l'empereur, et distinguant soigneusement le souverain de ses ministres, professe l'obéissance tout en désobéissant aux représentans du prince qui n'agissent que par ses ordres. *Mathias* leur interdit de continuer leur opération : cette défense adressée aux membres du conseil, doit être remise par eux aux états. Les états apprennent qu'elle existe, avant qu'elle leur soit remise. Ils ne voient dans cette mesure qu'une violation des formes, et un défaut d'égards pour leurs personnes, qui augmente leur ressentiment, et sollicite leurs vengeances.

Les états une fois dissous, il y auroit eu des révoltes partielles en Bohême, il n'y auroit point eu de révolution. *La Tour* sent qu'une mesure hardie peut

Digitized by Google

seule faire réussir ses projets, et qu'il faut frapper un coup d'éclat qui mette la nation dans l'impossibilité de revenir en arrière. Il se rend dans la salle du conseil, à la tête d'une partie des états, de leurs partisans et d'une populace nombreuse. On interroge les conseillers de Mathias, ils répondent avec hauteur ; on leur adresse des reproches, ils en opposent de plus amers encore. La fureur s'empare des protestans ; ils se saisissent de *Slabata*, de *Martinits* et du secrétaire *Fabricius*, et les jettent par les fenêtres du château. Un hasard heureux rendit leur chute plus violente que dangereuse.

Cet attentat, qui fut peut-être l'effet des dispositions du moment, servit mieux la cause des mécontens que n'eût pu le faire la conduite la plus réfléchie. Elle étonne les uns, et cette audace leur donne le change sur la force du parti; elle effraie les autres, et leur fait redouter de justes vengeances. Les mécontens sont trop avancés pour reculer, et la peur même leur inspire le courage de la résistance. *La Tour*, qui dirige les opérations des états, profite habilement de ces dispositions des esprits, et ne leur laisse pas le temps de se reconnoître. Les protes-

Digitized by Google

tans s'emparent, au nom des états, de toutes les parties du gouvernement. On choisit, dans les cercles du royaume, trente directeurs qu'on charge de l'administration générale des affaires. On lève des troupes, on destitue tous les employés qui se sont déclarés pour le roi, ou que leur religion, leur intérêt, leurs principes font soupçonner d'être ses partisans secrets. Les jésuites, regardés comme la milice du pape, redoutables par leur zèle, plus redoutables par leurs lumières et par leur activité, sont expulsés du pays.

Les auteurs de ce bouleversement publient un manifeste, dans lequel ils altèrent les faits, en créent même au besoin, prêtent des crimes à leurs adversaires pour justifier leurs propres violences, invoquent des exemples qui sont des abus et non des usages, appliquent aux événemens des principes étrangers à la constitution de l'état, et couvrent leurs démarches des mots d'égalité, de justice, de patriotisme, qui légitiment leurs passions à leurs propres yeux, séduisent les esprits foibles, et rassurent les consciences timides. Les chefs du peuple ne négligent aucun des moyens que la

Digitized by Google

tactique prescrit dans les mouvemens populaires. Ils enivrent le peuple d'espérances et d'orgueil, exagèrent leurs ressources et la foiblesse de leurs ennemis, paroissent s'oublier eux-mêmes pour ne s'occuper que du triomphe de la cause commune, emploient les ecclésiastiques à justifier ou à commander au nom de Dieu toutes sortes de sacrifices, font circuler des projets homicides et de prétendus plans de conspiration, qui menacent la religion protestante, et attribuent aux victimes du soulèvement les actions les plus atroces et les plus révoltantes; la malignité invente des calomnies, la crédulité les reçoit avidement, les passions s'en nourrissent, et la Bohême toute entière est en armes.

Mathias, dont la santé décline de plus en plus, redoute des orages auxquels il n'est pas en état de tenir tête, et ne veut que descendre paisiblement au tombeau. Il offre d'oublier le passé, de confirmer les lettres-patentes, de donner toutes les sûretés qu'on exigera; il ne demande aux insurgés que de s'abstenir de violences. *Ferdinand*, son successeur, s'engage à calmer toutes les défiances par les déclarations les plus for-

Digitized by Google

melles. L'électeur de Saxe, *Jean George*, et *Maximilien*, duc de Bavière, interposent leur médiation; mais tous ces efforts sont inutiles, toutes ces tentatives échouent. Les esprits échauffés ne veulent que des mesures extrêmes. Selon eux, les négociations ne sont que des artifices, les garanties qu'on leur offre, de vaines promesses; la modération ne seroit que foiblesse, la prudence timidité, et toute espèce de confiance, un moyen sûr de se perdre. Les projets de *La Tour* ne lui permettent pas d'écouter les propositions de la cour, ses plans s'étendent plus loin; soit ambition, soit zèle, soit prévoyance excessive, il ne croit pas se pouvoir contenter de demi-mesures. D'ailleurs, le mouvement qu'il a imprimé au peuple, l'entraîne lui-même, et il n'est plus le maître des passions qu'il a allumées; l'effervescence générale lui fait la loi, et pour conserver son crédit, il se voit obligé d'applaudir à la résistance opiniâtre, et aux prétentions exagérées de ses partisans.

Bientôt il paroît en campagne à la tête des protestans, il s'empare de Krumlau, et il assiége Budweiss. Leur armée est composée de deux mille chevaux et de

Digitized by Google

douze régimens d'infanterie. Aucun sacrifice n'avoit coûté à leur zèle pour la religion, et à leur enthousiasme pour la liberté. En même temps ils adressent des lettres circulaires aux états de la Silésie, de la Moravie et de la Haute-Autriche, pour les engager à faire cause commune avec eux; et la conformité de leurs principes et de leurs intérêts avec ceux des peuples voisins, leur donne de justes espérances de succès.

Ernest, comte de Mansfeld, fut le premier qui épousa leur cause. Il vint leur offrir ses troupes et les ressources de son génie. Cet homme étonnant avoit été jeté par la nature et les circonstances hors des routes ordinaires. Dans un corps organisé pour l'action, robuste, souple, endurci aux fatigues, à la faim et à la soif, son ame de feu ne vivoit que de projets hardis, d'entreprises périlleuses et de grands événemens. Il joignoit à l'imagination qui combine les plans, le coup-d'œil qui les approprie aux localités; la présence d'esprit qui, au besoin, inspire toujours des idées heureuses, le courage qui voit le danger à distance, et surtout la volonté qui persévère dans ses desseins. Peu d'hommes portoient plus

Digitized by Google

loin que lui le mépris de la mort, la passion de la vie militaire, l'audace qui s'expose à tout, et l'activité qui répare tout. Il doubloit ses forces par la vitesse, et paroissoit se multiplier; on le croyoit perdu sans ressources, et il reparoissoit sur la scène plus formidable. Sans autre patrimoine que son talent et son épée, il rallioit autour de lui tous ceux qui vouloient de la gloire, des dangers et du butin. Son nom suffisoit pour lui créer une armée, et pour inspirer la confiance aux siens et la terreur à l'ennemi. Ses ressources étoient telles que les lui fournissoient la nécessité, les circonstances, le hasard, et surtout l'inspiration du talent. Son but étoit d'agir avec éclat; peu lui importoient le théâtre et l'objet. La guerre étoit pour lui un état, le but de toutes ses actions, et non pas un simple moyen. Avec un tel caractère, on a des qualités mâles et fortes aux dépens des vertus douces et humaines. *Mansfeld* épargnoit aussi peu la vie des autres que la sienne; il sacrifioit tout à ses succès; ses mœurs étoient celles de son siècle, et surtout celles de l'époque malheureuse où il a vécu. Avec d'autres moyens, dans un autre temps, avec un but plus déter-

Digitized by Google

miné et plus noble, *Mansfeld* seroit compté au nombre des plus grands capitaines; et par le malheur des circonstances, il ne se range que parmi les aventuriers célèbres.

Ce guerrier (né en 1585), étoit fils naturel de Pierre Ernest, comte de Mansfeld. Attaché dans sa première jeunesse à la maison d'Autriche, comme son père, il l'avoit servie avec zèle; mais les promesses trompeuses qu'elle lui avoit faites avoient converti cet attachement en une haine profonde qui s'étendit à la religion que cette maison professoit. Il avoit abjuré le culte de ses pères, et avoit passé à celui des luthériens. Depuis, il avoit toujours combattu pour les ennemis de la maison d'Autriche. *Charles Emmanuel*, duc de Savoie, avoit trouvé en lui un allié fidèle. Dès qu'il apprit les troubles de la Bohême, il se mit en marche à la tête de deux mille hommes, et vint augmenter les forces des mécontens. L'Union l'avoit secrètement encouragé à cette démarche. Charles Emmanuel lui avoit fourni des moyens de lever et d'entretenir ce corps de troupes, et son premier exploit fut la prise de Pilsen.

Digitized by Google

On ne pouvoit plus espérer de pacifier les troubles par la douceur et la condescendance. *Mathias* l'avoit tenté inutilement; mais foible et valétudinaire, il répugnoit plus que jamais aux voies de rigueur. Cependant le comte de *Bucquoi*, général habile, et *Dampierre* avoient reçu de l'empereur l'ordre d'agir contre les rebelles; mais la guerre entrecoupée par des négociations se faisoit mollement. Au milieu de ces circonstances critiques, *Mathias* meurt (1619) avec le sentiment amer de voir son autorité méprisée, laissant à son successeur un empire agité et mal affermi. *Ferdinand* avoit hâté sa mort, en profitant de son impuissance pour faire arrêter son ministre favori, le cardinal *Clesel*, dont les conseils pacifiques déplaisoient à l'héritier du trône. Mathias outragé fut obligé de dévorer son ressentiment. Il vit dans cet acte attentatoire à son pouvoir la juste punition des traitemens qu'il avoit fait éprouver à son frère Rodolphe. Le chagrin accéléra sa mort.

Elle donnoit aux Bohémiens Ferdinand pour roi. Cet événement les fortifie dans leur révolte, et la crainte les fait redoubler d'activité. *Ferdinand* n'avoit

Digitized by Google

hérité de son frère qu'un trône ébranlé; tous ses états mécontens paroissent vouloir le repousser en même temps; le feu de la guerre civile menace d'embraser à la fois la Hongrie, la Bohême, la Lusace, la Moravie; *Ferdinand* a peu d'amis puissans, beaucoup d'ennemis déclarés, bien plus encore d'ennemis secrets, et jamais prince n'a commencé une carrière brillante sous de plus funestes auspices.

Dans cette situation précaire, *Ferdinand* ne se manque pas à lui-même; sa fermeté fait face au danger, il ne renonce à rien, ne désespère de rien, et veut que son courage en donne à ses partisans. Habile dans l'art de préparer les événemens et de manier les esprits, actif, vigilant, également ferme et souple au besoin, il négocie, il intrigue, il lève des troupes, il mêle adroitement la menace et l'espérance. C'est en vain qu'il offre aux protestans de Bohême une amnistie entière et la confirmation de tous leurs priviléges; on ne croit pas à ses promesses, on se flatte de tirer avantage de sa position pour lui faire perdre la couronne de Bohême, et l'empêcher d'obtenir celle de l'Empire. Déjà *La Tour*

Digitized by Google

est aux portes de Vienne; il est sur le point de s'en emparer, et *Ferdinand* se trouve assiégé dans sa capitale par ses propres sujets.

Avec un peu plus d'activité, *La Tour* réussissoit, et la monarchie autrichienne étoit perdue. Mais bientôt les succès de *Bucquoi*, qui a battu *Mansfeld* près de Budweiss, l'oblige à se replier sur la Bohême, et malgré les protestations des révoltés et les obstacles multipliés que l'électeur palatin suscite à la diète, *Ferdinand* est proclamé empereur. Cette haute dignité étoit encore plus qu'un vain titre; elle procuroit de grandes ressources, donnoit un pouvoir réel, et un pouvoir plus considérable dans l'opinion. La maison d'Autriche vit le moment où la couronne impériale alloit passer dans une autre maison; la plupart des princes d'Allemagne le désiroient; l'intérêt de l'Empire paroissoit le demander; mais la fortune de Ferdinand l'emporta, les efforts des mécontens et ceux de l'Union évangélique furent inutiles.

Pendant que l'Allemagne lui décerne la couronne, *Ferdinand* en perd une autre. Il est formellement détrôné par

Digitized by Google

ses sujets. Les états de Bohême le déclarent déchu de ses droits. Sûrs de l'assentiment général du peuple, ils hasardent ce pas décisif. Profitant de l'obscurité de la constitution, de la haine aveugle et du fanatisme qui animent la multitude, ils cassent l'élection de Ferdinand, et s'appuient sur des formes douteuses et sur l'intérêt général pour légitimer cette mesure violente. Ce grand procès qui ne devoit jamais être entamé, est jugé sans appel par des juges dénués de toute espèce de titres. L'arrêt est prononcé sans que l'accusé ait pu se faire entendre sur les crimes dont on l'accuse. Toujours passionné pour les coups d'éclat, le peuple applaudit ; dans les luttes entre les corps et un individu, il voit toujours la liberté et la justice dans les premiers, l'injustice et le despotisme dans le second. Les Bohémiens remercient les états d'avoir sauvé la patrie, ils rêvent l'indépendance, et avec elle la jouissance de tous les avantages. L'audace et l'orgueil de cette démarche leur donnent le change sur leurs moyens. Ils ont triomphé d'un monarque absent, et ils se croient invincibles.

Après cet acte hardi qui effraie les souverains et qui étonne les peuples, les états

Digitized by Google

de Bohême songent à donner un successeur à Ferdinand. Un moment ils eurent l'idée de se constituer en république. Mais les raisons politiques l'emportent sur les raisons personnelles; le danger des circonstances et la nécessité d'avoir un chef et des alliés dans la guerre qu'ils vont soutenir, font taire l'ambition et l'égoïsme. Long-temps ils balancent sur le choix du prince à qui ils offriront leur couronne. Le roi de Danemarck, l'électeur de Saxe, le duc de Savoie sont tour à tour proposés; mais enfin la pluralité des suffrages tombe sur *Frédéric V*, électeur palatin, et les états lui envoient une députation pour lui annoncer son élection, et le prier d'accepter le trône.

Frédéric ne fut pas surpris; il s'attendoit à l'événement, il l'avoit même préparé; mais dans le moment décisif il fut long-temps indécis, et il devoit l'être. Ce prince n'avoit ni les talens ni l'ame d'un souverain; son esprit et son caractère ne répondoient pas à la place orageuse qu'on venoit lui offrir. Il étoit facile de prévoir que la couronne de Bohême seroit l'objet d'une lutte sanglante, et qu'elle resteroit au plus fort ou au plus habile. *Frédéric* sentoit son insuffisance,

Digitized by Google

il ne pouvoit se déguiser à lui-même les dangers, les travaux, les amertumes de tout genre qui l'attendoient; mais l'électrice *Elisabeth*, sa femme, enveloppa son foible époux de tous les artifices que la vanité peut inspirer à ce sexe. Bientôt il ne vit plus qu'une lâcheté honteuse dans le parti que lui dictoit la sagesse. Le prédicateur de la cour, gagné par la princesse, ou séduit par sa propre ambition, fit parler la religion à ce cœur déjà sollicité par l'amour-propre et la tendresse conjugale. Il lui représenta que la bonne cause exigeoit qu'il triomphât de ses répugnances, et le malheureux *Frédéric* signa d'une main tremblante l'acte d'acceptation, comme s'il eût pressenti qu'il signoit l'arrêt de sa ruine et de celle de ses enfans.

Les raisons qui avoient déterminé les états de Bohême à le préférer aux autres princes protestans, étoient plus plausibles que solides; mais dès qu'il eut pris sa résolution, elles se présentèrent à lui avec une force empruntée de l'imagination, et bientôt les inquiétudes firent place aux espérances les plus flatteuses.

Frédéric étoit gendre de *Jacques I*, roi d'Angleterre. Les liens du sang, l'in-

Digitized by Google

térêt de la religion, les principes politiques, tout devoit faire une loi à son beau-père de le secourir de toute sa puissance; mais le caractère indolent et pacifique du roi d'Angleterre l'éloignoit de toutes les entreprises périlleuses. Ses idées sur l'autorité royale ne lui permettoient pas d'approuver la conduite des états de Bohême. Ses relations avec l'Espagne l'empêchoient de se déclarer contre Ferdinand; d'ailleurs, Frédéric ne l'avoit pas consulté, et ce manque de déférence étoit peu propre à lui concilier un prince fier de ses lumières et de la sagesse de ses conseils.

L'électeur palatin étoit neveu de *Maurice;* il pouvoit présumer de l'activité et de la politique du stadthouder, qu'il profiteroit de cette occasion pour combattre de nouveau l'Espagne, et que cette puissance seroit hors d'état de secourir Ferdinand. L'ambitieux *Maurice* qui s'indignoit du repos, et qui désiroit que la guerre recommençât, avoit secrètement favorisé les troubles de Bohême, et il avoit même encouragé son neveu à accepter la couronne. Mais la trève avec l'Espagne n'étoit pas encore expirée; *Maurice* avoit beaucoup de crédit dans

Digitized by Google

la Hollande; mais il avoit aussi beaucoup d'ennemis qui redoutoient son ambition. Le grand-pensionnaire *Barneweldt* avoit été admiré et pleuré de tous les partis; sa mort, en augmentant le pouvoir réel de Maurice, avoit excité beaucoup de défiances contre lui, et Frédéric instruit de la position difficile de son oncle, ne pouvoit pas compter sur ses services.

L'Union évangélique lui restoit. Cette confédération avoit les mêmes intérêts et les mêmes craintes que lui; ses ennemis étoient les siens; il devoit s'attendre de la part des princes protestans aux plus grands efforts; mais l'Union étoit mal organisée. Un long repos lui avoit fait perdre le zèle qui l'animoit à sa naissance. Les luthériens qui formoient le grand nombre, ne redoutoient pas moins les succès des réformés que ceux des catholiques, et ils se défioient de Frédéric presque autant que de Ferdinand. Ce prince ne pouvoit donc se reposer avec une sorte d'assurance que sur le mécontentement général de toutes les provinces de la maison autrichienne, sur la révolte de la Hongrie et sur la diversion que *Bethlem Gabor*, prince

Digitized by Google

de Transylvanie, dont l'ambition désiroit le trône de Hongrie, et dont la valeur et les talens en étoient dignes, promettoit de faire en sa faveur.

Plein d'espérances, entouré de flatteurs, ivre de sa fortune, *Frédéric* s'étoit mis en route pour son nouveau royaume. Il y avoit été reçu au milieu des acclamations d'un peuple immense qui voyoit en lui son ouvrage et le gage de sa liberté. Couronné à Prague avec toutes les solennités d'usage, il oublia que son trône étoit environné de précipices, et songea plus à jouir de son rang qu'à le conserver. Environné de fêtes brillantes au lieu de préparatifs de guerre, il laissoit s'éteindre dans l'indifférence, ou même dans le mépris, l'enthousiasme que son arrivée avoit inspirée à ses nouveaux sujets, et qu'il auroit dû entretenir avec soin, comme son unique puissance et le seul garant de ses succès.

Son rêve fut aussi court que brillant. Tandis qu'il s'endormoit sur le penchant de sa ruine, *Ferdinand* se montroit digne du trône qu'il avoit perdu, par l'activité qu'il mettoit à le recouvrer. L'armée de l'Union qui s'étoit déclarée pour *Frédéric*, commandée par le margrave de

Digitized by Google

University of MICHIGAN

Bade-Durlach et par *Joachim Ernest*, margrave de Brandebourg, devoit défendre les états héréditaires du roi de Bohême, le Haut et le Bas-Palatinat. Depuis ce moment, la Ligue avoit assuré ses secours à Ferdinand, et cette confédération étoit bien plus homogène, bien plus active et plus redoutable que l'autre. Le duc *Maximilien* de Bavière, qui en étoit le chef, avoit épousé avec chaleur la cause de l'empereur. Ce prince mettoit un grand poids dans la balance par ses talens personnels. Parent de Frédéric, l'ambition le rendoit sourd à la voix du sang, et il fondoit la grandeur de sa maison sur la ruine du Palatin. *Philippe III* avoit aussi promis des secours à Ferdinand. *Spinola*, le plus habile général des Espagnols, devoit pénétrer dans le Bas-Palatinat à la tête de vingt mille hommes, tandis que l'électeur *Jean George* de Saxe attaqueroit la Lusace, et que *Maximilien* marcheroit en Bohême à la tête de l'armée principale. *Frédéric*, menacé de tous côtés, se réveille; il rassemble ses forces, et veut enfin payer de sa personne. A l'approche du danger, l'enthousiasme des Bohémiens se ranime, ils redoutent les vengeances

Digitized by Google

de Ferdinand, et sentent qu'il faut s'attendre à tout perdre ou savoir tout conserver. *La Tour* veut consommer son ouvrage; *Mansfeld* sert la cause de la Bohême de son génie et de son bras. *Frédéric* paroît à la tête de son armée, et sa présence anime les soldats. Il choisit une position avantageuse près de la montagne blanche, et y attend *Maximilien*. Au sort de cette journée tiennent les destinées de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Europe entière. La bataille ne dura qu'une heure. *Maximilien* la décida en faveur de son parti. Les talens de *Tilly* et de *Wallenstein*, qui commandoient sous lui, le secondèrent. Peu de batailles eurent des suites plus importantes. *Frédéric*, aussi prompt à perdre toute espérance que prompt à en concevoir, se déshonora par une fuite honteuse. Au lieu de profiter des ressources que lui offrent le zèle religieux et les craintes légitimes des Bohémiens, ou de mourir avec gloire, il abandonne le trône qu'il a occupé un moment, le pays qu'il ne devoit plus revoir, ses sujets qu'il expose sans défense aux vengeances de Ferdinand. Souverain d'un jour, il va solliciter la pitié des princes, et n'en obtient que le

Digitized by Google

mépris. Dépouillé et fugitif, il se retire à Breslau, puis à Berlin, et par un oubli inconcevable de toute dignité, il continue sa fuite précipitée, et court se cacher en Hollande.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Ferdinand II abuse de sa victoire. Ses projets s'étendent. Efforts inutiles de Mansfeld, de Chrétien de Brunswic, du margrave de Bade en faveur de Frédéric. Despotisme toujours croissant de l'empereur en Allemagne. Chrétien IV, roi de Danemarck, veut venger la cause des protestans. Il est battu, et conclut une paix désavantageuse. Ferdinand ne ménage plus rien. Edit de restitution.

FERDINAND avoit facilement triomphé d'un prince qui avoit peu de moyens personnels, et qui avoit quitté le trône avec encore plus de précipitation qu'il ne l'avoit accepté. Jusqu'à ce moment la fortune s'étoit déclarée pour le parti le plus juste. Ceux même qui n'aimoient pas l'empereur et qui le craignoient, ne pouvoient nier qu'on l'avoit traité avec autant d'illégalité que de mépris, et qu'on l'avoit puni des appréhensions bien ou mal fondées qu'il avoit inspirées, comme d'actions positives et de crimes

Digitized by Google

réels. Mais les événemens qui suivirent la bataille de Prague changèrent l'état des choses et la disposition des esprits.

Ferdinand ne manquoit pas de mérite, mais il n'avoit aucune des qualités qui le font aimer. Il savoit se faire craindre, il ignoroit entièrement l'art de gagner les cœurs. Sa pénétration saisissoit avec facilité les dangers et les ressources que présentoient les circonstances. Sa fermeté ne se démentoit pas dans les positions les plus critiques. Son activité ne négligeoit rien, et le rendoit capable d'un travail opiniâtre et suivi. Jaloux de son autorité, il croyoit que pour la conserver il falloit l'accroître. Sévère par tempérament, il l'étoit encore plus par principes, et confondoit la clémence avec la foiblesse. Elevé par les jésuites et conseillé par eux, il ne séparoit jamais dans sa tête la religion et la politique, le salut et la puissance, et il voyoit dans l'un le moyen de l'autre; tour-à-tour son ambition servoit sa fausse piété, et sa fausse piété assuroit les succès de son ambition. Il se peut que ses projets contre la religion protestante et la liberté de l'Allemagne aient long-temps mûri dans sa tête, avant qu'il trouvât des occa-

Digitized by Google

sions de les développer. Jusqu'à la bataille de Prague du moins, il les avoit plutôt fait soupçonner que montrés; peut-être que ce fut uniquement la rapidité de sa fortune, l'enchaînement de ses victoires, la foiblesse de ses ennemis, l'insouciance et l'aveuglement de l'Europe, qui lui donnèrent le désir de tout envahir et le courage de tout entreprendre. D'abord après cette victoire, il déploya un système de rigueur aussi imprudent que barbare, et annonça des vues ambitieuses qui menaçoient également l'indépendance des princes catholiques et des princes protestans, la constitution germanique et l'équilibre de l'Europe.

Au mépris de l'amnistie qu'il avoit promise aux Bohémiens, et que le nombre même des coupables rendoit nécessaire, il établit dans cette malheureuse contrée un tribunal de sang (1621), sous la présidence du prince *Charles de Lichtenstein*. Ce peuple étoit assez puni par l'humiliation de son orgueil et par la nécessité de subir le joug d'un vainqueur abhorré: on l'épouvante encore par des supplices. Vingt-sept têtes des plus illustres tombent sur l'échafaud. On confisque les biens des condamnés avec une avidité révoltante,

Digitized by Google

et ils enrichissent le fisc ou les partisans de la cour. La nation est dépouillée de tous ses priviléges. Les ecclésiastiques luthériens sont expulsés, les jésuites triomphans reviennent. La religion protestante est menacée d'une ruine entière. On procéde avec la même sévérité en Silésie et en Moravie.

Bientôt *Frédéric* lui-même est traité en criminel. C'est la vengeance et non la politique qui dicte à Ferdinand contre lui les mesures les plus violentes; car ce prince fugitif, dépouillé, découragé, ne peut inspirer de crainte à personne. *Ferdinand* le met de sa propre autorité au ban de l'Empire, lui et ses principaux adhérens. Oubliant qu'il n'est pas souverain de l'Allemagne, l'empereur viole toutes les formalités que les lois prescrivent. Tous les princes réclament contre ce pouvoir arbitraire. Les catholiques eux-mêmes commencent à sentir qu'ils ne seront pas plus ménagés que les protestans; l'indignation est générale, mais la terreur glace tous les esprits.

Maximilien est chargé de s'emparer du Haut-Palatinat, pendant que *Spinola*, à la tête d'une armée espagnole, soumet le Palatinat du Rhin. L'armée de l'U-

Digitized by Google

nion, dont l'activité avoit été circonscrite par la pacification d'Ulm, et qui devoit se borner à défendre les états héréditaires de Frédéric, s'étoit mollement acquittée de ce devoir. *Spinola* avoit rencontré si peu de résistance, qu'on soupçonna l'or des Espagnols d'avoir frayé le chemin à leurs armes, et que le margrave d'Anspach, général de l'Union, fut accusé d'avoir trahi la cause qu'il défendoit. Déjà tout le Palatinat du Rhin avoit été conquis par *Spinola*, excepté les villes de Frankendahl, de Heidelberg et de Manheim, et ce général, que la guerre appeloit dans les Pays-Bas, avoit engagé l'Union à signer un traité de neutralité qui paralysoit ses forces. C'étoit signer l'acte de sa dissolution. En effet, elle se dissout entièrement lorsqu'il falloit plus que jamais que les protestans s'unissent étroitement pour ne pas être tous opprimés.

Les souverains de l'Europe ne pouvoient se déguiser à eux-mêmes que la maison d'Autriche redevenoit formidable, et que l'Allemagne une fois intimidée ou soumise, l'Espagne et l'Autriche liées d'intérêts et de principes, formeroient une masse de puissance qui

Digitized by Google

écraseroit le midi et le nord. Cependant *Frédéric* ne trouva pas un allié dans tous les états de l'Europe, qui paroissoient tous frappés d'aveuglement et de stupeur. Les cabinets sembloient étrangers à l'issue de ces grands événemens. La France gouvernée par *Luynes*, essaya de négocier une paix avantageuse à Frédéric, au lieu de la commander en prenant une attitude menaçante. *Ferdinand* ne vit dans sa modération apparente que l'aveu de sa foiblesse. Comme en politique on ne ménage que ceux que l'on respecte, et l'on ne respecte que ceux que l'on craint, il n'eut point égard à ses représentations. *Luynes*, beaucoup plus occupé à se maintenir en place qu'à soutenir la dignité de l'état, à déjouer les intrigues de la cour que les calculs de Ferdinand, resta dans l'inaction. *Jacques I* se laissoit endormir par les promesses que lui faisoient l'Espagne et l'Autriche. *Ferdinand* l'assuroit que ce qu'il faisoit n'étoit que de vaines démonstrations, et qu'il rétabliroit Frédéric dans ses états. Le ministre espagnol lui persuadoit que ce rétablissement seroit la conséquence du mariage du prince de Galles avec l'infante. *Jacques*, sourd au vœu de

son peuple et aux sollicitations du parlement qui demandoient qu'on sauvât la religion protestante et l'honneur national, n'accordoit à Frédéric que des secours insignifians, qui coûtoient à l'Angleterre, sans changer l'état général des affaires.

Depuis la bataille de Prague jusqu'au moment où le Danemarck parut sur la scène, quatre petits princes sans états, ou du moins avec de foibles ressources, animés par la haine de l'oppression, doublant leurs forces par leurs qualités personnelles, et entraînés par un esprit véritablement chevaleresque, furent les seuls soutiens de la religion protestante et les seuls défenseurs de Frédéric. Ils ne pouvoient pas contre-balancer, bien moins encore briser la puissance de Ferdinand; mais en l'occupant, ils retardèrent sa marche ambitieuse, et fixant les yeux de l'Europe sur cette singulière lutte, lui donnèrent le temps de susciter à l'Allemagne d'autres protecteurs. Sans eux, la guerre eût été bientôt terminée, et Ferdinand eût régné dans l'Empire sans opposition.

Ces quatre guerriers étoient *George Frédéric*, margrave de Bade-Durlach; *Chrétien*, duc de Brunswic et adminis-

Digitized by Google

trateur de Halberstadt ; *Jean George*, de Brandebourg, duc de Jaegerndorff, et *Ernest*, comte de Mansfeld. Inégaux en talens et en génie, différens de caractère, ils avoient tous le même but, ils employoient tous les mêmes moyens. Chacun avoit ses vues personnelles, mais tous vouloient en même temps défendre la liberté religieuse et politique de l'Allemagne. Sans argent et sans sujets, ils faisoient la guerre aux dépens des amis et des ennemis, et quand il s'agissoit de se procurer des ressources, ils consultoient uniquement leurs besoins, et se soucioient peu du droit.

Le margrave de Bade avoit pris part aux troubles de la Bohême dès leur origine ; il avoit abdiqué la souveraineté afin de pouvoir se livrer tout entier à la guerre, mais il la faisoit avec plus de bravoure que d'habileté et plus d'ardeur que de prudence. *Jean George*, duc de Jaegerndorff, venoit d'être mis au ban de l'Empire ; cet acte arbitraire avoit enflammé ses ressentimens, et l'obligeoit en quelque sorte à tout recouvrer à la pointe de l'épée. *Chrétien de Brunswic*, fils du duc Henri Jules et neveu du duc régnant Frédéric Ulric,

Digitized by Google

étoit encore à la fleur de l'âge. Son ardeur bouillante et son humeur belliqueuse le poussoient aux combats, et lui faisoient supporter impatiemment le repos. C'étoit plutôt un partisan audacieux et actif qu'un général habile. Mais dans sa place il valoit mieux être l'un que l'autre. Sa valeur impétueuse ne lui permettoit jamais de reculer, et lui faisoit braver le danger inutilement. Sa libéralité lui attachoit le soldat; sa gaieté et son esprit le soutenoient dans les positions les plus critiques. Il s'étoit déclaré le chevalier d'Elisabeth, épouse de Frédéric V; sa bravoure, son intrépidité, son activité infatigable, son mépris pour les plaisirs et les habitudes efféminées le rendoient digne des beaux temps de la chevalerie; mais il souilloit ses belles qualités par un défaut total de justice, de modération et de clémence; il ne savoit ni épargner le sang ni pardonner à ses ennemis, et déshonoroit ses victoires par une avidité insatiable et des cruautés gratuites. Inférieur à *Mansfeld* en talens et en grandeur d'ame, son égal pour l'activité, ces deux hommes, pendant cinq ans, furent les adversaires les plus redoutables de la maison d'Autriche.

Digitized by Google

Il seroit difficile de lutter de rapidité avec *Mansfeld* et *Brunswic* dans le tableau de leurs opérations militaires ; et il seroit assez inutile de les suivre dans leurs expéditions multipliées, qui ne tenoient pas à un plan général, et n'avoient souvent d'autre but que de fatiguer l'ennemi, en se montrant en même temps sur plusieurs points, ou de quitter un pays épuisé pour en chercher un autre où leurs troupes pussent subsister. On les vit porter successivement la guerre de la Bohême, où *Mansfeld* tint encore long-temps Pilsen et Tabor, dans le Haut-Palatinat, dans l'Ostfrise, dans l'électorat de Cologne, dans la Haute-Saxe, en Silésie, et jusques dans la Hongrie. Quelquefois réunis, plus souvent séparés, presque toujours battus, et jamais domptés ; renaissant de leurs défaites, reparoissant plus redoutables lorsqu'on les croyoit perdus sans ressource ; enrôlant sous leurs drapeaux ceux qui aimoient mieux combattre que travailler, et tous ceux qui ruinés par les soldats, le devenoient eux-mêmes par désespoir ; arrachant aux uns ce qu'ils obtenoient des autres ; également craints de leurs amis et de leurs ennemis ; apprenant aux

Digitized by Google

peuples à tout souffrir, aux gens de guerre à tout oser; et naturalisant en Allemagne le brigandage, l'indiscipline, les violences de toute espèce, ces deux aventuriers militaires ont donné plus que tout autre à cette guerre le caractère d'atrocité qui la distingue. Ils offrirent un exemple qui ne fut que trop suivi, et frayèrent à leurs successeurs une route sanglante, dans laquelle les plus grands capitaines ne rougirent point d'entrer après eux. Ils se mirent un moment au service de la Hollande, où la guerre avoit recommencé après l'expiration de la trève (1620); mais ce théâtre ne convenoit pas à leurs besoins, à leurs habitudes et à la nature de leurs talens. Sur ce terrein resserré et coupé dans tous les sens, la guerre se faisoit avec trop de lenteur et d'une manière trop savante pour leur fougue impétueuse. Ils reparurent bientôt en Allemagne, et de nouveaux ravages et des coups de main hardis signalèrent leur retour. La guerre qu'ils faisoient étoit sanglante sans être décisive; mais elle fatiguoit les troupes de Ferdinand, et l'empêchoit de les employer à développer toute l'étendue de ses plans.

Digitized by Google

Cependant, sans l'activité et le grand talent de *Tilly*, *Mansfeld* et *Brunswic* auroient mieux réussi dans leurs opérations, et leurs succès mêmes leur auroient appris à mettre plus de suite dans leurs entreprises et dans leurs projets. *Ferdinand* lui-même n'étoit pas brave, et n'entendoit rien à la guerre; mais il se rendoit justice à cet égard, et il eut le bonheur de rencontrer des hommes qui méritoient sa confiance et qui l'obtinrent. Tilly étoit le principal artisan de sa gloire, et préparoit sa grandeur par des triomphes répétés qu'il devoit plus au talent qu'à la fortune. *Jean Tzerclaës de Tilly*, qui fixa pendant onze ans la victoire dans les armées de l'Autriche, étoit originaire d'une illustre maison des Pays-Bas. Il avoit été destiné à entrer dans l'ordre des jésuites; mais né pour le métier de la guerre, la nature l'avoit emporté sur les vues de ses parens, et il avoit servi de bonne heure. De sa première éducation il avoit conservé un attachement fanatique pour le culte de ses pères et une haine invincible contre les protestans. Robuste, infatigable, dur pour lui-même et pour les autres, sévère jusqu'à la cruauté, il étoit étranger à

Digitized by Google

toute espèce d'affection douce et humaine. Sobre, ennemi des plaisirs, inaccessible aux séductions des sens, il ne connoissoit d'autre occupation et d'autre délassement que la guerre. Les jours de bataille étoient ses seules fêtes, et il les lui falloit sanglantes. Indifférent aux honneurs et aux récompenses, même à la gloire, il agissoit beaucoup, et parloit peu de lui-même; il ne connoissoit que son métier, ne voyoit que le devoir, ne désiroit que le salut. Dans un temps où la tactique étoit encore à naître, il passoit pour un grand capitaine; ses succès ont été trop soutenus pour qu'on puisse les attribuer à la fortune et aux hasards des événemens. On peut lui refuser les grandes vues; on ne sauroit lui disputer le coup-d'œil qui sait tirer parti des localités.

Il étoit supérieur à tous ceux qu'il fut appelé à combattre: jusqu'à *Gustave Adolphe*, il avoit toujours été vainqueur. Après avoir beaucoup contribué au gain de la bataille de Prague, il avoit forcé *Mansfeld* à quitter la Bohême; il avoit défait le margrave de *Bade-Durlach* près de Wimpfen en Souabe (1621); dans la même année, il avoit battu le

Digitized by Google

duc *Chrétien de Brunswic* près de Hoechst sur le Mein. A la suite de ces victoires, Heidelberg avoit été pris d'assaut, et tout y avoit été saccagé, à l'exception de la belle bibliothèque dont *Tilly* avoit fait présent au pape Grégoire XV. L'année suivante, une nouvelle victoire remportée près de Loo dans le pays de Munster, avoit mis le comble à sa gloire.

Cet enchaînement de succès prépara et amena une suite d'illégalités et de violences de la part de *Ferdinand II.* Ce prince, enivré de ses triomphes, n'eut bientôt plus d'autre mesure de ses prétentions que celle de ses forces. Dans les caractères de cette trempe, la puissance est toujours voisine de l'abus, et ils veulent tout ce qu'ils croient pouvoir oser impunément. Une partie de l'Allemagne étoit contenue par ses armes, l'autre étoit impuissante. Les princes protestans étoient intimidés, les catholiques dociles et soumis. Les puissances de l'Europe, trop insouciantes ou trop foibles pour agir, gardoient le silence. Excité par les éloges de la cour de Rome et par les conseils des prêtres qui le pressent d'achever son ouvrage et de profiter des circonstances pour étouffer la religion pro-

Digitized by Google

testante, entouré de flatteurs qui lui montrent sa domination absolue en Allemagne comme facile, prochaine et bienfaisante pour l'Empire, *Ferdinand* accueille ces idées analogues à ses principes, à ses passions, et surtout à son zèle religieux. *Maximilien de Bavière*, qui veut élever sa fortune sur les ruines du Palatin, appuie ces vues ambitieuses de tout son crédit; les princes ecclésiastiques que la haine aveugle, parlent le même langage, et ne sentent pas que le pouvoir arbitraire qu'ils sollicitent contre les protestans, amènera l'asservissement général de l'Empire. Les conquêtes et les victoires de *Tilly* encouragent *Ferdinand* à commencer l'exécution de son plan. Il n'a plus rien à craindre de *Frédéric*, qui a lui-même congédié ses défenseurs, et qui a rompu ses liaisons avec Mansfeld et Chrétien de Brunswic. *Bethlem Gabor*, un moment roi de Hongrie et l'allié du Palatin, aussi crédule, aussi foible, mais moins malheureux que lui, a conclu avec Ferdinand sa paix particulière à Niclasbourg (1622); rien ne s'oppose aux projets de l'empereur, le moment de les exécuter est venu.

Digitized by Google

Déjà le margrave de *Bade-Dourlach* avoit été mis au ban de l'Empire, et les terres de Bade avoient éprouvé toutes les horreurs de la guerre, quoiqu'il les eût abandonnées à son fils avant de se déclarer pour Frédéric, et que son fils fût resté neutre. *Ferdinand* avoit fait décider contre cette maison le procès important qu'elle avoit avec les enfans d'*Edouard-le-Fortuné*, margrave de Bade. Ce n'étoit-là que le prélude des violences que *Ferdinand* alloit se permettre, les premiers pas de la marche toujours progressive de son ambition. Il convoque une diète à Ratisbonne (1623), et propose à cette assemblée incomplète et composée presque uniquement de ses partisans, d'ôter la dignité électorale à Frédéric, et d'en revêtir Maximilien de Bavière. Cette proposition étoit de la plus haute importance; elle ne tendoit à rien moins qu'à changer la constitution de l'Allemagne, et à rompre l'équilibre dans le collége électoral entre les catholiques et les protestans. La destitution du Palatin ne pouvoit être justifiée, puisqu'il n'avoit rien entrepris contre l'Empire; et en le supposant coupable, ses crimes, quels qu'ils fussent, ne pouvoient

Digitized by Google

préjudicier à ses enfans encore au berceau, ni à son parent le Palatin de Neubourg. Mais *Ferdinand*, sans pudeur et sans retenue, ne craignit pas de proposer cette injustice révoltante. Les états catholiques sont assez lâches ou assez aveugles pour la sanctionner, et *Maximilien* ne rougit pas de profiter de l'arrêt inique qui dépouille *Frédéric* de ses états. C'est en vain que les électeurs de Saxe et de Brandebourg réclament contre cette violation de toutes les lois. Leur sage résistance paroît presque une hardiesse coupable qui étonne les membres de la diète et qui irrite l'empereur. Bientôt la Saxe elle-même applaudit à cette usurpation. Le foible *Jean George* se laisse gagner par la cession hypothécaire de la Lusace, et *Maximilien* est proclamé électeur.

Ce coup d'éclat avoit réussi. *Ferdinand* lui-même fut surpris de la complaisance servile des souverains de l'Allemagne; les preuves qu'il venoit d'en recevoir lui firent croire qu'elle seroit sans bornes, et que désormais il pouvoit tout hasarder. Ne déguisant plus ses vues hostiles contre la religion protestante, il permet que les catholiques se remettent en pos-

Digitized by Google

session de toutes les églises et de tous les établissemens sur lesquels ils ont des prétentions surannées. Partout on menace, on inquiète, on dépouille les protestans. *Tilly* appuie par la force les violences et les injustices que les catholiques projettent ou exécutent. Ses troupes, répandues dans tous les cercles, ne laissent aux princes qu'une autorité précaire ou un pouvoir apparent. C'est lui qui règne, qui dicte des lois et qui exige les contributions les plus fortes pour son armée. Ses soldats traitent l'Allemagne en pays conquis. Leurs extorsions les enrichissent, leur opulence invite à les joindre, et attire sous les drapeaux de Tilly de nouveaux brigands qui vivent aux dépens des peuples. Les protestans tremblent et se taisent. Les catholiques éclairés gémissent de voir l'Empire assujetti, et prévoient dans l'avenir les plus grands malheurs.

A la fin, l'Allemagne se réveille : les états du cercle de la Basse-Saxe sortent les premiers de leur léthargie ; ils sentent qu'il faut tout perdre, ou faire un généreux effort pour tout sauver. Trop foibles pour combattre seuls avec succès la puissance de Ferdinand,

Digitized by Google

ils s'adressent à *Chrétien IV*, roi de Danemarck, lui offrent la place de général du cercle, et le pressent de joindre ses forces aux leurs. *Chrétien* voyoit depuis long-temps avec inquiétude les progrès de la puissance autrichienne; prince d'Empire, voisin de l'Allemagne, sincèrement attaché à la religion protestante, il n'avoit pas pu être indifférent aux entreprises et aux triomphes de Ferdinand. Il avoit fait des représentations très-fortes sur le système d'oppression qu'on suivoit à l'égard des protestans; mais ces représentations infructueuses, comme tant d'autres, n'avoient été payées que de mépris. Des raisons d'intérêt personnel l'animoient plus vivement encore contre l'empereur. Il avoit espéré de procurer à ses fils cadets les évêchés de Brême et de Verden. *Ferdinand* venoit de détruire ses espérances en privant les princes protestans du droit d'aspirer, en qualité d'administrateurs, aux dignités ecclésiastiques de l'Allemagne. Le roi de Danemarck avoit été encore plus sensible à la permission que l'empereur venoit d'accorder aux comtes de Schaumbourg de porter les armes du Holstein, comme pour appuyer les prétentions de

Digitized by Google

cette maison sur ce duché. *Chrétien*, justement irrité, reçut avec transport les propositions du cercle de Basse-Saxe. La France et l'Angleterre commençoient à s'apercevoir du danger qui menaçoit la sûreté et l'indépendance de l'Europe, elles pressèrent ce prince d'éclater, et lui promirent même de l'argent et des secours. Dans une assemblée générale des états de Basse-Saxe, la guerre fut résolue (1625).

Chrétien IV, dans l'âge de la vigueur et de la force, étoit brave, entreprenant, actif; mais plus fait, en général, pour les travaux pacifiques de l'administration que pour les travaux militaires, il n'avoit pas les qualités requises pour être le chef d'une coalition, ni pour diriger une guerre du genre de celle qu'il falloit faire à Ferdinand. Il manquoit de cet enthousiasme réfléchi qui sait allumer, entretenir et maîtriser le feu des troupes, de ce dévouement entier à la grande cause qu'il devoit défendre, de ces formes douces et imposantes qui commandent le respect et l'amour, de ces grandes vues politiques et militaires qui embrassent un vaste terrein, combinent tous les moyens et multiplient les res-

Digitized by Google

sources. Sa nation avoit plutôt cette intrépidité froide qui ne craint ni le danger ni la mort, que cette valeur active qui fait chercher et braver l'un et l'autre.

Pour entraîner l'Allemagne, l'attacher à ses destinées, et vaincre avec elle, il lui auroit fallu ce besoin de mouvement et de gloire, cette imagination guerrière, cet instinct d'héroïsme, qui seuls enfantent des miracles dans les crises politiques. C'étoit le caractère des Suédois voisins du Danemarck, c'étoit celui des anciens habitans de cette contrée, de ces braves Normands qui détruisirent et créèrent tant d'états; mais ce n'étoit plus le caractère de leurs descendans. Aussi la guerre que Chrétien entreprit fut malheureuse, quoique *Mansfeld* et le duc de *Brunswic* combattissent pour lui. La première campagne (1625), fut entièrement perdue. Le roi de Danemarck eut le malheur de tomber de cheval comme il se promenoit sur les retranchemens de Hameln, et sa blessure ralentit les opérations de l'armée danoise, tandis que *Tilly*, profitant de son inaction, s'avançoit le long du Wéser, et s'emparoit avec facilité des places les

Digitized by Google

plus importantes. L'année suivante *Chrétien* étoit parvenu à rassembler une armée de soixante mille hommes; mais ces nouvelles levées ne pouvoient lutter avec succès contre les vieilles bandes de *Tilly*, endurcies à tous les travaux et familiarisées avec le danger. *Chrétien*, au lieu de compenser ce désavantage par le nombre, fit la faute de diviser ses troupes en trois corps. Avec le premier, le duc de *Brunswic* devoit s'emparer de Göttingue et de Nordheim. *Mansfeld* devoit marcher avec le second en Silésie pour soutenir la révolte qui venoit d'y éclater. Le roi de Danemarck vouloit lui-même commander le reste de ses forces contre Tilly. Ils furent tous trois malheureux. *Chrétien* s'étoit acquitté de sa commission; et après avoir conquis les états de son frère, il avoit jeté des troupes dans les villes de Munden, de Gottingue et de Nordheim; mais le poison selon les uns, ses excès selon d'autres l'emportèrent à la fleur de son âge (1626). Tilly profita de sa mort pour s'emparer de Munden et de Göttingue.

Le roi de Danemarck, forcé de livrer une bataille qu'il vouloit éviter fut complétement défait près de Königslutter,

Digitized by Google

et vit échouer ses espérances et ses projets contre le talent et la fortune de *Tilly*. Il perdit plus de six mille hommes, et fut contraint de se retirer jusqu'à Stade. *Mansfeld*, avant de pénétrer en Silésie, avoit voulu déloger les Impériaux du pont de Dessau, afin d'assurer à son parti la libre navigation sur l'Elbe; mais *Wallenstein* qui commandoit l'armée impériale, avoit remporté sur lui une victoire complète. Le comte s'étoit sauvé avec les débris de ses troupes, il avoit pénétré en Silésie, remporté près d'Opeln de grands avantages, et il avoit marché en Hongrie pour se réunir avec *Bethlem Gabor* qui avoit recommencé la guerre; mais *Wallenstein* l'y avoit suivi, l'inconstant *Bethlem* l'avoit abandonné, son armée s'étoit fondue. Il la quitte, marche par les provinces ottomanes pour gagner l'état de Venise par lequel il comptoit rentrer en Allemagne; mais il meurt près de Zara en Dalmatie (1626). La même année vit tomber les deux plus redoutables ennemis de la maison d'Autriche, qui, pendant sept ans, avoient fatigué ses armes victorieuses et formé les plus grands projets au sein du malheur et de l'abandon.

Digitized by Google

Ce *Wallenstein* (né en 1583) qui rendit dans cette guerre des services signalés à la maison d'Autriche, et dont les hautes destinées devoient être aussi tragiques qu'étonnantes, étoit un simple gentilhomme bohémien. Il avoit porté les armes sous Ferdinand contre les Vénitiens ; nourri et élevé au milieu des camps et des alarmes, il avoit servi avec gloire dans la guerre de Bohême. Son mérite avoit frappé le comte d'*Harrach*, ses graces avoient touché le cœur de sa fille, il l'épousa, et ce mariage fut le principe de son opulence et de sa grandeur. Son génie étoit vaste, son ambition plus vaste encore; rien n'étoit au-dessus de ses désirs et de ses espérances. Son imagination étoit hardie, son caractère avoit une teinte de foiblesse. Sa résolution une fois prise, il l'exécutoit avec vigueur et avec constance ; mais il manquoit de cette force de volonté qui décide promptement et saisit de prime abord son objet avec force. Son cœur étoit noble, généreux, ouvert aux affections de la nature et accessible à l'amitié, mais fier, superbe, vindicatif, excessif dans ses attachemens et dans ses haines. Sa con-

Digitized by Google

fiance une fois donnée, et il étoit facile de l'obtenir, il s'abandonnoit sans réserve; il n'oublia jamais un service, il ne pardonna jamais une offense. Le soldat le craignoit et l'adoroit; sa représentation, sa magnificence, la majesté de sa personne le faisoient paroître aux yeux de la multitude d'une nature supérieure au commun des hommes. Sa libéralité et les manières affables et populaires qu'il savoit prendre au besoin, relevoient et adoucissoient l'éclat de sa grandeur. Prodigue d'or, il en étoit avide, et le besoin de le répandre lui donnoit celui d'en acquérir à tout prix. Timide et superstitieux par orgueil, il croyoit ses destinées liées au système du monde, et cherchoit dans les mouvemens des astres, l'ordre de bouleverser les états, le signe et le garant de ses succès. Trop emporté pour connoître les soupçons, trop fier pour craindre ceux des autres, ses vertus et ses vices étoient tels qu'il les falloit pour produire de grands effets dans un temps où tout étoit possible, parce que tous les rapports étoient renversés, et où des ames qui avoient reçu de la nature un caractère de hardiesse et d'originalité trouvoient dans la confusion

Digitized by Google

de tous les élémens de la société, des élémens de création nouvelles et de puissans moyens de fortune.

Avant la guerre contre le Danemarck, *Wallenstein* n'avoit pas été chargé d'un commandement général. Ses brillans succès contre Mansfeld, la victoire de Dessau, l'habileté avec laquelle il avoit terminé la guerre en Hongrie et apaisé les troubles de la Silésie, sollicitoient la reconnoissance de Ferdinand, et depuis ce moment, il paroît que son élévation devint un des projets favoris de ce prince. Les circonstances favorisoient l'empereur; il venoit de triompher du roi de Danemarck. Les efforts malheureux de ce prince, pour limiter la puissance de l'Autriche, n'avoient fait que l'accroître. Les états de l'Empire consternés attendoient en silence l'arrêt de leur mort; on croyoit *Ferdinand* invincible. Lui-même jugeoit que sa fortune ne pouvoit plus reculer, et qu'avec les talens de *Tilly* et le génie de *Wallenstein*, il pouvoit tout entreprendre et tout légitimer par l'éclat de ses succès.

Alors développant dans toute leur étendue ses plans d'ambition, il traite l'Allemagne en souverain absolu. Les

Digitized by Google

ducs de Mecklenbourg sont dégradés de leur rang et dépouillés de leurs états, parce qu'ils ont osé prendre parti pour le roi de Danemarck. *Ferdinand* investit de ces riches dépouilles *Wallenstein* déjà duc de Friedland, pour s'acquitter des services qu'il lui a rendus et des sommes considérables qu'il lui avoit avancées. *Maurice*, landgrave de Hesse, et *Frédéric Ulric*, duc de Brunswic, qui ont eu le malheur de déplaire à Ferdinand, sont obligés d'abdiquer et de remettre leurs états à leurs fils. L'électeur de Brandebourg *George Guillaume*, reçoit l'ordre de reconnoître *Maximilien* comme électeur de Bavière, et les Marches ouvertes aux troupes impériales, souffrent en pleine paix toutes les horreurs de la guerre. *Ferdinand* donne à *Maximilien* le Haut - Palatinat en échange de la Haute-Autriche, qu'il lui avoit engagée pour la somme de treize millions. Enfin, il publie le fameux édit de restitution (6 mars 1629). Au mépris des traités les plus formels, de sermens sacrés, d'une longue prescription, il ordonne sous peine du ban de l'Empire à tous les princes et à tous les états protestans, de se dessaisir en faveur

Digitized by Google

des catholiques de tous les bénéfices médiats, de tous les cloîtres, de tous les biens d'Eglise qu'ils ont sécularisés depuis la paix de Passau, et de laisser les souverains catholiques travailler dans leurs pays à l'extirpation de la religion protestante sans leur opposer de résistance. Cet édit renverse toutes les lois, déplace toutes les propriétés, attaque et bouleverse l'existence de la moitié des états de l'Allemagne, et annonce aux autres un sort pareil. *Tilly* et *Wallenstein* doivent assurer l'exécution du décret par leurs armes victorieuses. L'empire sans défenseur, les états sans union et sans point de ralliement, paroissent perdus sans ressource. Le roi de Danemarck qui, depuis la bataille de Lutter, avoit plutôt souffert la guerre qu'il ne l'avoit faite, a conclu à Lubeck une paix déshonorante (1629). L'antique constitution germanique ne sera bientôt plus qu'un fantôme, la liberté générale de l'Europe est menacée. Mais des événemens imprévus vont changer la face des affaires et sauver l'équilibre. La Suède possède un héros, la France un ministre, dont le génie est au niveau des circonstances.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

La France sort de son inaction. Changemens arrivés dans ce royaume. Caractère de Richelieu. Son ministère. Il augmente les forces de l'état, en humiliant la noblesse et en combattant les protestans. A son instigation, la Suède arme contre la maison d'Autriche.

L'ALLEMAGNE étoit asservie, les princes et les villes de l'Empire attendoient en silence jusqu'où iroit la tyrannie de Ferdinand, et *Ferdinand* dépouillant toute retenue et même toute politique, sembloit vouloir essayer jusqu'où iroit leur patience; il comptoit sur leur foiblesse et sur l'inaction du reste de l'Europe. Mais la France destinée par son étendue, sa situation, sa fertilité, sa population et le génie de ses habitans, à mettre un grand poids dans la balance politique, avoit augmenté ses forces, en avoit appris le secret, se préparoit à jouer le rôle que lui dictoient sa gloire, son intérêt et la sûreté générale. Un seul homme avoit opéré ce grand changement.

Digitized by Google

Avant de le suivre sur le théâtre de la guerre et de la politique où son génie et celui de Gustave préservèrent l'Allemagne et peut-être l'Europe de la domination de l'Autriche, il faut jeter un coup-d'œil sur la France, et voir par quelles mesures cet homme étonnant parvint à sa haute élévation, s'y maintint, et s'en servit pour assurer à son pays la tranquillité au dedans et la considération au dehors; ce sera le vrai moyen de connoître les causes des grands effets que la France et la Suède vont produire en Allemagne.

La mort du maréchal d'*Ancre* n'avoit servi qu'à élever *Luynes*. Sa fortune avoit été prodigieuse. De simple gentilhomme il étoit devenu duc et connétable, et il régnoit au nom du roi; mais uniquement occupé à se défendre contre les attaques ouvertes ou sourdes de *Marie de Médicis* et des grands qui faisoient cause commune avec elle, il lui restoit peu de temps pour s'occuper des affaires de l'état. Haï de la reine, envié des courtisans; plus aimé qu'estimé de son maître, incapable d'imposer à tous ses ennemis par des mesures vigoureuses ou une grande activité, *Luynes* ne se sé-

Digitized by Google

roit pas soutenu à son poste s'il avoit vécu. *Marie*, reconciliée en apparence avec lui, avoit reparu à la cour, mais bientôt de nouvelles dissensions avoient amené une nouvelle rupture; cette rupture avoit été suivie d'un nouveau rapprochement; mais cette paix étoit simulée, et l'animosité restoit la même. Une mesure imprudente et injuste avoit rallumé les feux de la guerre civile. Les protestans irrités des confiscations qu'on avoit faites dans le Béarn, avoient pris les armes (1621). *Luynes*, pour occuper le roi et pour ne pas le perdre de vue, lui avoit permis de marcher contre eux. *Louis* avoit montré dans cette guerre une valeur qui alloit jusqu'à la témérité, et cette valeur animant celle de ses troupes, il avoit obtenu des succès mérités; cependant ses armes avoient échoué au siège de Montauban, et *Luynes* qui craignoit que ses ennemis ne se servissent de cet événement malheureux pour lui enlever son crédit et sa place, étoit tombé malade de chagrin, et étoit mort la même année.

Louis XIII ne regretta pas son favori, et continua ses opérations militaires contre les protestans. L'activité de

Digitized by Google

Lesdiguières et de *Bassompierre* les mit bientôt dans la nécessité de faire la paix. Elle ne pouvoit pas être durable, mais elle procura une tranquillité momentanée à la France, et rendit Louis au repos.

Quelque temps après (1624) *Marie de Médicis*, malgré les répugnances de son fils, parvint à faire entrer *Richelieu* dans le conseil. Craignant sa mère et se défiant d'elle, *Louis XIII* ne vouloit pas d'un homme qu'elle lui recommandoit; il redoutoit l'activité inquiète de l'évêque de Luçon, il connoissoit et condamnoit ses mœurs. Toutes sortes de considérations l'engageoient à l'éloigner de sa personne; mais pour le bonheur de la France et le malheur de Marie elle-même, ses importunités l'emportèrent, et triomphant à la fin des refus de son fils, elle fit entrer dans le conseil celui qui ne devoit pas tarder à le dominer et à la perdre.

Armand Duplessis de Richelieu, distingué par sa naissance, l'avoit été de bonne heure par ses talens. Nommé à l'âge de vingt-deux ans à l'évêché de Luçon, cette place qui eût satisfait l'ambition de tout autre, ne fut pour lui qu'un point de départ. Habile à se ren-

Digitized by Google

dre nécessaire, il avoit su cacher son caractère impérieux, et montrer un esprit conciliateur tant que sa situation l'avoit exigé. Attaché au maréchal d'*Ancre* qui avoit commencé sa fortune, il s'étoit ressenti de la chute de son crédit et de celui de la reine. Dans le premier moment, il l'avoit suivi à Blois, et s'étoit ensuite retiré dans son diocèse, pour ne pas exciter les inquiétudes de Luynes. Lorsque le connétable voulut faire sa paix avec la reine, *Richelieu* lui avoit offert ses services; ils avoient été acceptés et il avoit travaillé pour les intérêts du connétable beaucoup plus que pour ceux de Marie. Sa récompense avoit été la promesse du chapeau de cardinal, qu'il obtint peu après la mort de Luynes. Sans perdre jamais son but de vue, il y avoit marché par des moyens lents et peu analogues à son caractère. Le temps et les circonstances devoient faire le reste. Entré au conseil, il en fut bientôt le maître, et acquit sur l'esprit de Louis un ascendant irrésistible, qu'il dut presque uniquement à l'étendue de son génie, à la force de son caractère et à l'art de commencer des entreprises que lui seul pouvoit achever.

Digitized by Google

Le cardinal avoit un esprit lumineux, vaste, profond, qui saisissoit les grands rapports, s'élevoit à des vues générales, et de là embrassoit, rangeoit, employoit ou méprisoit les détails. Il ne porta pas dans les affaires un système favori, étranger à l'état des choses; mais la connoissance de l'état des choses lui fit bientôt découvrir les principes directeurs qui seuls étoient appropriés aux circonstances; il les enchaîna par la méditation, et forma un système auquel il demeura toujours fidèle, même dans les cas imprévus. Développant ses vues avec autant de sagesse que d'audace, sa marche fut toujours sûre, prompte, décidée, progressive. On ne remarque point d'incohérences, de tâtonnemens, de vacillations, de pièces de rapport dans le rôle qu'il a joué; tout étoit fortement lié dans sa conduite, comme tout l'étoit dans sa tête, et son ministère paroît avoir été coulé d'un seul jet. Se bornant à tout diriger, il ne se mêloit pas de tout faire, et savoit ignorer ou laisser faire à d'autres ce qu'il n'eût fait lui-même qu'imparfaitement. Avec le talent de connoître les hommes et de les mettre à leur place, il pouvoit se consoler des con-

Digitized by Google

noissances qui lui manquoient, et il étoit trop grand pour avoir la manie de paroître universel. Les combinaisons de la politique, qui offrent un champ immense à l'imagination, qui décident du sort des empires, et qui, par leur incertitude même, donnent au génie le désir de maîtriser l'avenir, étoient plus assorties aux goûts, aux besoins, aux facultés de Richelieu que les travaux de l'administration qui, avec plus de solidité que d'éclat, sont plus durables et moins décisifs dans le moment où l'on s'y livre. Cependant il n'étoit indifférent à aucune branche de l'administration, seulement il subordonnoit trop les opérations qui multiplient la richesse nationale, à la puissance qui les emploie et les applique aux relations extérieures de l'état; mais du moins il ne séparoit jamais ces objets, et sentoit que l'un ne peut pas exister sans l'autre. La force de sa volonté étoit plus étonnante encore que celle de son esprit, et il dut sa grandeur bien plus à l'énergie de son caractère qu'à celle de ses talens. Ce qu'il vouloit, il ne le vouloit jamais à demi; ce qu'il avoit une fois voulu, il le vouloit toujours. Son esprit ne manquoit pas d'a-

Digitized by Google

dresse, et lui suggéroit au besoin des artifices et des ruses. Il possédoit à un haut degré l'art funeste de dissimuler et de feindre ; mais il n'employoit pas de préférence ces moyens peu généreux. Sa vigueur et sa fierté aimoient mieux lutter avec les obstacles que de les éviter ou de les tourner habilement, briser les résistances que de les empêcher de naître, ou de les désarmer par la douceur. La conscience de ses forces qui étoient rares et grandes, mais que l'orgueil exagéroit, et l'habitude de l'élévation lui firent regarder le ministère comme son domaine naturel, et comme une place qui lui appartenoit. De là, son opiniâtreté pour y parvenir, son courage et sa persévérance à s'y défendre. Il s'estimoit trop lui-même pour rendre justice aux autres, et il manquoit d'humanité parce qu'il ne voyoit dans les hommes que des instrumens ou des obstacles; les premiers étoient les objets de son mépris, les autres celui de sa haine. Il aima le plaisir, mais il ne connut jamais l'amour; il eut des créatures qui lui étoient dévouées et qu'il employoit plus volontiers que d'autres; mais il n'eut jamais d'amis, et ne sentit jamais le besoin d'en avoir. L'ambition ne

Digitized by Google

souffroit point de partage dans son ame, et son activité n'y laissoit aucun vide. Il régnoit par la terreur et par l'admiration : cette idée lui suffisoit. Orgueilleux et vain, il méprisoit les hommes et désiroit leur suffrage. Infatigable, haineux, vindicatif, cruel, il ne se lassoit pas d'épier, de découvrir, de déjouer ses ennemis; et tandis qu'il dirigeoit la grande intrigue du monde politique, il suivoit avec la même vivacité d'esprit les petites intrigues de la cour. Au faîte du pouvoir, il ne connut jamais la clémence; il punissoit la haine impuissante comme les conspirations, et le sang le plus illustre, quelquefois même le plus pur, coula sur l'échafaud sans obtenir de lui un regret ni un remords.

Tel se montra *Richelieu* pendant tout le temps qu'il gouverna la France, et il ne perdit le gouvernail qu'avec la vie. Tel il étoit déjà quand il entra dans le conseil du roi. Mais alors ses vices et ses grandes qualités étoient encore ensevelis dans les profondeurs de son ame; on soupçonnoit la force de son génie et de son ambition, mais on étoit loin de prévoir jusqu'où l'un et l'autre le conduiroient. Il ne tarda pas à déployer l'éten-

Digitized by Google

due de ses projets et à en recueillir les fruits. Dans un entretien qu'il eut avec Louis XIII, il lui développa avec tant de netteté et de force l'état du royaume, ses maladies, ses ressources, les causes de sa foiblesse, les principes de sa puissance; il montra des connoissances si profondes de son pays et des états voisins, des idées si saines et si élevées; il ouvrit au jeune roi des perspectives de grandeur et de puissance qui lui parurent si nouvelles, que depuis ce moment *Louis* conçut et conserva toute sa vie la plus haute opinion de son ministre. Le roi avoit l'esprit trop juste pour ne pas être frappé de la logique victorieuse du cardinal; il sentit bientôt que Richelieu étoit le seul homme capable de soutenir la gloire du trône et de diriger la monarchie. Il n'aima jamais *Richelieu*, mais il l'estima toujours; le jugement de sa raison fut toujours pour ce ministre, lors même que son cœur lui porta une haine secrète. Le ministre dut peut-être la durée de sa puissance et de son crédit beaucoup moins à la crainte qu'il inspiroit à toute la France et à son maître lui-même, qu'à la conviction intime que *Louis XIII* eut toute sa vie du mérite

Digitized by Google

du cardinal. A ses yeux, *Richelieu* étoit supérieur à tous ceux qu'il auroit pu lui substituer et le seul homme qui fût au niveau des devoirs difficiles du gouvernement.

Le but qu'il se proposa dès son avénement au ministère, fut d'assurer à la France la considération et la prépondérance politique que la nature des choses lui assignoit en quelque sorte. Il vouloit qu'elle acquît une puissance réelle, afin qu'elle fût forte et respectée dans l'opinion, et que sa puissance devînt le garant de son indépendance, l'appui et le soutien de celle des autres états. Les ressources ne manquoient pas à la France. Le travail avoit amené la vraie richesse; mais les forces étoient partagées, divisées, opposées les unes aux autres, l'autorité royale étoit affoiblie, entravée, paralysée dans sa marche et dans ses effets bienfaisans. Pour qu'elle devînt une autorité tutélaire qui protégeât la liberté de tous, en assurant à tous une égale justice, il falloit que le pouvoir fût plus concentré, et que personne ne pût impunément désobéir à la loi. Les ressorts du gouvernement une fois placés dans la main du roi, simplifiés dans

Digitized by Google

leur jeu, et dirigés d'une manière uniforme, il étoit permis d'espérer que la force publique seroit en état de se faire craindre au dedans et au dehors. En travaillant à augmenter l'autorité royale, le ministre augmentoit la sienne, et en prenant des mesures que dictoit l'intérêt général, il paroissoit n'agir que pour son intérêt particulier; mais quand il auroit voulu séparer le pouvoir de son maître du sien, cela ne dépendoit pas de lui. L'essentiel étoit que ce pouvoir devînt ce qu'il devoit être pour le bonheur et la gloire de la France. De grands obstacles se présentent à *Richelieu*. Dans l'intérieur, la puissance des grands qui rivalise avec celle du trône, et qui est également funeste au peuple et au prince. L'organisation des protestans qui, leur donnant des intérêts particuliers et des forces dont il étoit facile d'abuser, en forme au sein même de la France, une société ennemie toujours inquiète, jalouse et menaçante. Au dehors, la maison d'Autriche dont les deux branches se sont rapprochées, qui domine l'Allemagne, et dont l'ambition ne connoît plus de bornes, ne rencontre plus d'opposition, ôte à la France toute espèce

Digitized by Google

d'influence politique, et menace même d'entreprendre sur son indépendance. Il faut la combattre et tâcher de l'affoiblir, mais il faut avant acquérir les moyens qu'exige cette grande entreprise, humilier la noblesse, et enlever aux protestans un genre d'existence incompatible avec la tranquillité publique. Ces deux objets attirent les premiers l'attention et les soins de *Richelieu*.

La monarchie française n'étoit point limitée par des corps qui partageassent avec le roi l'autorité souveraine. Le roi la possédoit seul, et il étoit l'unique source de la législation. A côté de lui se trouvoient des Etats-Généraux, qui, composés de représentans de tous les ordres, pouvoient et devoient servir d'organe à la vérité, faire parvenir au trône les vœux et les plaintes du peuple, donner des conseils et non des lois, et asseoir l'impôt sur ses véritables bases; des cours de justice que le souverain a rendues trop indépendantes de lui en introduisant la vénalité des offices, mais qui ne doivent pas être dans une dépendance entière, afin d'inspirer de la confiance aux peuples; enfin, des corps et des états

Digitized by Google

provinciaux qui vivent sous l'égide de priviléges consacrés. Bien loin de compromettre le repos de la France et d'énerver le pouvoir du roi, ces limites légales sont d'utiles barrières contre le despotisme et l'anarchie ; ce ne sont pas celles que *Richelieu* se propose de renverser. Son caractère impérieux ne lui permet pas de les aimer, il tâchera peut-être de les affoiblir ou de les déplacer sourdement, et en y parvenant, il fera un mal réel et durable à la France ; mais c'est le pouvoir usurpé des grands qu'il se propose de combattre à force ouverte, et d'anéantir.

Fiers de leurs richesses, encore pleins des souvenirs du gouvernement féodal, et des souvenirs plus récens des guerres civiles, trouvant, dans leurs nombreux vassaux, des hommes tout prêts à épouser leurs querelles, retirés dans leurs châteaux et dans les places fortes qui leur appartiennent, ils veulent dicter des lois au souverain, le forcer à les investir de sa confiance ou de son pouvoir, lui donner ses ministres ou l'être eux-mêmes, lui prescrire toutes ses démarches. Déjà familiarisés avec les plaisirs de la société et les jouissances du luxe,

Digitized by Google

moins fiers et plus adroits, ils essaient d'obtenir, par l'intrigue, la prééminence dont ils sont avides; mais au défaut de ces petits moyens, ou lorsqu'ils les ont employés sans succès, ils ont l'habitude de se cantonner dans les provinces, d'y prendre les armes, d'y commettre des ravages, et le souverain se voit réduit à la triste et humiliante nécessité de marcher contre ses propres sujets. Les princes du sang, d'autant plus jaloux de la première place qu'ils sont plus voisins d'elle, soutiennent les prétentions de cette noblesse inquiète, turbulente, rebelle, et trouvent à leur tour chez elle, des moyens de résister à l'autorité royale. *Marie de Médicis*, qui ne sait ni supporter l'inaction ni agir avec dignité, toujours active et toujours mécontente, entretient des relations avec tous les mécontens. Elle est prête à conjurer contre l'état, et à combattre son propre fils dès qu'il la contredit, ou qu'il préfère d'autres conseils aux siens.

Richelieu sent que ces forces opposées, ces entraves illégales, ces résistances arbitraires sont incompatibles avec l'ordre public. Il attire les nobles dans le voisinage de la cour, afin de pouvoir

Digitized by Google

plus facilement surveiller leurs démarches, prévenir leurs complots en les attachant au trône par la crainte et par l'espérance, ou les punir avec plus de sûreté. Il résiste aux menaces, il déjoue les artifices et les ruses, il oppose la force ouverte aux prétentions que l'on ose soutenir par elle. Tous les individus, quel que soit leur rang, doivent obéir; le roi seul doit commander. Les mécontens séparent sans cesse le pouvoir du roi de celui de son ministre, et attaquent l'un en paroissant attaquer l'autre. Mais *Richelieu* leur apprend que le roi et le ministre à qui il remet son pouvoir, doivent être également respectés. La nouveauté de ces mesures, la fermeté du gouvernement, la haine et l'envie des nobles, enfantent des conspirations que le ministre découvre par son activité, et punit avec rigueur. Le frère de Louis XIII, le favori de sa mère, *Gaston*, aussi prompt à abandonner des projets qu'à les concevoir, toujours repentant et toujours coupable, se brouillant et se raccommodant avec la cour, sans raison et sans dignité, formant des conjurations comme des parties de plaisir, et sacrifiant ses complices avec une inconceva-

Digitized by Google

ble légèreté, conspire contre *Richelieu* (1626). De l'esprit et point de tête, des goûts et point de passions, du mouvement et point d'activité rendent ce prince peu dangereux; mais son nom est un point de ralliement, et sert de prétexte et d'excuse aux mécontens. La duchesse de *Chevreuse*, qui traite les affaires de l'état comme ses intrigues, et ses intrigues comme des affaires d'état, irritée de son peu de crédit sur un ministre qu'elle s'est flattée de gouverner, est l'ame du complot qui se forme contre lui; le jeune comte du *Chalais* se laisse gagner par ses charmes; le maréchal d'*Ornano*, gouverneur de Gaston, les deux *Vendôme* et le comte de *Soissons* prennent part à la conjuration; on veut assassiner le cardinal. Le projet est découvert, la plupart des coupables se sauvent. *Chalais* porte sa tête sur l'échafaud. Le cardinal profite du danger qu'il a couru, pour obtenir une compagnie de gardes. En même temps il convoque l'assemblée des notables, les étonne en leur déroulant ses vastes projets, les séduit par les dehors de sa clémence, et les enchaîne à ses volontés par l'ascendant de son caractère. Il punit du dernier sup-

Digitized by Google

plice *Montmorency*, *Bouteville* et *Rosmadec de Chapelle*, et cache, sous le masque du respect que mérite la loi contre les duels, la joie secrète qu'il éprouve en humiliant l'orgueil de la noblesse. La mort de *Lesdiguières* lui fournit l'occasion d'anéantir la dignité de connétable, dont le pouvoir étendu auroit pu menacer le sien. Les grands frappés de l'heureuse audace du ministre, effrayés de son inflexible sévérité, apprennent à obéir, ou montrent du moins les dehors de l'obéissance.

Pour occuper leur esprit actif et leur valeur inquiète, et pour échapper à la haine par l'admiration, Richelieu se propose d'attaquer la Rochelle, le centre de la puissance des protestans, le foyer de leurs mouvemens, le principe de leurs richesses. Déjà deux fois ils ont obligé Louis de leur faire la guerre; il l'a faite avec gloire, mais sans succès décisifs: ils ont été vaincus sans être soumis, et deux fois des traités de paix peu honorables pour la couronne ont terminé ces luttes sanglantes. A la tête des protestans sont *Rohan* et *Soubise*, deux frères inégaux en talens et en vertus, égaux en activité et en ambition; *Rohan*, dont la

Digitized by Google

tête forte et ardente ne voit la liberté religieuse que dans l'établissement de la liberté politique, et rêve le plan d'une république. Tour-à-tour ferme et souple, tempérant le feu de l'action par un sang-froid admirable, généreux, droit, incorruptible, respecté même de ses ennemis, son zèle lui déguise ses motifs secrets, son enthousiasme ne lui permet pas de voir que la France, par son étendue, sa situation et le génie même de ses habitans, repousse le gouvernement républicain. *Rohan* passe pour un capitaine consommé: il a employé toutes les ressources de son génie pour mettre la Rochelle en état de défense; il sent qu'avec elle, tout tombe ou tout est sauvé. *Richelieu* l'assiége par terre et par mer (1627). Il présidé lui-même aux travaux, et le roi les anime par sa présence. Deux fois l'Angleterre équipe et arme des flottes pour défendre la religion protestante, et entretenir en France ce principe de troubles et de divisions; deux fois elle échoue. L'inhabileté ou la perfidie de *Bukingham*, et la bravoure des troupes françaises, rendent ces efforts inutiles. Sous les ordres de *Louis de Metezeau* et de *François Tiriot*, s'é-

Digitized by Google

lève une digue de neuf cents toises de long qui ferme la rade de la Rochelle, et empêche l'approche des secours. Après avoir essuyé toutes les horreurs de la famine, la Rochelle cède au génie du cardinal (1628). Il marche pour détruire les restes du parti. La résistance de *Rohan* est inutile, les protestans sont obligés de se soumettre, ils perdent des priviléges contraires à la tranquillité publique, mais ils conservent la liberté de culte, et partagent tous les droits des autres citoyens. *Richelieu* se montre à la fois tolérant et politique.

Les grands étoient intimidés ou gagnés. La vigilance de *Richelieu* qui lui faisoit découvrir tous les complots, sa sévérité qui n'épargnoit pas même le frère et la mère du roi, contenoit les nobles dans la soumission et dans le silence; du moins ils étoient réduits à recourir à des conspirations obscures, et ne combattoient plus l'autorité du roi à armes égales. La puissance souveraine réprimant toutes les forces divergentes du but de l'association, et les dominant toutes pour assurer l'existence de toutes, pouvoit les diriger vers un but utile, et les employer au dedans pour le bonheur,

Digitized by Google

au dehors pour la gloire de l'état. Les protestans avoient perdu des priviléges qui donnoient aux ambitieux de funestes facilités pour troubler le royaume, et ils avoient conservé tous les avantages qu'on ne pouvoit leur ôter sans injustice; supérieurs par leurs prérogatives aux sectateurs de la religion catholique, ils étoient devenus leurs égaux. Le roi n'étoit plus dans le cas de les observer, de les craindre, de les combattre. *Richelieu* a augmenté la puissance de l'état, en donnant plus d'unité au gouvernement, en brisant les résistances illégales qu'il rencontroit dans sa marche, en concentrant les moyens d'attaque et de défense dans la main du roi; il peut maintenant les employer contre les dangers et les ennemis du dehors.

Le système politique de Henri IV étoit le seul qui convînt à la France. Par la position géographique de leurs provinces, par leurs ressources, par leurs principes même, l'Autriche et l'Espagne étoient les ennemis naturels de la France. Voisins puissans, ils pouvoient lui faire beaucoup de mal, et ils avoient prouvé de tout temps que la volonté de lui en faire ne leur manquoit pas. L'union des

Digitized by Google

deux branches de la maison d'Autriche, les victoires et les usurpations heureuses de Ferdinand, son ambition toujours croissante et la foiblesse de l'Allemagne, ses forces militaires et les talens de ses généraux lui avoient donné une prépondérance dont on ne pouvoit se déguiser la nature ni les effets. La longue inaction de la France avoit admirablement servi les projets de ce prince; il étoit temps qu'elle en sortît pour conserver son indépendance, et pour sauver celle de l'Europe. Ce n'est pas au moment où elle sera elle-même attaquée, qu'elle pourra se défendre avec avantage; il faut qu'elle conjure et dissipe l'orage avant qu'il approche de ses frontières. *Richelieu* le voit, le sent et l'exécute.

Déjà avant que Richelieu suscitât en Allemagne des ennemis à l'Autriche, il avoit annoncé ses principes, et fait pressentir son système; la politique de la France avoit changé de direction, et surtout de ton et de langage. La Valteline, pays sujet de la république des Grisons, s'étoit soulevée contre elle; la religion en avoit été la cause ou le prétexte. L'Espagne avoit favorisé ces

Digitized by Google

troubles, le gouverneur de Milan en avoit profité pour bâtir des forts dans la Valteline, et par ce moyen, les possessions d'Italie et d'Allemagne de la maison d'Autriche formoient une chaîne continue. Cet objet étoit de la plus haute importance. La France l'avoit reconnu, et même avant que Richelieu parvînt au ministère, elle avoit entamé, sur cet objet, des négociations avec l'Espagne et avec le pape. L'une et l'autre lui avoient fait des réponses dilatoires et des promesses vagues qui étoient demeurées sans effet. *Richelieu* qui sait que la modération ne passe que pour foiblesse, quand elle n'est pas appuyée au besoin par la force, avoit envoyé le marquis de *Cœuvres*, à la tête de dix mille hommes, combattre et négocier à la fois. La Valteline s'étoit soumise (1624); on avoit donné des sûretés aux habitans; et bientôt le pays redevenu libre et tranquille, avoit été sans inquiétudes pour lui-même, et n'en avoit plus donné à la Suisse ni à la France.

Dans la suite, *Richelieu*, déjà plus maître de son temps, de ses forces et de ses moyens, avoit pris des mesures décisives et vigoureuses pour affoiblir la do-

Digitized by Google

mination autrichienne en Italie, et y donner à la France des alliés et du crédit qui lui permissent d'y établir une sorte d'équilibre politique. *Vincent II*, duc de Mantoue, avoit déclaré le duc de *Nevers*, héritier de tous ses états. L'empereur ne vouloit pas le reconnoître. *Louis XIII*, qui venoit de prendre la Rochelle, avoit passé les Alpes en personne, avec le cardinal *Richelieu* (1629); il avoit forcé le pas de Suze, avoit pris la ville de Casal, malgré les intrigues de *Charles Emmanuel* duc de Savoie, et les troupes que Ferdinand fit passer en Italie pour rendre aux Espagnols les services qu'ils lui avoient rendus en Allemagne. A Ratisbonne, la France avoit obtenu le prix de sa fermeté active (1630); l'empereur s'étoit vu forcé de reconnoître le duc de *Nevers*, qui en fut quitte pour quelques sacrifices peu considérables.

Ces efforts et ces succès annonçoient à l'Europe que la France avoit repris l'usage de ses forces, et pouvoient donner à l'Autriche d'utiles craintes. Mais seuls, ils n'opposoient pas, à la puissance de cette monarchie, un contre-poids suffisant. *Richelieu* avoit des desseins plus vastes,

Digitized by Google

mais ses moyens n'étoient pas encore tous préparés. Les troupes et l'argent lui manquoient pour faire à l'Autriche une guerre sérieuse; d'ailleurs, l'Europe auroit été scandalisée de voir le roi très-chrétien se liguer avec les protestans d'Allemagne; il falloit l'amener insensiblement à ne pas s'étonner de cette mesure. *Richelieu* étoit trop éclairé pour ne pas sentir que, dans les relations politiques, on doit consulter l'identité des intérêts, et non la conformité des religions, mais il étoit trop habile pour mépriser l'opinion générale; il falloit qu'il la ménageât, afin de trouver un jour plus de facilités à ses desseins en France, et moins d'obstacles en Allemagne. Le temps seul pouvoit opérer ce changement: jusqu'à ce qu'il fût arrivé, la France devoit susciter à l'Autriche d'autres ennemis dont elle pût seconder indirectement les opérations; il lui importoit de combattre Ferdinand en lui opposant une puissance capable de le contenir, ou du moins de l'occuper. La Suède se chargea de ce rôle difficile, et la France lui fournit tous les moyens de le jouer avec succès.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

La Suède se prépare à combattre en faveur des protestans. État de ce royaume. Caractère de Gustave Adolphe. Ses guerres avec les Polonais. Il débarque en Allemagne. Ses premières conquêtes. Bataille de Leipzig. Bataille de Lützen. Mort de Gustave Adolphe.

La Suède avoit été étrangère aux événemens politiques qui avoient agité l'Europe. Inconnus et oubliés des puissances du midi et même de l'Allemagne, les Suédois s'étoient distingués dans des guerres obscures contre les Danois, les Russes, les Polonais; mais cet empire n'étoit d'aucun poids dans la balance politique; les autres le connoissoient peu, et le craignoient encore moins. On ne se doutoit pas des élémens de grandeur et de gloire qui dormoient dans son sein, et n'attendoient que le moment de l'éveil pour étonner l'univers. Autrefois, cette nation belliqueuse se précipita de ses foyers pour conquérir et ravager le monde romain; à cette époque, elle les

Digitized by Google

quitta généreusement pour sauver la liberté des cultes et l'indépendance de l'Allemagne. Ses ressources et ses forces paroissoient peu proportionnées à cette grande entreprise. La vaste surface qu'elle habite offre une nature plus imposante, plus sublime que fertile et riche. Le roc qui la couvre en grande partie, trompe les efforts et les travaux du cultivateur. Les hommes y sont grands, forts, robustes, sains de corps et d'esprit. Un sens droit, un vif attachement pour le sol natal, l'amour de la liberté, de l'élévation d'ame, de l'enthousiasme forment les traits de la physionomie nationale. Ce peuple étoit intéressant, mais peu nombreux. On ne comptoit pas plus de trois millions d'hommes sur ce terrein immense. L'industrie ne faisoit que d'y naître. Le commerce avoit pris quelques accroissemens depuis que Gustave Wasa l'avoit affranchi de la tyrannie des villes de la Hanse. La richesse du pays consistoit dans les mines. Les revenus de l'état étoient peu considérables. Au sein d'un peuple brave et belliqueux, les soldats ne manquoient pas; mais les moyens de les entretenir au dehors étoient presque nuls. Il sembloit que cette nation fût

Digitized by Google

destinée par la nature à vivre tranquille et isolée, sans danger et sans gloire, étrangère aux événemens et aux malheurs de l'Europe. Cependant elle étoit destinée à lutter avec succès contre la puissance colossale de l'Autriche, et devoit se placer elle-même, par ses grandes actions, au premier rang sur l'échelle politique. Les forces morales multiplieront ses forces physiques ou lui en tiendront lieu. L'énergie du caractère national et le génie de Gustave Adolphe seront le principe de sa grandeur et de ses triomphes.

Gustave Adolphe (né en 1594), étoit fils de Charles IX. Il lui avoit succédé à l'âge de seize ans. Son éducation avoit été confiée aux soins du savant Skytte, également capable d'instruire et d'élever le jeune prince, qui conserva toujours pour lui le plus vif attachement, et l'honora de sa confiance. La nature avoit doué Gustave des plus heureuses dispositions; de bonne heure il avoit annoncé de la fierté, du courage, de la présence d'esprit, le désir de connoître et le besoin d'agir. Son père devina tout ce qu'il seroit un jour, et dans les dernières années de son règne c'étoit sur lui

Digitized by Google

qu'il se reposoit avec complaisance pour se consoler de ses chagrins et de ses revers. Parvenu au trône presque au sortir de l'enfance, son mérite précoce et les hautes espérances qu'il donnoit de lui, avoient déterminé les Suédois à le déclarer majeur avant le terme prescrit par les lois. Il se montra digne de cette émancipation: Son jeune cœur avoit triomphé d'un attachement vertueux que lui avoit inspiré *Elbe Brahé*, dont l'esprit et les vertus égaloient la beauté, et il avoit épousé la princesse *Eléonore*, sœur de George Guillaume, électeur de Brandebourg, qui n'avoit aucun de ces avantages à un degré éminent. *Gustave* avoit montré dans toutes les affaires un mélange admirable de douceur et de fermeté, de force et de grace, d'énergie et de mesure, de courage et de prudence. Peu d'hommes ont offert un plus riche assortiment des qualités en apparence les plus opposées, un plus bel équilibre de toutes les facultés de l'ame, une harmonie plus parfaite entre l'esprit et le cœur, le génie et la volonté. L'histoire nous peint des personnages plus grands au premier coup-d'œil, parce qu'ils ont une qualité dominante; mais il n'y en a

Digitized by Google

point que, comme lui, on admire toujours davantage à mesure qu'on étudie plus leur caractère et leurs actions. Alors seulement, la proportion, qui est le trait distinctif de la beauté morale de cet homme unique, paroît dans tout son jour et dans tout son éclat. Brave et humain, passionné pour la gloire sans emportement et sans ivresse, il aima peut-être trop la guerre; mais des circonstances impérieuses lui servoient d'excuse, et dans un siècle où la cruauté et la valeur paroissoient presque inséparables, il fut le seul qui épargnât les hommes, et ne repandît pas leur sang sans nécessité. Au courage du soldat qui s'expose au danger et brave la mort, *Gustave* ne joignoit pas toujours ce courage froid et calme, qui dans le feu de l'action maîtrise l'autre et commande les événemens; mais d'ailleurs, il avoit toutes les qualités qui distinguoient les grands capitaines de son siècle, et il en avoit d'autres qui lui étoient propres. A la sagacité qui saisit avec promptitude ce que le terrein, les armes, les fautes et les dispositions de l'ennemi permettent, et qui en tire le meilleur parti possible, il joignoit des réflexions profondes sur son art, dont

Digitized by Google

Jacques de la Gardie lui avoit donné les premières leçons. Il fit faire un pas à la tactique, et fut le premier à se douter des grands changemens que l'artillerie devoit apporter aux anciens principes. Ses plans étoient vastes, hardis, et pouvoient même paroître audacieux; mais plus on les examinoit, et plus on trouvoit qu'ils étoient mûrement réfléchis et bien calculés. Il ne donnoit au hasard et au moment que ce que la prévoyance ne pouvoit pas leur enlever. Dans une monarchie limitée il avoit sur ses sujets un pouvoir absolu; mais ce pouvoir étoit personnel, et il l'avoit obtenu par l'ascendant d'un grand caractère. Affable avec dignité, il possédoit à un degré éminent tous les moyens de captiver les cœurs et de dominer les esprits; il imposoit au premier abord, et bientôt par l'art de parler à chacun sa langue et de dire à tous des choses simples et flatteuses, il rassuroit ceux qu'il avoit intimidés. Il parloit plusieurs langues avec autant de grace que de facilité, et son éloquence naturelle étoit un des principaux ressorts avec lesquels il dirigeoit la diète, animoit son armée, entraînoit ses adversaires eux-mêmes. Les lettres

Digitized by Google

et les sciences dont son instituteur lui avoit de bonne heure inspiré le goût, tempéroient en lui l'effet des habitudes militaires. Il se délassoit des travaux de la guerre et de la politique, par des lectures assorties à ses devoirs et à ses goûts. Grotius étoit son auteur favori. Bon époux, père tendre, maître facile et indulgent, il étoit d'autant plus grand dans ses relations domestiques, qu'il ne vouloit pas le paroître, et qu'il oublioit sa grandeur. Sincèrement religieux, il l'étoit sans superstition et sans fanatisme, par conviction, par habitude, et peut-être plus encore par ce besoin de l'infini que des ames passionnées et ardentes comme la sienne doivent éprouver plus que les autres. Il ne combattit pas uniquement pour la religion, mais certainement il combattit pour elle; chez lui, la religion fut utile à la politique, mais ce ne fut pas la politique qui prit le masque de la religion.

Gustave Adolphe avoit formé son armée, et s'étoit formé lui-même au grand art de la guerre, en combattant les Danois, les Russes et les Polonais. Son père lui avoit légué ces trois guerres. Le fils les avoit terminées toutes trois à son

Digitized by Google

avantage. Celle contre le Danemarck avoit été la moins brillante. Gustave n'entendoit rien à la guerre maritime. La paix de Knarad (1613) avoit assuré à la Suède au prix d'un million d'écus, les provinces dont le Danemarck s'étoit emparé. La Russie avoit voulu un moment placer sur son trône un frère de Gustave Adolphe. Plus éclairée sur ses vrais intérêts, elle avoit donné la couronne à Romanow. La Suède irritée avoit voulu contraindre sa liberté dans le choix d'un souverain, ou plutôt profiter de ce prétexte pour s'emparer de toutes les provinces situées sur la Baltique, plan favori de Charles IX et de Gustave Adolphe. *Romanow*, mal affermi sur le trône de Russie, n'avoit pas combattu avec succès contre les Suédois, et à la paix de Stolbova (1617), il avoit été obligé de leur céder la Carélie et l'Ingrie.

La guerre avec la Pologne avoit été plus longue et plus sérieuse. *Sigismond* ne pouvoit pas oublier que le trône de Suède lui avoit appartenu, et regardoit *Gustave Adolphe* comme un usurpateur. *Gustave* redoutoit peu les prétentions et les moyens de *Sigismond*; mais cette occasion de faire des acquisitions avan-

Digitized by Google

tageuses à la Suède étoit trop favorable pour ne pas en profiter. La guerre plusieurs fois interrompue par des trèves conclues et violées avec une facilité égale, avoit toujours recommencé avec une vivacité nouvelle, et elle avoit duré long-temps. La Livonie et la Prusse occidentale en avoient toujours été le théâtre (1629). Cette guerre avoit été l'école de Gustave et de ses troupes. C'étoit là, qu'éclairé par les lumières de *Jacques de la Gardie*, il avoit réfléchi sur les défauts de la tactique de son siècle et sur les moyens de les corriger. L'élève avoit bientôt surpassé le maître, et le génie de *Gustave* lui avoit suggéré des idées neuves et heureuses, avec lesquelles il familiarisa ses troupes, et qui dans la suite étonnèrent ses ennemis et expliquèrent ses victoires. Il avoit entremêlé ses colonnes de piquiers et de mousquetaires, afin de réunir l'avantage des deux armes; multiplié les sous-divisions et les officiers dans les corps, pour donner plus de mobilité et de souplesse à ses troupes; imaginé les canons de cuir bouilli, plus légers que l'artillerie ordinaire; donné le premier des habits uniformes aux régimens, pour faciliter le commandement

Digitized by Google

et leur inspirer l'esprit de corps ; étendu le front de ses colonnes et rangé ses bataillons sur une moindre profondeur, et en enseignant à ses soldats l'art des déploiemens, il avoit formé une infanterie redoutable, qui avoit presque toujours triomphé de la cavalerie brillante, impétueuse, mais indisciplinée des Polonais. Malgré la bravoure de la nation, et l'activité du prince *Radzivill*, de *Sapieha*, de *Koniepolsky*, qui avoient successivement commandé contre lui, les armes de Gustave avoient presque toujours triomphé des efforts de Sigismond. Les qualités personnelles des deux souverains étoient trop inégales pour que la victoire pût être douteuse. *Gustave* partageoit les dangers, les fatigues, les veilles, la nourriture grossière du soldat ; *Sigismond* ne savoit pas combattre pour une cause qui étoit la sienne beaucoup plus que celle de sa nation. Aussi les Suédois étoient pleins d'enthousiasme pour leur roi, les Polonais d'indifférence pour le leur. S'ils se battoient avec ardeur, c'étoit plus par l'effet d'une humeur belliqueuse que par l'intérêt qu'ils prenoient à la guerre. Ils redoutoient les succès de Sigismond presque autant que

Digitized by Google

ceux des Suédois, parce qu'ils craignoient que les succès ne le rendissent entreprenant, et qu'il n'essayât de nouveau de porter des atteintes à leur constitution politique.

Gustave Adolphe avoit fait des conquêtes étendues dans la Livonie et la Prusse occidentale. *Sigismond* ne résistoit plus que mollement, et sans les sollicitations pressantes de Ferdinand, il se seroit hâté d'acheter la paix par des sacrifices. Mais *Ferdinand* qui connoissoit le zèle du roi de Suède pour la religion protestante, les ressources de son génie et celles qu'il pouvoit trouver dans le caractère de sa nation, craignoit que la guerre de Pologne terminée, Gustave ne dirigeât son attention sur l'Allemagne. L'Autriche entretenoit soigneusement les espérances de Sigismond, et en lui promettant des secours, l'engageoit à se refuser à toute négociation. Ferdinand n'ignoroit pas que Gustave avoit déjà eu l'idée de se mettre à la tête des protestans d'Allemagne, et de défendre leur liberté menacée, et qu'il avoit écouté favorablement les propositions que l'Angleterre lui avoit faites avant l'époque où le roi de Danemarck combattit pour

Digitized by Google

les protestans. Les conditions qu'il avoit mises à ses services, ayant paru onéreuses, tout avoit été rompu. Mais tout pouvoit se renouer d'un moment à l'autre. L'essentiel étoit d'occuper le roi de Suède en Pologne; et Ferdinand avoit envoyé *Jean George d'Arnim* à la tête d'un corps de troupes au secours de Sigismond. Ce corps avoit reçu un échec considérable près de Stum, et cette agression formelle de la part de l'Autriche avoit augmenté l'animosité de Gustave contre l'orgueil et l'ambition de cette puissance qui lui avoit déjà donné plusieurs sujets de plainte, et qui par ses injustices paroissoit vouloir le forcer à la guerre.

En effet, le duc de Friedland avoit chassé les ducs de Meclenbourg, alliés de la Suède, de leurs états, et en avoit pris possession. L'empereur venoit de le nommer grand-amiral dans toutes les mers du Nord, et particulièrement dans la Baltique; il avoit tâché d'obtenir des vaisseaux des villes de la Hanse, et Stralsund lui ayant fermé ses portes, il avoit assiégé cette ville libre, florissante, et dont l'existence indépendante étoit de la plus haute importance pour les rois du nord. Stralsund avoit invoqué ses pro-

Digitized by Google

tecteurs naturels, la Suède et le Danemarck. *Chrétien IV* et *Gustave Adolphe* lui avoient envoyé des secours qui l'avoient mise en état de résister aux efforts de Wallenstein, dont l'orgueil humilié s'étoit vu forcé de lever le siége, après y avoir perdu plus de douze mille hommes.

Wallenstein croyant mieux réussir dans ses projets, s'il séparoit les deux rois du nord, avoit offert la paix à *Chrétien IV* (1629). Les conférences s'étoient ouvertes à Lubeck, et elles avoient eu le succès désiré. *Gustave Adolphe*, à qui l'issue de ces négociations ne pouvoit être indifférente, et qui vouloit influer sur la pacification du nord, avoit envoyé au congrès de Lubeck des ambassadeurs pour y assister en son nom. *Wallenstein*, qui trouvoit son intérêt à traiter séparément avec le roi de Danemarck, et qui vouloit se venger de Gustave par le mépris, avoit empêché qu'on n'admît ses ministres, et ils avoient été renvoyés de la manière la plus insultante. *Gustave* avoit impatiemment souffert cet outrage; il se respectoit trop lui-même et respectoit trop sa nation pour ne pas soutenir sa dignité, et le ressenti-

Digitized by Google

ment personnel se joignant aux raisons politiques, il méditoit sérieusement de se déclarer contre l'Autriche.

Richelieu le trouva dans ces dispositions lorsqu'il chargea le baron de *Charnacé*, ambassadeur de France à Copenhague, de se rendre en Prusse; et de faire à Gustave les premières ouvertures. Le cardinal avoit jugé sainement que la Suède étoit l'alliée naturelle de la France, que Gustave par ses talens, ses principes et ses passions, étoit l'homme qu'il falloit opposer à la maison d'Autriche, et que les succès ou du moins les efforts de ce prince donneroient à la France le temps d'acquérir les forces nécessaires pour agir directement contre l'empereur et contre l'Espagne. *Charnacé* n'eut pas de peine à persuader *Gustave* de faire sa paix avec la Pologne, et d'attaquer Ferdinand avec toutes ses forces. Cette idée l'occupoit depuis long-temps. Même avant les troubles de la Bohême, les protestans l'avoient pressé d'épouser leur cause; depuis, ils lui avoient plus d'une fois réitéré les mêmes instances. La vengeance, la gloire, la religion, l'intérêt propre l'appeloient en Allemagne. La France ne peut revendiquer à juste titre l'honneur

Digitized by Google

d'avoir suggéré la première cette grande idée au roi de Suède; mais sans la France, le roi de Suède n'eût peut-être jamais eu le plan formel ou les moyens de l'exécuter.

La trêve entre la Pologne et la Suède fut bientôt conclue (1628) par le zèle éclairé et la politique à la fois adroite et franche de Charnacé. La plupart des traités de paix ne sont que des trêves, et l'on espéroit que celle ci seroit aussi durable qu'une véritable paix. *Sigismond* consentit à ce que la Suède gardât, pendant six ans, toute la Livonie avec plusieurs villes de la Prusse orientale et occidentale. La nécessité seule lui fit accepter ces conditions. Il mourut (1632) avant la fin de la trêve.

Gustave Adolphe délivré de la guerre avec la Pologne, se prépare à paroître sur un plus grand théâtre, et saisissant son vaste projet avec cette force de tête et de volonté qui n'appartient qu'aux ames extraordinaires, il concentre toutes ses pensées sur cet objet, et ne s'occupe plus que de l'affranchissement de l'Allemagne. Son but est de rétablir la religion protestante dans tous ses droits, de sauver l'indépendance de tous les états

Digitized by Google

de l'Empire germanique, et d'assurer la tranquillité du nord et du midi, en brisant une puissance qui les menace également, dont la force dépasse toutes les limites et lui tient lieu de toute espèce de droit. Ses motifs sont le devoir et l'intérêt. La religion et la politique se confondent à ses yeux, et lui dictent les mêmes mesures. La gloire se présente à lui dans l'éloignement comme la conséquence naturelle de son entreprise; elle sera la récompense de ses actions, mais elle n'en est pas le principe. L'idée d'étendre la domination de la Suède et de faire de nouvelles acquisitions n'occupe dans son esprit qu'une place subordonnée, mais elle agit confusément. Ses moyens paroissent au premier coup-d'œil disproportionnés aux difficultés de son plan. La Suède n'est riche ni en hommes ni en argent. Les armées de Ferdinand sont nombreuses et aguerries, ses ressources sont grandes, car l'Allemagne entière est tributaire de ses besoins. Mais Gustave compte que la haine générale qu'inspirent aux états de l'Empire le despotisme de Ferdinand et les brigandages de ses soldats, lui procureront des alliés; que la religion et la politique lui

Digitized by Google

attacheront les protestans; que ses premières victoires intimideront une partie des princes de l'Allemagne; que ses premiers actes de justice et de clémence gagneront l'autre. La France lui promet des subsides, et lui annonce une puissante diversion, l'Angleterre lui donne des espérances. Elles pourront être trompeuses; mais au besoin, *Gustave* se reste à lui-même; le sentiment de ses forces, le souvenir de ses victoires, l'énergie même de sa volonté sont de grands moyens de succès. Son peuple lui est dévoué, toutes les classes de l'état se regardent comme liées indissolublement à sa personne, à sa gloire, à ses destinées. Ses braves Suédois partagent son indignation, sa piété, son généreux enthousiasme; il n'y a rien qu'il ne puisse entreprendre avec eux, car ils sont comme lui sensibles à l'honneur et indifférens à la vie; l'essentiel pour eux n'est pas de vivre, mais de réussir, ou de périr honorablement.

Telles étoient les vues, les motifs et les moyens de Gustave. Nous allons voir quelles furent ses actions. Il ne tarda pas à développer son plan. La guerre contre l'empereur étoit résolue. *Gustave* pré-

Digitized by Google

féroit l'offensive à la défensive; elle étoit plus analogue à son caractère, aux besoins de sa position, à l'esprit national des Suédois. Les meilleures têtes du sénat, qu'il convoqua à Upsal, et à qui il proposa l'alternative, discutèrent la question sous toutes ses faces, et décidèrent (27 oct. 1629) qu'il valoit mieux porter la guerre en Allemagne que de l'attendre en Suède.

Déjà tout est préparé. Le baron de Falkenberg, que Gustave a envoyé en Danemarck, en Hollande, en Allemagne pour sonder et préparer les esprits, lui a rapporté les nouvelles les plus satisfaisantes. Le Danemarck s'engage à rester tranquille et à ne pas inquiéter la Suède pendant que son roi sera absent; la Hollande lui offre une alliance étroite et solide, les principaux états de l'Allemagne protestante n'attendent que son débarquement pour se déclarer en sa faveur. Les vaisseaux, les bâtimens de transport, les troupes, tout est prêt pour la grande expédition qu'il médite. Les arrangemens qu'il prend en Suède annoncent que son absence sera longue, même font soupçonner que peut-être il ne comptoit plus la revoir. Les milices

Digitized by Google

sont destinées à la garde du royaume. *Axel Oxenstierna* reste en Prusse avec dix mille hommes. Cinq sénateurs, sous le nom de régens, sont chargés de l'administration générale. La reine ne doit avoir aucune part au gouvernement. Le prince palatin *Jean Casimir*, beau-frère de Gustave, dont il connoît l'esprit d'ordre et l'économie, doit gérer les finances du royaume. Enfin, le roi se rend à l'assemblée des états (20 mai 1630), tenant entre ses bras sa fille Christine, âgée de quatre ans; il leur recommande dans les termes les plus touchans, cette héritière future de son trône; il les remercie du zèle avec lequel ils ont secondé ses projets, rend hommage à leur patriotisme éclairé, place ses fidèles sujets sous l'égide de leur sagesse, prend congé d'eux avec autant de sensibilité que de noblesse, et termine son discours par une prière.

Ces sollicitudes paternelles, ces communications franches et intimes entre le peuple et le prince, l'éloquence affectueuse et entraînante de Gustave, l'idée que la gloire et peut-être la mort l'attendent, la conviction où sont tous les auditeurs qu'il obéit au devoir et non à

Digitized by Google

l'ambition, tout contribue à émouvoir l'assemblée. Des larmes s'échappent de tous les yeux; Gustave lui-même est attendri.

Toutes les troupes étoient réunies à Elfsnaben : elles montoient à peu près à quinze mille hommes. La flotte commandée par l'amiral *Gyldenhielm*, frère du roi, portoit six mille matelots et huit mille pièces de canon. Deux cents bâtimens de transports reçurent l'armée. Le rivage étoit couvert d'une foule de spectateurs, partagés de sentimens et d'idées, unanimes à suivre Gustave de leurs vœux et de leurs prières. Tout mit à la voile (24 juin 1630), et la flotte vint mouiller à l'île de Rugen.

Bogislas XIV régnoit en Poméranie. Ce prince foible et impuissant voyoit avec douleur ses états traités en pays conquis par les troupes impériales. Hors d'état d'empêcher ces vexations, il les supportoit en silence. Il n'avoit point d'héritiers, et, en vertu d'un traité de confraternité, la Poméranie devoit retomber après sa mort à la maison de Brandebourg. Il importoit beaucoup au roi de Suède d'avoir en Allemagne une place d'armes et de débarquement qui

Digitized by Google

pût être fortifiée et lui servir de point d'appui. Stettin lui convenoit sous tous les rapports : la place ne pouvoit pas se défendre; Bogislas préféroit les Suédois aux Autrichiens ; mais il craignoit les vengeances. Gustave le détermine à lui ouvrir les portes de Stettin, en lui montrant qu'il est en état de l'y contraindre, et conclut avec lui un traité par lequel la Poméranie doit rester en séquestre entre les mains des Suédois jusqu'à la fin de la guerre. Bientôt par des ouvrages bien conçus et élevés avec une rapidité étonnante, il la met en état de soutenir un siége, et de là il part pour soumettre toute la Poméranie. Torquato Conti, général habile, mais cruel, sanguinaire et avide, et le duc Savelli, commandent les troupes impériales dans cette province. La guerre se fait avec acharnement. Gustave est obligé d'acheter à prix de sang chaque avantage. Des villes qui aujourd'hui n'essaieroient pas même de se défendre, font une longue résistance ; la valeur opiniâtre des commandans et l'enfance où se trouvoit encore la guerre des siéges, tiennent lieu d'ouvrages à ces places ; mais les Suédois triomphent de tous les obstacles. Conti se

Digitized by Google

retire fatigué de l'inutilité de ses efforts; le comte Schauenbourg le remplace, et n'est pas plus heureux que lui. Au commencement de l'année suivante (1631), la Poméranie évacuée par les troupes impériales est occupée par les Suédois, et Gustave, maître de cette province importante, peut pénétrer avec plus de sûreté dans l'intérieur de l'Allemagne.

Ce fut alors que, par l'entremise de Charnacé, Richelieu conclut avec le roi de Suède un véritable traité d'alliance. Jusqu'à cette époque, le cardinal n'avoit donné que des promesses vagues : peut-être doutoit-il des succès de Gustave. Gustave, de son côté, craignant que la France ne lui ôtât la gloire de son expédition et ne prît trop d'ascendant sur lui, avoit montré peu d'empressement à s'unir avec elle; mais le besoin que la France et la Suède avoient l'une de l'autre pour contre-balancer les forces de l'Autriche, l'emporta finalement sur ces craintes, et l'alliance fut signée à Bärwalde, petite ville de la Nouvelle-Marche, où se trouvoit le quartier-général du roi de Suède. Le but de l'alliance étoit le rétablissement de la constitution germanique et une égale sûreté pour les

Digitized by Google

catholiques et pour les protestans. Le roi de Suède s'engagea à employer à cette guerre une armée de trente mille hommes de pied et de six mille chevaux, et la France à payer à la Suède quatre cent mille écus par an.

Pendant que l'orage se formoit contre Ferdinand du côté de la Suède, le mécontentement général éclata dans l'Empire. A peine le roi de Suède avoit-il paru en Allemagne, que l'opinion publique long-temps muette se fit entendre, et que les princes opprimés changèrent de ton et de langage. Les Etats protestans, rassemblés à Leipsic sous la présidence de l'électeur de Saxe irrité de voir enlever à son fils l'archevêché de Magdebourg, avoient pris des conclusions alarmantes pour l'empereur. Ils avoient annoncé le dessein de s'armer pour défendre leurs droits, si l'empereur ne leur faisoit pas justice. *Ferdinand* avoit formellement condamné ces conclusions, mais cet arrêt étoit illusoire dès qu'il n'étoit pas soutenu pas les armes. La diète qu'il avoit convoquée à Ratisbonne dans l'espérance de faire élire son fils roi des Romains, avoit été unanime à demander le renvoi de *Wallenstein*, en

Digitized by Google

présentant un tableau effrayant, et qui n'étoit que trop fidèle, de ses violences, de ses injustices et de ses prodigieuses vexations. *Ferdinand* qui l'estimoit sans l'aimer, et qui ne l'employoit pas sans crainte et sans défiance, n'avoit pu refuser un acte de justice à l'Allemagne entière indignée et gémissante, et *Wallenstein* avoit été obligé de se démettre du commandement. Il avoit reçu cet ordre avec une indifférence apparente qui cachoit une fureur secrète et de vastes projets de vengeance, et s'étoit retiré dans ses terres en Bohême, attendant le moment où l'on auroit besoin de lui pour punir Ferdinand de son ingratitude. La plus grande partie des officiers et des soldats qui composoient son armée, avoit quitté le service avec lui, et il en entretenoit un grand nombre à ses dépens dans l'inaction, les réservant pour des temps plus propices. Après sa retraite, *Ferdinand* avoit chargé *Tilly* du commandement général de ses troupes.

Gustave, après avoir soumis la Poméranie, continue ses opérations avec vigueur, et poursuit sa marche victorieuse. Fidèle à son principe de s'emparer des pays en s'emparant du cours des

Digitized by Google

fleuves qui les traversent, il remonte l'Oder, prend d'assaut la ville de Francfort, fait passer toute la garnison au fil de l'épée, en représailles des cruautés que *Tilly* avoit commises à Neu-Brandebourg, et chasse les troupes impériales des Marches. Si l'électeur *George Guillaume* avoit connu ses véritables intérêts, il auroit fait cause commune avec le roi de Suède pour venger les affreux ravages que les Impériaux avoient commis dans ses états, et pour en prévenir de nouveaux. Mais *Adam de Schwartzenberg*, son ministre, étoit vendu à l'Autriche; il avoit condamné son maître à la nullité, et l'éloigna de cette sage résolution; d'ailleurs, tous les princes protestans flottoient encore entre la crainte de l'Autriche et celle de la Suède, et il n'y avoit que des victoires qui pussent fixer leurs irrésolutions, et les attacher au parti de Gustave.

Tilly, chassé des Marches, s'étoit porté sur Magdebourg, ville peuplée, commerçante et riche, fière de son indépendance, toujours prête à la défendre par les armes, engagée dans une guerre contre Ferdinand par l'ancien administrateur de son archevêché. *Falkenberg*, l'ami et le com-

Digitized by Google

pagnon de Gustave, la défendoit. *Tilly* en forme et en presse le siége. Le roi de Suède marche à son secours; mais il demande à l'électeur de Brandebourg, Spandau et Custrin pour assurer sa retraite en cas de malheur. Les lenteurs et les tergiversations de *George Guillaume* font perdre à *Gustave* un temps précieux. A la fin il obtient ces deux forteresses, mais déjà l'heure fatale de Magdebourg avoit sonné. La ville avoit été prise d'assaut (10 mai 1631) dans le moment où le silence de l'artillerie ennemie lui avoit fait croire que Tilly levoit le siége et que le roi de Suède approchoit. Il y a peu de tableaux plus horribles que celui du saccagement de cette belle ville. Pendant trois jours le soldat s'y abreuva de crimes, s'enivra de débauches et de sang. On ne vit que des bourreaux et des victimes. Plus de quarante mille personnes périrent dans le feu, par le fer, ou dans les eaux de l'Elbe, qui étoient teintes de sang et qui rouloient des cadavres. De quatre mille maisons, il n'en resta que cent quarante-quatre. Mille personnes s'étoient réfugiées dans l'église cathédrale, et furent seules épargnées lorsque les vainqueurs furent fatigués de

Digitized by Google

meurtres. Semblable à l'ange destructeur, *Tilly* présidoit froidement à ces scènes infernales, comme on préside à une fête militaire ; et pour ajouter à l'horreur de ce carnage par un contraste révoltant, sur les monceaux de cadavres et les ruines fumantes de la ville il entonna avec ses satellites un *Te Deum* solennel.

Résolu de venger l'humanité et de punir Tilly de ses forfaits, l'ame de *Gustave* fut saisie d'une juste indignation au récit de la prise de Magdebourg. Il alloit partir avec son armée animée du même esprit ; mais le foible *George Guillaume* redemande ses forteresses, et le roi de Suède est obligé de retourner à Berlin pour obtenir de la terreur ce qu'il ne peut obtenir de la raison. Aussitôt qu'il a rempli ce but important, il retourne pour chercher *Tilly*, qui paroît l'éviter. *Gustave* prend une position très-forte à Werben, au confluent de la Havel et de l'Elbe, et après avoir achevé par l'art l'ouvrage de la nature, il s'avance vers Leipsic, atteint *Tilly* qui veut lui échapper, et arrive dans la plaine de Breitenfeld, qu'il devoit immortaliser par sa victoire. C'est près du

Digitized by Google

village du même nom que les deux armées se rencontrent (7 septembre 1631). Le génie de *Gustave* triomphe de la vieille expérience de son adversaire; la valeur de l'infanterie suédoise, son ordre de bataille, ses manœuvres rapides décident la victoire en étonnant l'ennemi. Pour la première fois, *Tilly* éprouve les revers de la fortune; il ne montre pas sa présence d'esprit ordinaire, et fait des fautes nombreuses: le sang versé à Magdebourg pèse sur lui. Après une longue résistance, les vieilles bandes impériales cèdent le champ de bataille, la déroute est complète et le carnage terrible. Dans le premier accès de sa reconnoissance, Gustave se jette à genoux sur le champ de bataille, et entonne avec son armée un cantique solennel d'actions de graces.

L'Allemagne respire, l'Europe est étonnée. Vienne se défie de sa fortune; les principaux protestans espèrent des temps plus heureux, et commençant à croire que l'Autriche n'est pas invincible, se rangent du côté de Gustave. L'électeur de Saxe lui-même ne craint pas de se déclarer ouvertement contre l'empereur, et il a des conférences avec le roi de Suède pour décider les opérations

Digitized by Google

de la campagne. Il y fut résolu que les Saxons feroient une irruption dans la Bohême, tandis que Gustave chasseroit les Impériaux de la Thuringe, des cercles du Rhin, de la Franconie et de la Bavière. On a souvent blâmé le roi de Suède de n'avoir pas poussé droit à Vienne après la bataille de Leipsic; on a même dit que, comme Annibal, il savoit vaincre, et ne savoit pas profiter de sa victoire. Ce jugement est hasardé. *Gustave* n'avoit en tout que seize mille hommes; *Tilly* en avoit encore autant. Il falloit au roi de Suède des moyens de continuer la guerre, il ne pouvoit les obtenir que des états de l'Allemagne, et pour cet effet il falloit leur montrer le plus grand empressement à les délivrer de la tyrannie des garnisons autrichiennes. D'ailleurs, si les Saxons avoient rempli leurs engagemens, la Bohême, dégarnie de troupes, ne leur auroit opposé qu'une foible résistance, et l'empereur eût tremblé pour sa capitale; mais *Jean George d'Arnim* qui commandoit l'armée saxonne, inclinoit plus pour l'Autriche que pour la Suède; il savoit que son maître craignoit autant les succès de Gustave que ceux de Ferdinand; lui-même, ami et

Digitized by Google

partisan de Wallenstein, ne vouloit autre chose que le reporter au commandement. En conséquence, il agit avec mollesse, ne profita pas des avantages que lui offroient les circonstances, et cette partie du plan de Gustave fut entièrement manquée.

Pendant que les Saxons trompoient les espérances de leur allié, ce prince soumettoit tout le Palatinat et la Franconie, chassoit les Impériaux de toutes les villes qu'ils occupoient, et partout on le regardoit comme le sauveur et le libérateur de l'Allemagne. *Tilly* avoit rassemblé toutes ses forces sur les bords du Lech; il s'y étoit retranché pour défendre à *Gustave* l'entrée de la Bavière; mais le héros suédois ne se laisse pas décourager par ces obstacles, il s'empare de Donauwerth, son armée passe le Lech sous le feu de l'artillerie ennemie, et gagne les bords opposés du fleuve hérissé de montagnes et de rochers. La nature et les hommes, tout cèdé à l'impétueux courage des Dalécarliens, animés par la présence de leur roi; les Impériaux sont battus; *Tilly*, dangereusement blessé, meurt, trois jours après la bataille, des suites de cette blessure,

Digitized by Google

Alors, rien n'arrête la marche victorieuse du roi de Suède; il entre dans la Bavière; tous ses pas sont marqués par des succès, et il pénètre jusqu'à Munich, résidence de *Maximilien de Bavière*, le plus cruel ennemi des protestans.

A la nouvelle de la mort de Tilly et des progrès de Gustave Adolphe, *Ferdinand* effrayé sacrifie son orgueil à sa sûreté, et ce superbe monarque est obligé de conjurer *Wallenstein* de reprendre le commandement de son armée, ou plutôt de lui créer une armée et de le défendre. Tout autre que Wallenstein eût été satisfait de la réparation éclatante que lui ménageoient les circonstances, et eût adouci à son souverain, par des procédés généreux, cette cruelle nécessité; mais l'ame implacable de *Wallenstein* n'est pas satisfaite de cette vengeance. Il fait avaler à son maître la lie des humiliations; il paroît se refuser à ses désirs, afin de l'obliger à redoubler d'instances et de prières. A la fin il cède; mais il impose à l'empereur les conditions les plus onéreuses: il demande de nommer lui-même tous les officiers de son armée, de lever des contributions

Digitized by Google

dont il ne seroit comptable à personne, de garder pour soi toutes les conquêtes qu'il pourroit faire, d'être mis en possession du Mecklenbourg, ou d'obtenir un équivalent ; il exige de plus, qu'il lui soit permis d'entrer dans les états héréditaires toutes les fois qu'il le jugeroit convenable, et que l'empereur fixe désormais sa résidence à Prague. Accepter de pareilles propositions, c'étoit se détrôner soi même, renoncer à sa souveraineté, et devenir l'esclave de son sujet ; mais la terreur qu'inspire la Suède est si grande, que *Ferdinand*, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, accepte ces conditions et se met à la discrétion de *Wallenstein*.

La réputation de *Wallenstein* lui forme bientôt une armée nombreuse. Ses talens, sa libéralité, la licence qui régnoit dans son camp, attiroient sous ses drapeaux le soldat et l'officier. Les braves espéroient de la gloire, les hommes avides avoient la perspective du butin ; d'ailleurs, l'Allemagne étoit tellement dévastée, que la faim et la misère chassoient tout le monde aux armées. Bientôt *Wallenstein* se voit à la tête de quarante mille hommes. *Maximilien* l'ap-

Digitized by Google

peloit en Bavière, où rien ne pouvoit arrêter les succès du roi de Suède; mais *Wallenstein* n'avoit pas pardonné à l'électeur de Bavière la part qu'il avoit eue à sa destitution, et il ne s'empressa pas à le secourir. Les Saxons étoient encore dans la Bohême, *Wallenstein* la leur fait évacuer. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de ce royaume, il se met en marche pour se rapprocher de l'électeur, qui, de son côté, quitte Ratisbonne, qu'il avoit mise en état de défense. La jonction des deux armées se fit à Egra, vers la fin de juin; réunies, elles montoient à soixante mille hommes. Il avoit été décidé d'avance que *Wallenstein* et *Maximilien* commanderoient chacun leurs troupes. Elles passent les défilés de Kaden, se portent sur le Haut-Palatinat, et paroissent menacer Nuremberg.

Cette ville puissante et riche tenoit le premier rang entre les villes protestantes. Augsbourg et Ulm pouvoient seules le lui disputer. Elle se hâte d'envoyer une députation à *Gustave Adolphe* pour réclamer ses secours. Ce monarque les lui accorde généreusement; et ajournant ses autres desseins, sans attendre les ren-

Digitized by Google

forts qui devoient lui arriver, il se rend à Nuremberg avec toutes ses forces, et se prépare à la défendre avec vigueur.

Par ses ordres on creuse un fossé profond à un quart de lieue de l'enceinte de la ville, et on le garnit de fortins et de redoutes. Sept mille personnes sont employées journellement à cet ouvrage. La ville répond à la magnanimité de Gustave par tous les sacrifices qu'il exige. Elle ouvre ses magasins, elle répand dans l'armée des Suédois de l'argent, des vivres, des vêtemens. Les bourgeois prennent les armes. Trente mille hommes partagent avec les Suédois les fatigues et les veilles. Cette ville pacifique est devenue un vaste camp, tous ses habitans sont soldats, les atteliers ne retentissent que de préparatifs de guerre.

Cependant *Wallenstein* et *Maximilien* asseyent leur camp sur les hauteurs qui dominent Nuremberg, et choisissent une position militaire presque inexpugnable; de là ils attendent tranquillement que la famine oblige le roi de Suède à quitter ses lignes et à leur abandonner Nuremberg. *Gustave* à qui cette inaction ne convient pas, emploie toutes sortes d'artifices pour engager son

Digitized by Google

ennemi à une bataille. Mais *Wallenstein*, quoique supérieur en forces, s'y refuse, et nouveau Fabius, oppose à l'ardeur impétueuse du roi de Suède un sang-froid imperturbable. Sûr de l'avantage de sa position et craignant d'exposer sa gloire aux hasards d'une affaire générale, il n'engage que des combats partiels et peu décisifs. La situation de l'armée Suédoise devient de jour en jour plus critique, les vivres manquent, l'eau s'épuise et se corrompt, une sécheresse opiniâtre augmente le mal et ôte le remède. Bientôt *Wallenstein* qui veut affamer son ennemi, se trouve lui-même pressé par la famine. Le pays est dévoré à une grande distance, et les convois n'arrivent point; les mêmes besoins, la même disette, les mêmes maladies règnent dans les deux armées, les chevaux tombent d'épuisement, et leurs cadavres infects corrompent l'air et empoisonnent les soldats. A la fin, le roi de Suède veut tenter, contre l'avis de ces généraux, de forcer Wallenstein sur les hauteurs qu'il occupe. Les Suédois font des prodiges de valeur, mais ils ne peuvent vaincre la nature, et les Impériaux gardent leurs positions. Bientôt *Gustave* lève

Digitized by Google

son camp. Plus de deux mois les deux armées ont été en présence l'une de l'autre; il quitte les lignes de Nuremberg (8 août 1631), dirige sa marche sur la Bavière et menace les états de Maximilien dans l'espérance que Wallenstein s'avancera pour les sauver, et qu'il pourra se mesurer avec lui. Le duc de Friedland reste encore immobile. Après s'être assuré de la retraite du roi, il fait aussi la sienne, laissant partout de terribles traces de sa présence; à plus de dix lieues à la ronde tout fut saccagé, pas un village ne fut épargné. En se retirant, il fit même mettre le feu à son camp, et l'incendie s'étendit à une grande distance.

Bien loin de suivre Gustave en Bavière, *Wallenstein*, soit pour opérer lui-même une puissante diversion, soit pour punir l'électeur, se porte avec toute son armée du côté de la Saxe. Ce malheureux état est dégarni. *Arnim* à la tête des Saxons, envahissoit la Silésie. La terreur et la désolation marchent devant le duc de Friedland, et l'électeur effrayé invoque les secours du roi de Suède; ce prince toujours fidèle à ses engagemens au mépris même de ses intérêts, qui déjà inspiroit des inquiétudes à Ferdi-

Digitized by Google

nand pour ses états héréditaires, et à qui Jean George avoit donné de nombreux sujets de plainte, laisse la Bavière, et se hâte d'aller sauver son allié. Déjà *Wallenstein* étoit à Eulembourg, à trois milles de Leipsic, lorsqu'il apprend que le roi de Suède est arrivé à Erfurth à la tête de vingt mille hommes. Il marche à sa rencontre dans le dessein de lui livrer bataille; mais *Gustave* plus rapide que lui dans sa marche, s'empare des défilés de Naumbourg, et profitant de la faute que fait son adversaire, de détacher *Pappenheim* avec douze mille hommes, avance pour l'attaquer dans ce moment décisif. La bataille s'engage dans la plaine de Lutzen, entre le village de ce nom et le Flössgraben auquel étoient appuyées l'aile gauche de Wallenstein et la droite des Suédois. La chaussée séparoit les deux armées. Gustave lui-même, à la tête de quelques escadrons suédois, chargeoit les cuirassiers impériaux; mais dans le moment où il crie au régiment de Steenbock de le suivre, et où il devance sa troupe, un coup parti d'une main inconnue vient frapper le héros; ce coup est suivi d'un second, et il tombe (6 novembre 1632). Son corps est

Digitized by Google

confondu avec les autres qui tombent sur lui. Le désir de venger la mort d'un roi qu'ils adoroient, prête un nouvel aiguillon à la valeur des Suédois. *Bernard* de Saxe-Weimar prend le commandement des troupes. Après de sanglans et inutiles efforts, *Wallenstein* est obligé de se retirer. Déjà la bataille est gagnée, lorsqu'on voit arriver, du côté de Halle, *Pappenheim* avec un corps considérable presque tout composé de cavalerie. Les Suédois fatigués du carnage, sont obligés de combattre des troupes fraîches. Ce nouvel obstacle ne fait qu'accroître leur valeur; ils se jettent avec fureur sur les Impériaux qui leur disputent vigoureusement le terrein, mais qui cependant sont forcés à la fin de leur céder le champ de bataille et se retirent en désordre. *Pappenheim* blessé mourut le lendemain dans le château de Pleissenbourg. On compta dix à douze mille morts de part et d'autre sur le champ de bataille.

Le corps du grand Gustave fut trouvé sous un tas de cadavres. Sa mort effaçoit tout l'éclat de la victoire. Un morne silence régnoit dans le camp des vain-

Digitized by Google

queurs, et ce silence n'étoit interrompu que par des sanglots. Jamais mort ne fut plus saisissante, plus tragique, plus décisive par ses suites. *Gustave* fut enlevé au sein de la gloire et dans la fleur de son âge; il n'avoit pas trente-huit ans. L'Europe perdit le héros qui la remplissoit de ses exploits et qui seul fixoit l'attention universelle; la réformation et la liberté perdirent un zélé défenseur; la Suède avoit plus joui de sa gloire que de ses rares qualités, de ses actions que de sa présence, mais sa grandeur la consoloit de tout, et elle lui avoit voué un véritable culte. A sa mort, les Suédois possédoient les deux tiers de l'Allemagne et cent trente villes murées dans cette partie de l'Europe. Les vastes projets que ses prodigieux succès lui avoient inspirés, furent ensevelis avec lui; on est réduit à les soupçonner; sa gloire en est peut-être moins éclatante, mais elle en est plus pure. Ils eussent tous été dignes de son génie, mais peut-être moins dignes du grand caractère qu'il avoit déployé. Sa mort fut une calamité publique pour tous les pays protestans. Ses ennemis mêmes le pleu-

Digitized by Google

rèrent. Ferdinand versa des larmes, le pape fut touché, ceux qui ne rougirent pas de s'en réjouir, furent marqués du sceau de l'indignation publique. Il laissa un vide immense dans tous les esprits et dans tous les cœurs.

Ses fidèles Suédois emportèrent son corps, en le baignant de larmes, d'abord à un village et ensuite à Weissenfels, où tous les soldats accouroient en foule pour voir encore une fois les traits chéris du héros qu'ils aimoient comme leur père. La reine le reçut, et ne le quitta plus jusqu'à ce qu'il eût été déposé dans le caveau de Stockholm. Il fut transporté en pompe à Wolgast, au milieu des gémissemens d'une foule de spectateurs de toutes les classes qui bordoient les routes, et qui, se rappelant d'avoir vu passer Gustave au milieu d'eux, rapprochoient douloureusement cette marche rapide et triomphale de ce lent et funèbre convoi, et voyoient dans ce contraste le néant de toutes les choses humaines. Il sembloit que la religion et la liberté, que toutes les espérances et tous les principes fussent perdus sans retour avec lui. Embarqués à Wolgast, les restes du grand Gustave arrivèrent

Digitized by Google

à Niköping (5 août 1633), et furent reçus comme une propriété nationale. Encore aujourd'hui aucun Suédois digne de ce nom ne pense à lui sans orgueil et sans douleur. La Suède compte parmi ses souverains beaucoup d'hommes extraordinaires; lui seul a été un grand homme.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

La Suède n'abandonne pas les projets de Gustave. Oxenstierna prend la direction des affaires. Fin tragique de Wallenstein. Bataille de Nordlingue. Paix de Prague. La France sent la nécessité de faire une guerre directe à l'Autriche. Richelieu, qui a triomphé de ses ennemis, se déclare contre l'Espagne.

La mort de Gustave avoit ranimé le courage des catholiques, et donné de nouvelles craintes aux protestans. On ne savoit quel parti prendroit la Suède. Ceux qui s'imaginoient que cette guerre avoit été amenée par l'ambition du roi, croyoient que les Suédois quitteroient l'Allemagne et retourneroient dans leurs foyers. Mais l'esprit de Gustave animoit toute la nation; elle aimoit la puissance, la gloire, la religion. Personne n'auroit osé lui proposer de sacrifier, sans dédommagemens quelconques, les avantages qu'elle avoit obtenus; et les princes d'Allemagne qui sentoient le besoin de sa protection, faisoient tous leurs

Digitized by Google

efforts pour l'attacher à la cause de la liberté germanique. Ceux même qui étoient inquiets et jaloux de l'influence des étrangers, n'ayant aucun moyen de les renvoyer chez eux, dissimuloient leurs sentimens. Gustave étoit mort, mais le sénat de Suède auroit cru manquer à sa mémoire, en perdant le fruit de ses exploits ; les vastes projets qu'il n'avoit exécutés qu'en partie, étoient devenus une espèce de propriété nationale. D'ailleurs, il avoit formé des élèves dignes de lui. Ses principes lui survécurent et son génie conduisit encore les Suédois à la victoire. Il n'avoit laissé qu'une fille âgée de six ans, *Christine*, qui devint dans la suite plus singulière que grande, et qui voulant étonner l'Europe, ne fit que l'amuser. Elle annonçoit beaucoup d'esprit, et ses connoissances étoient précoces. Les Etats la placèrent sur le trône, et la régence fut confiée aux cinq grands officiers de la couronne, qui se montrèrent dignes de leurs hautes fonctions.

Axel Oxenstierna, l'ami et le conseil de Gustave, l'héritier de ses talens et de ses vues élevées, qui avoit été le confident de ses pensées les plus intimes,

Digitized by Google

fut chargé de la direction générale des affaires de l'Allemagne et du soin de continuer la guerre. On ne pouvoit faire un meilleur choix. *Oxenstierna* étoit initié dans toutes les parties de l'administration; il savoit faire la guerre, et l'avoit faite avec succès. Il étoit à la fois homme d'état et négociateur habile. Sa tête froide et vaste saisissoit beaucoup de rapports en même temps, et combinoit les idées sans passion. Il avoit des principes fixes, et possédoit l'art de les suivre, tout en les modifiant selon les circonstances. Son esprit actif et son ame ferme ne craignoient pas les situations critiques, mais il étoit trop sage pour multiplier sans raison les difficultés. Passionné pour la gloire et la prospérité de la Suède comme il devoit l'être, il ne sacrifioit pas facilement l'intérêt de la cause générale à des considérations particulières; infatigable, fécond en ressources, sachant deviner les hommes et traiter avec eux, il étoit ce qu'il falloit être pour conserver aux Suédois leur réputation, affoiblir la jalousie que leurs victoires avoient inspirée à l'Europe, et rallier tous les princes protestans autour d'un centre com-

Digitized by Google

mun. On lui a reproché d'aimer l'autorité : il l'aimoit comme tous ceux qui savent en faire un bel usage, et qui ne voient dans la puissance que l'instrument du génie. Jamais *Oxenstierna* n'abusa de son pouvoir. On a prétendu qu'il inclinoit pour l'aristocratie, et qu'il auroit voulu donner cette forme à la constitution de la Suède; mais il a tout au plus désiré d'assurer à l'élément aristocratique de la constitution plus de force et d'activité, sans vouloir anéantir les autres, et ses lettres prouvent qu'il étoit partisan éclairé des formes monarchiques.

Oxenstierna ayant pris la direction des affaires de l'Allemagne, la Suède conserva son ascendant dans toute son intégrité. Déjà l'électeur de Saxe, également incapable de se contenter d'une place subalterne et d'occuper la première, qui avoit toujours été animé contre le roi de Suède de la basse jalousie des petits esprits, formoit des prétentions à la direction générale des affaires; la cour de Vienne les nourrissoit en secret : mais Oxenstierna l'apaise ou l'oblige à cacher ses prétentions. Déjà le duc de Brunswic armoit séparément. *Oxens-*

Digitized by Google

tierna le ramène et l'attache de nouveau à la ligue générale. L'électeur palatin, le malheureux *Fréderic*, étoit mort du chagrin que lui avoit donné la fin tragique de Gustave; dans l'espérance de recouvrer ses états, il étoit accouru de la Hollande pour joindre son généreux protecteur, mais la fortune, qui ne lui avoit accordé dans sa vie qu'un moment brillant, ne se lassoit pas de le persécuter. Déjà on murmuroit en Allemagne de ce que les Suédois ne rendoient pas à son fils, le prince *Louis*, celles de ses provinces qui avoient été reconquises sur les Impériaux. *Oxenstierna*, qui sent combien il importe dans ce moment critique que la Suède paroisse désintéressée, rend au Palatin toute la partie de son héritage dont la Suède peut disposer. L'Autriche, profitant de la fluctuation des esprits, tâchoit de dissoudre la coalition ennemie, en faisant à chaque prince des propositions de paix séparées; mais *Oxenstierna* déjoue sa politique, et ses intrigues se tournent contre elle-même. Il convoque à Heilbronn les députés des cercles de Franconie, de Souabe, du Haut et du Bas-Rhin (1633), sa logique

Digitized by Google

victorieuse et son éloquence entraînante l'emportent sur les intérêts particuliers des divers états. Ils resserrent les liens de l'alliance avec la Suède, déférent au chancelier la direction suprême de la guerre, en lui associant un conseil qui doit lui être subordonné. Tout paroissoit perdu à la mort de Gustave Adolphe, le génie d'*Oxenstierna* sauva tout.

Dans le même temps la France renouvelle ses engagemens avec la Suède. La marche rapide et victorieuse de Gustave Adolphe commençoit à lui donner de l'inquiétude. Elle craignoit que l'abaissement de l'Autriche ne servît à créer en Allemagne une autre puissance également redoutable. Elle ne prétendoit pas être maîtresse de l'Empire, mais elle ne vouloit pas qu'un autre le fût. Aussi la mort de Gustave Adolphe causa une douleur apparente et une joie secrète au roi de France et à son ministre. On croyoit avec raison, que les succès prodigieux des Suédois tenoient en partie aux qualités personnelles de leur souverain. Gustave n'étant plus à redouter, *Richelieu* sentit qu'il falloit que la France appuyât les desseins d'Oxenstierna. *Feuquières*, négociateur habile, fut

Digitized by Google

chargé de conclure avec lui un nouveau traité de subsides. La France ne s'engagea à payer qu'un million de livres au lieu de douze cent mille qu'elle avoit payées jusqu'alors ; mais elle les paya plus régulièrement.

Depuis la bataille de Lutzen, les opérations militaires avoient toujours continué, mais la perte avoit été si grande des deux côtés, que la guerre s'étoit faite mollement. *Wallenstein* s'étoit retiré en Bohême avec les débris de son armée. Le duc *Bernard* de Weimar et le maréchal *Horn* commandent les troupes suédoises. L'un, entreprenant, actif jusqu'à la témérité, avec une valeur brillante et un esprit fin, souple, adroit, est plus jaloux de profiter des circonstances pour acquérir une souveraineté, que de servir la cause qu'il paroît défendre ; l'autre, plus mésuré dans ses projets, plus réfléchi dans le choix de ses moyens, plein de bravoure et de droiture, sait joindre le désintéressement au zèle.

La guerre se faisoit sans ensemble et sans plan général; on se battoit à la fois sur tous les points, en Saxe, en Silésie, en Bavière, en Souabe, en Alsace,

Digitized by Google

au gré des vues particulières des généraux, sans que les opérations se liassent et qu'on parût jaloux de frapper un coup décisif. Les Suédois semblent uniquement vouloir se maintenir en Allemagne jusqu'à la paix, y vivre aux dépens du pays et empêcher les progrès de leurs ennemis. Les Impériaux ne songent qu'à couvrir les états héréditaires, et le tableau de cette guerre sanglante et longue perd de son unité à mesure qu'on avance. L'intérêt tombe avec Gustave, et ne se relève que foiblement.

Wallenstein lui-même n'avoit pas montré son activité ordinaire. Il sembloit que la mort l'eût délivré du seul adversaire digne de lui. Il avoit battu le comte de la *Tour* en Silésie près de Steinau (18 oct. 1633), mais il n'avoit pas profité de sa victoire, et la cour de Vienne ne pouvoit lui pardonner d'avoir soustrait à sa vengeance l'auteur des troubles de la Bohême. Ce nouveau grief contre *Wallenstein* rappela tous ses autres torts dans l'esprit de *Ferdinand* et de ses ministres. Le duc de Friedland étoit trop puissant pour qu'on ne songeât pas à lui ôter les grands moyens

Digitized by Google

dont il disposoit, du moment où l'on pourroit le faire sans danger, et où l'on n'auroit plus besoin de ses talens. *Maximilien* et l'Espagne le craignoient et travailloient à le perdre; les jésuites le haïssoient, et leur crédit sur l'esprit de l'empereur étoit sans bornes. *Wallenstein* ne l'ignoroit pas. Il connoissoit toute l'activité de ses ennemis; mais au lieu de gagner Ferdinand en lui témoignant des égards, et de chercher son salut dans la soumission, son orgueil ne lui permettoit de le voir que dans le rang suprême. Persuadé que pour sauver sa puissance, il falloit l'accroître, et que le trône étoit son unique asyle, il résolut de s'emparer de celui de Bohême. Son armée lui étoit dévouée. Ses officiers voyoient en lui l'auteur de leur fortune ou l'unique moyen de la faire. Le seul *Piccolomini* avoit observé et deviné ses secrets, et se servoit de la confiance sans bornes qu'il avoit inspirée au duc de Friedland, pour le trahir et pour le perdre. Fidèle à son maître ou plutôt trop ambitieux lui-même pour servir l'ambition du duc, il prépara et amena sa chute.

Wallenstein sentant que ses ressour-

Digitized by Google

ces ne suffisoient pas pour lutter à forces égales contre Ferdinand, avoit tâché d'engager la France et la Suède à le seconder dans l'exécution de son plan. Ces deux puissances l'encouragèrent, mais se défiant de sa bonne foi, elles répugnoient à lui donner des secours efficaces. Oxenstierna demandoit des sûretés. *Ferdinand*, instruit de ces négociations, et sachant que Wallenstein a surpris à ses officiers un serment qui les attache entièrement à sa personne, reconnoît la nécessité de le prévenir. Sa position étoit délicate. Le duc de Friedland étoit revêtu d'une si grande autorité qu'il pouvoit résister avec succès à son souverain, et l'on n'osoit entreprendre de le réduire par la force, encore bien moins de le faire arrêter, juger et punir. L'orgueil de *Wallenstein* lui inspire une sécurité funeste, et sert les desseins de Ferdinand; son courage lui fait mépriser le danger, son ame fière et généreuse est fermée à la défiance, et il ne prend aucune précaution contre les traîtres qui l'environnent; au contraire, il les choisit pour confidens de ses projets. On propose à *Ferdinand* de se défaire, par un assassinat, de ce sujet dangereux, et il

Digitized by Google

ne rougit pas d'y consentir. Un Écossais nommé *Lesly*, se charge de porter le coup. Le malheureux duc de Friedland s'étoit retiré dans la forteresse d'Egra où il se croyoit en pleine sûreté. Toujours adonné à l'astrologie judiciaire, il venoit de consulter son astrologue *Apostolo Zeni*, qui lui avoit dit que son heure fatale n'étoit pas encore passée. Au milieu de la nuit, au moment où *Wallenstein* se prépare à prendre quelque repos, *Lesly* entre dans sa chambre; sans lui laisser le temps de se reconnoître, il le perce de sa pertuisane, et le héros exhale sa grande ame (1634). Ainsi tombe sous les coups d'un assassin, à l'âge de cinquante-trois ans, celui qui, avec Gustave Adolphe, avoit partagé l'attention de l'Europe. On ne sauroit décider si ses projets ambitieux furent la cause ou l'effet des projets sinistres que la cour de Vienne forma contre lui, et dont il fut la victime. Il est certain que sa fortune gigantesque avoit déplacé, à ses yeux, les bornes du possible, et que les événemens changeant tous les rapports, permettoient de tout espérer à quiconque osoit tout entreprendre. La même année fut témoin de la défaite des Suédois. Le

Digitized by Google

duc *Bernard* et le comte de *Horn* avoient obtenu les succès les plus brillans en Franconie et en Alsace, mais ils échouèrent à Nordlingue. L'empereur avoit mis à la tête de ses troupes, l'archiduc *Ferdinand*, son fils, et lui avoit donné pour conseil *Gallas* et *Piccolomini*. L'armée impériale avoit été renforcée par quinze mille Espagnols, sous les ordres du cardinal Infant, fils de Philippe III, et les deux armées réunies étoient venues mettre le siége devant Nordlingue. Le duc de Weimar, réuni aux troupes de Horn, avoit promis à la ville de la secourir. Après une résistance vigoureuse, les habitans de Nordlingue donnent les signaux de détresse dont on étoit convenu. *Bernard*, pour les sauver, propose de livrer bataille. *Horn*, aussi brave, mais moins bouillant que lui, veut attendre un renfort considérable que doit leur amener le rhingrave *Othon*; mais l'ardeur du duc l'emporte, et le combat est résolu. *Horn*, après s'être opposé à la bataille, fait tous ses efforts pour assurer la victoire à son parti. L'issue de la journée dépendoit d'un poste avantageux, situé sur une hauteur, et occupé par les Espagnols. *Horn* l'attaque, il est

Digitized by Google

repoussé; il l'attaque encore, et s'en empare, mais des flots d'Espagnols se succèdent, le chassent de nouveau, et le forcent d'abandonner son entreprise. La valeur inconsidérée de *Bernard* ne lui permet pas de suivre le plan de Horn. La bataille est perdue; huit mille Suédois tués, quatre mille prisonniers, quatre-vingts canons, un grand nombre de drapeaux, la perte du bagage et de la caisse militaire, rendent cette défaite complète. *Horn* est fait prisonnier, et conduit au cardinal Infant. Ce prince s'honore lui-même en honorant ce guerrier malheureux; il lui rend son épée, en lui disant qu'il se félicitoit de pouvoir rendre ses hommages à un homme qu'il regardoit comme son maître. Paroles flatteuses, mais peu propres à consoler un cœur tel que celui de Horn, qui s'oublioit lui-même, et ne voyoit que la patrie.

La perte de la bataille de Nordlingue décida l'électeur *Jean George* à quitter l'alliance des Suédois. Depuis long-temps il supportoit impatiemment l'autorité d'Oxenstierna. Son chapelain, qui s'occupoit moins de la religion que des affaires, et qui avoit gagné la confiance de son maître en partageant ses grossiers

Digitized by Google

plaisirs, étoit vendu à la cour de Vienne. *Arnim*, voyant que la Saxe n'a rien à craindre de l'armée suédoise, affoiblie par sa défaite, presse l'électeur d'entamer des négociations avec Ferdinand. Les conférences s'ouvrirent à Pirna, et on y signa les préliminaires de la paix. Le traité fut conclu à Prague (1635). L'empereur y assuroit aux princes protestans la jouissance de tous les biens ecclésiastiques qu'ils avoient possédés avant la paix de Passau, et même les autres pendant quarante ans. Il promettoit de réintégrer les ducs de Mecklenbourg dans leurs états, mais les descendans du malheureux Frédéric devoient rester privés de leur héritage. *Jean George* obtint la Lusace à titre de fief relevant de la Bohême, et on fit espérer l'archevêché de Magdebourg à un de ses fils. Ce traité excita une indignation universelle. On reprocha à Jean George son ingratitude envers une nation généreuse qui avoit deux fois sauvé la Saxe, sa dureté envers la famille de l'infortuné Palatin, son indifférence coupable pour le sort de la religion, et son imprévoyance qui l'empêchoit de sentir que cette paix étoit sans garantie.

Digitized by Google

En effet, la paix de Prague étoit déloyale, incomplète et dénuée de garantie Elle n'accordoit aux protestans qu'une partie de leurs demandes, elle ne leur garantissoit pas même ce qu'elle leur accordoit; mais la terreur qu'inspiroient les armes de *Ferdinand* après la bataille de Nordlingue, étoit si grande, que la plupart des princes protestans accédèrent à ce traité. La Hesse seule resta l'alliée fidèle des Suédois. Jamais leur situation n'avoit été plus critique; à la vérité, la défection de la plupart des confédérés leur donnoit le droit de ne pas les ménager, et débarrassoit leurs opérations de toute espèce d'entraves; mais elle leur faisoit beaucoup perdre dans l'opinion publique. De ce moment, la Suède parut travailler pour elle-même, et non défendre la liberté des princes de l'empire germanique, puisqu'ils l'abandonnoient, et ne se soucioient pas d'être défendus par elle. La trêve de six ans, conclue avec la Pologne, étoit sur le point d'expirer, et il étoit douteux que la république voulût la renouveler; l'occasion de venger ses injures, et de réparer ses pertes, étoit favorable. Enfin, l'argent manquoit à la Suède, les caisses de

Digitized by Google

l'état étoient vides, les subsides que payoit la France, peu considérables, et même ils n'étoient pas toujours acquittés régulièrement. L'armée suédoise, que ses victoires et ses défaites avoient également affoiblie, et qui avoit été recrutée d'étrangers même, en partie en Allemagne, avoit été sollicitée par des émissaires à passer au service de la Saxe. La fidélité d'un grand nombre de soldats avoit été ébranlée; le courage, la fermeté, l'éloquence d'*Oxenstierna* les avoient ramenés à leur devoir. Mais le même danger pouvoit renaître, et cette idée seule devoit augmenter les inquiétudes du chancelier.

Jusqu'ici, la France s'étoit contentée de lui payer des subsides, et de lui donner des promesses vagues. *Richelieu* n'avoit pas voulu prendre une part active à la guerre. La France n'étoit pas assez puissante ni assez tranquille pour faire de grands sacrifices. Lorsque Gustave parut en Allemagne, le cardinal crut que les forces des Suédois suffiroient pour occuper et pour affoiblir l'Autriche, et le roi de Suède, jaloux de recueillir seul la gloire et les avantages de son expédition, ne se soucioit pas que la

Digitized by Google

France acquît le droit de les partager en participant à ses travaux et à ses dangers. Plus tard, les victoires rapides de Gustave donnèrent de l'inquiétude à *Richelieu*; il craignit un moment que l'Autriche écrasée, la Suède ne prît en Europe un ascendant dangereux, et loin d'appuyer les succès des Suédois, la France ne se montra pas même empressée à remplir ses engagemens.

La mort de Gustave Adolphe, et surtout les événemens désastreux qui la suivirent, la défaite de Nordlingue et la paix de Prague, rendoient à l'Autriche toute sa supériorité. *Richelieu* sentit la nécessité d'attaquer directement cette puissance, dont les moyens sembloient se multiplier à mesure que la guerre se prolongeoit. L'état de la France lui permettoit de diriger son attention et ses forces sur la politique extérieure. Le cardinal venoit de triompher de ses ennemis. *Marie*, qui s'étoit retirée à Bruxelles, et *Gaston*, frère du roi, réfugié en Lorraine, avoient engagé *Montmorenci*, gouverneur du Languedoc, à se déclarer pour eux, et à lever l'étendard contre le ministre. C'étoit déclarer la guerre au roi. *Montmorenci*, brave, généreux, et

Digitized by Google

jusqu'alors d'une vertu irréprochable, mais ardent, léger, et présumant trop de lui-même, en se chargeant de ce rôle difficile, avoit plus consulté son ambition que ses ressources. Il avoit rassemblé des troupes, *Gaston* l'avoit joint avec une petite armée composée de déserteurs de toutes les nations, et avoit espéré, dans le délire de son orgueil, que toute la France épouseroit sa querelle, et s'armeroit pour soutenir un prince du sang. Mais la France resta tranquille; car tous ceux qui haïssoient le cardinal, méprisoient encore plus Gaston. *Richelieu*, qui s'intéressoit à Montmorenci, l'avoit fait avertir, par des amis communs, de ne pas s'engager dans cette entreprise. Mais *Montmorenci*, égaré par un faux point d'honneur, se crut trop avancé pour reculer. Le cardinal venoit de faire périr sur l'échafaud le maréchal de *Marillac*, sous prétexte de malversations, mais dans le fait, pour avoir conspiré contre lui dans la fameuse *journée des dupes*, où ceux qui vouloient perdre Richelieu se perdirent eux-mêmes. Voyant que cette sévérité ne décourageoit pas ses ennemis, que les conspirations et les cabales naissoient les unes des autres,

Digitized by Google

il résolut de déployer la plus grande rigueur sur la révolte du Languedoc. *Schomberg* avoit reçu l'ordre de marcher contre *Montmorenci*. Cet infortuné, qui s'étoit engagé dans la mêlée à la rencontre de Castelnaudari, avec autant d'imprudence que de bravoure, avoit été fait prisonnier. Le parlement lui avoit fait son procès, et l'avoit condamné à perdre la tête. L'arrêt étoit juste : le roi auroit dû lui accorder sa grace à cause de sa jeunesse et de son repentir. Mais l'implacable Richelieu, profitant de la sévérité de Louis, l'avoit détourné de cet acte de clémence, et malgré les vœux du peuple, les prières de sa mère et les larmes de son épouse, *Montmorenci* avoit été sacrifié à la vengeance du cardinal. Dans ce moment décisif il avoit montré une dignité touchante, et une admirable fermeté. L'indignation générale contre *Richelieu* n'en avoit été que plus forte, mais il avoit résolu de réduire ses ennemis au silence par une rigueur inflexible, et de se ménager le repos et le loisir nécessaires pour exécuter ses plans politiques. Il ne fit grace à personne. Tous les amis et les partisans de Montmorenci furent enveloppés dans sa ruine,

Digitized by Google

et punis avec plus ou moins de sévérité. Le chancelier de *Châteauneuf*, qui dans l'abandon de la confiance et de la gaieté, avoit paru désirer la place du cardinal, fut enfermé pour le reste de ses jours dans le château d'Angoulême ; le chevalier *Jars*, de la maison de Rochechouart, qui avoit applaudi aux projets de Châteauneuf, fut sur le point d'expier dans les supplices son imprudence, et ne dut la vie qu'à un moment de justice de Richelieu, qui suivoit quelquefois la voix de la conscience. La fin tragique d'*Urbain Grandier*, curé de Loudun, épouvanta toute la France, en montrant jusqu'où s'étendoient les ressentimens du cardinal, ses artifices et la docilité des agens de ses vengeances. *Gaston*, toujours prêt à former des projets et à les abandonner, à compromettre ses amis, et à faire sa paix à leurs dépens, étoit rentré en France, et avoit reparu à la cour ; mais le cardinal l'observoit de près, et s'étoit assuré de la personne de *Puylaurens*, son favori. *Marie de Médicis* n'avoit pu obtenir la permission de revenir : errante en pays étranger, sans crédit et sans argent, elle étoit l'objet de la pitié universelle, sans émouvoir celle

Digitized by Google

de Richelieu, qui savoit qu'elle ne reparoîtroit sur la scène que pour le perdre, et qui la laissa mourir dans l'indigence, à Cologne. Le roi, fatigué des cabales dont elle avoit été l'ame, des craintes et des soupçons dont son ministre l'obsédoit, et naturellement froid et insensible, oublia sa mère, la négligea entièrement, et la perdit sans la regretter.

Ainsi les attaques réitérées et maladroites des ennemis de Richelieu, n'avoient servi qu'à augmenter son pouvoir. En 1735, il se vit tellement sûr de sa place et de son autorité, qu'il pouvoit étendre sans crainte, le champ de ses opérations et de ses vues politiques; c'est alors qu'il résolut d'opérer une puissante diversion en faveur de la Suède en attaquant l'Espagne.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

État de l'Espagne. Caractère de Philippe IV et d'Olivarès. La France se déclare contre l'Espagne. Exploits de Banner et de Bernard de Saxe-Weimar. Mort de ces deux capitaines. Opérations de Torstenson. Ferdinand III. Tout s'achemine à la paix.

DEPUIS l'avénement de *Philippe IV* au trône d'Espagne (1621), les relations entre les branches de la maison d'Autriche étoient devenues plus étroites. Non-seulement en recommençant la guerre avec la république des Etats-Unis, avant l'expiration de la trêve (1620), l'Espagne avoit empêché que les Hollandais ne secondassent les projets de l'électeur palatin et des protestans, mais elle avoit même entretenu des armées en Allemagne, et fait passer à Ferdinand des secours d'hommes et d'argent considérables. La victoire de Nordlingue avoit été en grande partie l'ouvrage des Espagnols. Le système qui lioit étroitement les intérêts de l'Autriche et de

Digitized by Google

l'Espagne, étoit celui du comte-duc *Olivarès*. Ce ministre gouvernoit cette monarchie en maître absolu, et ne laissoit à Philippe IV que les honneurs et le titre de roi. Parvenu au trône à l'âge de dix-huit ans, *Philippe* avoit plus d'esprit naturel, d'aptitude aux affaires et de vivacité que son père; il vouloit le bien, et s'étoit proposé de réformer tous les abus en prenant le sceptre; mais ce désir étoit plutôt chez lui une vue de la raison qu'une détermination de la volonté. Il craignoit le travail, il aimoit le plaisir, et il avoit donné sa confiance à un homme qui mettoit tout son art à fortifier ses penchans naturels et à lui persuader que les satisfaire c'étoit régner. Cet homme étoit le comte-duc *Olivarès*, de l'illustre famille des Guzman. Attaché de bonne heure à Philippe, il lui avoit donné une haute idée de ses connoissances et de ses talens pour l'administration. Le courage avec lequel il avoit bravé, par attachement pour l'héritier du trône, la colère de Philippe III et du duc d'Uzéde son favori, étoit un grand mérite aux yeux du jeune prince, qui l'avoit récompensé en lui remettant, dès son avénement au trône, toutes les affaires. *Oli-*

Digitized by Google

varès ne manquoit pas d'esprit ; mais comme il manquoit de connoissances, il s'étoit associé son oncle *Bertrand de Zuniga*, dont les lumières et l'expérience lui furent d'un grand secours pendant les premières années de son ministère. Toutes les fautes que commit le comte-duc, tous les malheurs qu'il attira sur sa patrie, et toutes ses propres infortunes vinrent uniquement de ce qu'il ne sentit pas qu'il falloit un régime sage et sévère à l'Espagne, et non du mouvement ; du repos et du travail, et non des dépenses et des entreprises d'éclat : que ce n'étoit pas en multipliant ses efforts qu'elle pouvoit acquérir des forces ; qu'elle devoit porter ses regards sur elle-même beaucoup plus que sur les autres ; éclairer le monde par l'exemple d'une bonne administration, et non l'étonner par ses triomphes. *Olivarès* vouloit éblouir les yeux de son maître et ceux de la nation par de vastes projets, et se rendre nécessaire en compliquant la marche de la politique par une foule d'entreprises hasardées, sans penser que l'abus de la puissance en amène inévitablement la destruction, et que le premier caractère de la sagesse est de proportion-

Digitized by Google

ner ses vues à ses moyens et ses désirs à ses forces. Au lieu de négocier la prolongation de la trêve, il avoit recommencé la guerre avec les Etats-Unis, et cette guerre que l'Espagne faisoit sur terre avec des succès très-équivoques et des frais immenses, abîmoit son commerce maritime, et lui enlevoit son unique richesse en la privant de son numéraire. *Olivarès* prodiguoit à *Ferdinand* des secours qui prolongeoient les maux de l'Allemagne sans procurer à l'Espagne le moindre avantage. Il favorisoit en France les mécontens, encourageoit à la révolte *Marie*, *Gaston*, les grands du royaume, pour occuper *Richelieu* et l'empêcher d'agir au dehors; et par cette conduite, il ne faisoit que lui fournir des moyens d'augmenter son pouvoir et lui donner le désir de les employer à se venger de l'Espagne. Déjà le cardinal, par son audace et son activité, avoit fait échouer les projets de l'Espagne sur la Valteline et le Mantouan.

Tous les vices d'*Olivarès* prenoient leur source dans une ambition inquiète qui rendoit sa politique trop entreprenante. Il n'étoit pas cruel, mais le besoin d'argent lui fit prendre contre les peu-

Digitized by Google

ples des mesures oppressives, dont nous verrons qu'il fut lui-même la victime; et la crainte de perdre son crédit lui fit éloigner, disgracier et perdre des hommes qui n'avoient d'autre tort que d'exciter sa jalousie par leur mérite. *Olivarès* connoissoit les causes de la décadence de l'Espagne, et il vouloit lui rendre sa force première ; mais tantôt il manquoit le bien en tâchant de le produire tout d'un coup sans préparation quelconque, et il essayoit de forcer la marche des choses, dans l'espérance de recueillir plus promptement les fruits de ce qu'il avoit semé ; tantôt il employoit de petits moyens, et ne savoit pas attaquer le mal à sa racine. Ainsi il publioit des lois somptuaires, et vouloit prévenir le luxe au lieu de multiplier la richesse qui met en état de le payer ; il invitoit les étrangers à venir se fixer dans le royaume, et le dépeuploit par des recrutemens continuels. Il étoit laborieux ; mais il vouloit encore plus le paroître, et donnoit à l'activité des formes rebutantes, afin de dégoûter le roi de plus en plus de toute espèce de travail. Il paroissoit vouloir consulter les meilleures têtes, et s'environner de toutes les lumières ; mais

Digitized by Google

comme il avoit introduit l'usage de donner les avis par écrit, ces formes libres en apparence, n'étoient que le masque de son despotisme, car il restoit toujours le maître d'écarter et de rejeter les avis contraires au sien. Son extérieur étoit peu prévenant, mais il avoit beaucoup d'agrémens dans l'esprit, et pendant vingt ans il eut l'art d'endormir son maître au sein des plaisirs. Il portoit dans ses relations domestiques des mœurs douces et un caractère aimable. On lui a reproché d'avoir trop pensé à l'avancement de sa famille; on pourroit lui reprocher avec plus de raison d'avoir préféré sa place aux devoirs qu'elle lui imposoit, et il s'en seroit montré plus digne, s'il avoit été moins jaloux de la conserver.

Tel étoit le ministre qui gouvernoit l'Espagne, lorsque Richelieu se préparoit à la combattre. Tous deux régnoient sous le nom de leur maître. L'homme étoit plus estimable dans Olivarès, le ministre plus grand dans Richelieu; l'un avoit plus d'esprit que de caractère, l'autre plus de génie que d'esprit, et plus de caractère que de génie. *Richelieu* avoit la mesure de ses ennemis, il voyoit clairement la foiblesse secrète de l'Espagne

Digitized by Google

sous sa grandeur colossale, et il connoissoit assez *Olivarès* pour savoir que la force de sa tête et celle de ses talens n'étoient pas de nature à multiplier les moyens d'attaque et de défense de la monarchie. La guerre contre l'Espagne fut résolue.

Le plan du cardinal étoit non-seulement de diviser les forces de la maison d'Autriche, et en lui ôtant la suprématie dans l'opinion, d'élever la puissance de la France, mais encore d'étendre les limites de la France, et d'augmenter sa puissance relative en augmentant sa puissance absolue. Il vouloit rester maître des passages de l'Italie, reprendre le Roussillon aux Espagnols, acquérir l'Alsace et Philippsbourg, et s'emparer des Pays-Bas espagnols. Les Suédois doivent lui procurer l'Alsace; c'est du consentement et du concours de la république des Etats-Unis qu'il attend le succès de ses projets sur les Pays-Bas. Il fait proposer aux Etats-Généraux un plan de partage éventuel. Mais ici sa politique se trouva en défaut. La sagesse des conseils, la vigueur des mesures, la fermeté et la modération, la prévoyance et la loyauté caractérisoient la république nouvelle.

Digitized by Google

Ses vues et son activité s'étendoient à tout; elle combattoit l'Espagne avec succès, et la guerre qu'elle faisoit à cette puissance étoit aussi savante que soutenue. Elle l'arrêtoit des années devant ses places fortes, et elle lui enlevoit les siennes; au dehors, elle interceptoit les riches convois de l'Amérique, et les galions étoient amenés dans les ports de la Hollande. Elle créoit un commerce immense, et en étendoit les rameaux aux dépens de ses ennemis. Sa politique embrassoit toute l'Europe dans ses combinaisons. Elle avoit soutenu l'électeur palatin, protégé celui de Brandebourg dans l'affaire de la succession de Clèves, payé des subsides au roi de Suède. *Frédéric-Henri*, frère de Maurice, occupoit la place de stadhouder; il lui avoit succédé dans ce poste important (1624). Moins audacieux, moins ardent et moins ambitieux que Maurice, *Frédéric-Henri* étoit aussi brave, aussi actif que lui, et il avoit plus de sagesse et plus de mesure; dans sa conduite, il étoit plus grand tacticien, et surtout plus fait que lui pour être le premier citoyen d'une république. Les propositions de Richelieu au sujet de la conquête et du partage des

Digitized by Google

Pays-Bas, étonnèrent les Etats-Généraux. Leur intérêt ne leur permettoit pas d'accéder aux projets ambitieux de la France. En devenant voisins de cette puissance, ils avoient lieu de la craindre autant et plus que l'Espagne, dont les forces étoient plus disséminées, tandis que maîtresse des Pays-Bas, la France toute entière les auroit menacés d'un moment à l'autre. Ils faisoient la guerre pour rester indépendans, et non pour enlever ces provinces à l'Espagne, bien moins encore pour les donner à une autre puissance; ils ne vouloient pas qu'elle fût leur souveraine, mais comme voisine, elle leur convenoit mieux que tout autre. Les Etats-Généraux acceptèrent l'alliance que la France leur proposoit; elle étoit naturelle, ils avoient les mêmes ennemis, l'Espagne et l'Autriche; mais ils n'entrèrent pas dans les autres vues de Richelieu, et soit qu'il eût espéré de les tromper, soit qu'il eût été moins clairvoyant qu'eux, il fut obligé de rendre un secret hommage à leur sagacité et à leurs lumières.

La France ayant resserré les liens qui l'unissoient à la Suède et à la Hollande, déclara la guerre à l'Espagne (1635),

Digitized by Google

sans se déclarer encore formellement contre l'Autriche. Le manifeste ne coûta pas de peine à faire, les griefs ne manquoient pas. On insista beaucoup sur la protection ouverte ou sourde que l'Espagne avoit accordée à la reine-mère, à Gaston, à tous les mécontens de France, et sur la détention de l'électeur de Trèves *Philippe Christophe.* En effet, l'Espagne, par un de ces actes de violence plus communs dans la guerre de trente ans que dans les autres, s'étoit emparée des états de ce prince, s'étoit saisie de sa personne, et l'avoit fait conduire prisonnier à Bruxelles, pour le punir d'avoir recherché la neutralité et de l'avoir obtenue de la Suède, par l'entremise de la France.

Pour que la Suède pût agir avec vigueur en Allemagne, il falloit qu'elle n'eût rien à craindre du côté de la Pologne : le premier service que la France lui rendit, fut d'engager les Polonais à conclure une nouvelle trêve de vingt-six ans. Cette négociation étoit difficile. La république étoit fortement sollicitée par le pape et l'empereur à reprendre les armes; mais l'habileté du comte d'*Avaux* et la fermeté d'*Oxenstierna* triomphè-

Digitized by Google

rent de toutes les difficultés. La Suède rendit aux Polonais les places qu'elle avoit gardées dans la Prusse occidentale, mais elle conserva la Livonie. Libre de toute inquiétude, elle poursuivit la guerre en Allemagne avec vivacité, tandis que la France envoyoit deux armées en Italie, et que les Hollandais, réunis aux Français, gagnoient sur les Espagnols la bataille d'Avesnes dans l'évêché de Liége.

Ici le théâtre des opérations militaires s'étend, et comme elles ne marchent pas sur un même plan et ne se lient point les unes aux autres, il seroit aussi inutile que difficile de les suivre, et de les présenter toutes de front dans ce tableau politique. On voit les alliés, comme dans la plupart des coalitions, former des plans vicieux, ou gâter les meilleurs plans dans l'exécution, en sacrifiant l'intérêt de la cause générale à des vues particulières; on les voit perdre de vue l'objet principal de la guerre, qui étoit le maintien de la constitution germanique et l'établissement de l'équilibre, pour faire ou conserver des conquêtes, et trahissant leurs desseins intéressés, aliéner d'eux l'opinion publique; on voit les armées

Digitized by Google

abandonner leurs avantages, se retirer ou se débander faute d'argent ou de vivres, et l'épuisement des peuples obliger les généraux à ralentir leur activité ordinaire. Les négociations se mêlent aux armes, les deux partis se font des ouvertures simulées, proposent la paix et l'empêchent, et n'ont d'autre but, dans cette tactique ancienne et toujours renouvelée, que de rejeter sur leur adversaire tout l'odieux de la guerre. De grands noms fixent l'attention au milieu de ce dédale d'intrigues politiques et d'opérations militaires. Des héros célèbres disparoissent de dessus la scène; d'autres y débutent, et annoncent ce qu'ils seront un jour; mais le récit de leurs exploits et l'appréciation de leur mérite n'appartient ici sous aucun rapport, et nous ne nous y arrêtons que pour relever les faits qui ont préparé et qui expliquent le traité de Westphalie.

Banner, l'élève du grand Gustave, avoit été nommé généralissime des armées suédoises en Allemagne. Pendant six ans il soutint la gloire de la nation, fit de grandes choses avec de foibles moyens, ménagea le sang de ses troupes, les contint dans le devoir malgré tous les

Digitized by Google

efforts des ennemis; et dans un temps où l'art de la guerre n'étoit pour ainsi dire que l'art de ravager, de piller, d'épuiser les pays, *Banner* montra une rare modération, et ne se portoit à ces mesures cruelles qu'à la dernière extrémité. Il aimoit les plaisirs de la table, et s'y livroit quelquefois avec trop d'abandon, mais ils n'entreprirent jamais sur ses devoirs; ce fut lui qui rendit aux Suédois la confiance en eux-mêmes et celle des peuples par la victoire de Wittstock (1636). Jusques-là il avoit été trop foible pour agir offensivement, et avoit même eu de la peine à se maintenir dans la Poméranie. La trêve conclue à Stumsdorff entre la Suède et la Pologne, permit à la première de ces puissances de retirer toutes ses troupes de la Prusse, et elles étoient venues renforcer l'armée de *Banner*. Avec elles il se propose de frapper un coup d'éclat, qui donne à la Suède de nouveaux alliés, et punisse ceux qui l'ont abandonnée. Déjà *Baudis*, général saxon, a été battu par le Suédois *Rudwen* près de Dömitz (1635), et a perdu quatre mille hommes; *Banner* lui-même a détruit sept régimens impériaux sous les ordres de *Marazini* près de Kyritz. Ces exploits ne sont que le

Digitized by Google

prélude d'opérations plus décisives. Soutenu par *Wrangel*, il marche à l'armée saxonne et impériale réunies près de Wittstock, et les attaque avec des forces inférieures (24 septembre 1636). Leur défaite fut complète, ils laissèrent près de cinq mille morts sur le champ de bataille, et la perte des vainqueurs fut légère. Erfurt et Torgau tombèrent en leur pouvoir, et Leipsic même auroit été obligé de se rendre, si *Hatzfeld* et *Gœtz* n'avoient fait diligence pour sauver la ville.

Pendant que *Banner* punissoit la défection de l'électeur de Saxe, et relevoit le courage des Suédois, le duc *Bernard de Weimar* poussoit la guerre avec vivacité sur un autre théâtre, et tout en paroissant servir la cause commune, ne travailloit que pour lui-même. Après la mort de Gustave Adolphe, ce prince auroit voulu jouer le même rôle que lui en Allemagne, et diriger les opérations militaires; mais la politique habile d'Oxenstierna et l'orgueil national des Suédois l'avoient forcé de renoncer à ce plan. Sa féconde imagination lui en avoit bientôt suggéré un autre. Dans un temps où l'épée et les talens militaires décidoient

Digitized by Google

de tout, et où tous les états de l'Allemagne bouleversés paroissoient être l'enjeu de la guerre et le prix des combats, l'ambition de *Bernard* voulut profiter de la confusion générale, pour devenir souverain, et même souverain puissant. Sa valeur brillante, son génie actif et entreprenant, la considération générale dont il jouissoit, justifioient ses espérances. Mais il manquoit de forces et de ressources. Comme il vouloit se rendre indépendant de la Suède, qui se défioit de lui et dont il se défioit à son tour, il avoit proposé à la France de lui donner des subsides pour lever et entretenir une armée avec laquelle il feroit la guerre sur le Rhin. Son but secret étoit d'employer l'argent de la France à conquérir l'Alsace, dont il vouloit faire la base du nouvel état qu'il méditoit de créer. *Richelieu*, qui convoitoit aussi cette province, vouloit se servir du bras et de la tête de *Weimar* pour soumettre l'Alsace et pour l'incorporer à la France. On se trompoit de part et d'autre. Soit que *Richelieu* et *Weimar* ne se devinassent point, soit que chacun d'eux espérât d'empêcher l'exécution des projets de l'autre, ils avoient conclu un traité que

Digitized by Google

Weimar avoit lui-même négocié à Paris, par lequel la France s'engageoit à lui payer annuellement quatre millions de subsides. *Bernard* avoit commencé ses opérations sous de malheureux auspices; mais la fortune l'avoit ensuite dédommagé de ses premières rigueurs. Battu près de Rheinfelden par *Jean de Werth* et *Savelli* (18 février 1638), il les avoit défaits complétement trois jours après. A la suite de cette victoire, il s'étoit emparé de Rheinfelden et de Fribourg, et avoit mis le siége devant Brisach, place importante de laquelle dépendoit le destin de l'Alsace. Les Impériaux l'avoient senti, et avoient multiplié leurs efforts pour la délivrer; mais Bernard les rendit inutiles. Trois armées s'avancent, et trois fois *Bernard*, sans interrompre le siége, va à leur rencontre, et remporte sur eux des victoires signalées. *Gœtz* est battu près de Wittenweier (30 juillet), le duc *Charles de Lorraine* à Ochsenfelde (4 octobre). *Gœtz* qui revient à la charge, est vaincu une seconde fois près de Brisach (le 24). La ville se défend avec la plus grande opiniâtreté, le siége est converti en blocus; à la fin, pressée par la famine, elle ouvre ses portes. *Bernard*

Digitized by Google

montre autant d'humanité après la victoire qu'il a déployé de talens pour l'obtenir, et tâche de faire oublier aux habitans, par sa générosité, tous les maux qu'ils ont soufferts. Mais ses projets d'ambition s'étendent avec ses succès. Maître de l'Alsace, il veut épouser la princesse *Amélie*, veuve de Guillaume V, landgrave de Cassel, qui chargée de la régence pendant la minorité de son fils, a excité l'admiration générale par une conduite aussi ferme que prudente. Cette épouse seroit digne de Bernard par ses qualités personnelles, et les états de la Hesse liés par de nouvelles conquêtes à l'Alsace, formeroient une masse de puissance redoutable. Au milieu de ces vastes projets et de ces brillantes espérances, *Bernard* meurt subitement (1639). L'opinion générale fut qu'il avoit été empoisonné. *Richelieu* gagnoit trop à sa mort pour qu'on ne l'accusât pas d'en être l'auteur. La France recueillit seule le fruit des victoires du duc de Saxe; non-seulement elle s'empara de l'Alsace, mais elle acquit encore son armée. Cette armée étoit à l'enchère après sa mort. *Charles Louis*, fils de l'infortuné Frédéric V, vouloit l'engager à son service;

Digitized by Google

mais la France le fit arrêter à son passage, et sous prétexte qu'il ne lui étoit pas permis de traverser le royaume sans permission, elle le fit conduire à Vincennes. En même temps les émissaires de Richelieu firent aux soldats et aux officiers de Bernard des propositions avantageuses. Toutes les troupes s'engagèrent à la solde de la France. En vain la Suède réclama l'armée de Bernard, elle passa sous les ordres du maréchal de *Guébriant*, et il la conduisit en Allemagne.

Banner y faisoit toujours la guerre avec autant d'activité que le lui permettoient l'épuisement des provinces qui en étoient le théâtre, la foiblesse de son armée et le défaut d'argent. Depuis la victoire de Wittstock, il avoit étonné l'Allemagne par la rapidité de ses marches. Le succès n'avoit pas toujours couronné ses efforts, mais il avoit toujours empêché ses ennemis de profiter de leurs avantages. L'Autriche ne pouvant le vaincre, résolut de se défaire de lui; et ce grand homme qui avoit relevé le parti des Suédois dans l'Empire, et qui venoit de tenter une entreprise audacieuse sur Ratisbonne, où se trouvoit la diète, et l'Empereur qu'il avoit été sur le point de

Digitized by Google

faire prisonnier, mourut (1641) à Halberstadt des suites d'un poison lent qu'on lui avoit donné à Hildesheim. Sa mort fut sur le point de faire perdre à la Suède tout le fruit de ses victoires. Il y eut un moment où elle se vit presque sans armée. Mais la succession de ses héros ne souffroit point d'interruption. L'école de Gustave avoit été féconde en guerriers. *Torstenson* parut sur la scène et appuya par ses armes et par ses succès, les négociations qui avoient été entamées depuis la mort de *Ferdinand II.* Ce prince étoit mort (1637) sans voir la fin de l'incendie que son orgueil et son intolérance avoient allumé. Tout son règne n'avoit été qu'une longue chaîne de guerres, et il laissoit à son successeur ce funeste héritage. Les grandes qualités de ce prince furent perdues pour ses peuples, et il auroit emporté ce sentiment amer au tombeau, si les jésuites dont le zèle hypocrite ou peu éclairé l'avoit égaré pendant sa vie, ne l'avoient pas encore abusé à l'heure de sa mort.

Son fils *Ferdinand III* qui avoit été nommé roi des Romains quelques mois auparavant, lui avoit succédé sur le trône impérial. Ce prince n'avoit ni les ta-

Digitized by Google

lens ni les passions de Ferdinand II, il avoit moins de sagacité et d'esprit, il avoit plus de modération et de douceur. Comme il devoit être étranger aux animosités et aux haines de son père, on pouvoit espérer qu'il auroit des inclinations plus pacifiques, et que cédant au vœu des peuples, il prêteroit les mains à la paix.

Les négociations avoient été entamées sous Ferdinand II. Mais des deux côtés l'empressement n'avoit été qu'apparent. L'opinion que les princes devroient toujours consulter pour la suivre ou pour la combattre, étoit déjà devenue une puissance. Tous les états qui se faisoient la guerre vouloient faire croire aux peuples qu'il ne tenoit pas à eux qu'elle ne fût terminée, mais que leurs ennemis s'y refusoient; de là, les fausses démonstrations, les propositions insignifiantes, les ouvertures simulées. Dans le fond, personne ne vouloit encore la paix sérieusement, excepté ceux qui payoient la guerre de leur sang et de leur argent. Les souverains espéroient des victoires qui leur assureroient de nouveaux avantages. Les généraux désiroient d'obtenir ou de conserver des commandemens qui

Digitized by Google

leur procureroient des richesses ou de la gloire. Les ministres vouloient se rendre nécessaires.

Depuis l'avénement de *Ferdinand III* au trône, les apparences de la paix parurent devenir plus fortes. Hambourg fut le lieu des conférences entre *Conrad de Lützow*, envoyé de l'empereur, *Claude de Mêmes comte d'Avaux*, ministre de France, et *Jean Salvius*, envoyé de Suède (1611). On avoit même signé les préliminaires l'année de la mort de Banner, et l'on avoit décidé que le congrès s'ouvriroit à Münster et à Osnabrück l'année suivante. Mais ces préliminaires n'avoient point été ratifiés.

Cependant les hostilités continuoient, et elles ne souffrirent même point d'interruption jusqu'à la conclusion définitive de la paix. *Torstenson* avoit succédé à Banner dans le commandement de l'armée suédoise. Ce général avoit appris la guerre sous Gustave qui avoit deviné en lui le grand capitaine. Plus vaste dans ses projets, plus hardi dans l'exécution que Banner, il revint aux idées de Gustave Adolphe, et fut le premier général Suédois qui, depuis la mort de ce prince, sentit la nécessité

Digitized by Google

d'attaquer l'empereur dans ses états héréditaires pour terminer la guerre. Au lieu de frapper dans le reste de l'Allemagne des coups plus éclatans que décisifs, il dirigea constamment ses efforts sur la monarchie autrichienne elle-même, et s'il ne réussit pas complétement dans son dessein, il faut s'en prendre à la foiblesse de ses moyens, au dépérissement de sa santé et aux circonstances, beaucoup plus qu'à ses talens et à son activité.

En arrivant en Allemagne il forme une nouvelle armée avec l'argent qu'il apporte de la Suède, et se propose de joindre le maréchal de *Guébriant* qui commande les troupes de Weimar. Mais *Guébriant* se refuse à cette jonction, passe dans l'électorat de Cologne, et remporte près de Kempen une victoire décisive sur le général *Lamboi* (1642). Dans le même temps *Torstenson* pénètre en Silésie, et assiège Schweidnitz. Il bat le duc *Albert de Saxe-Lauenbourg* qui meurt de ses blessures; Schweidnitz, Oppeln, Brieg et même Olmütz tombent en son pouvoir. Il entre en Saxe pour éloigner les Impériaux de la Silésie, tire à lui Wrangel près de Guben, Königs-

Digitized by Google

marck près de Torgau, et menace Leipsic. L'armée impériale s'avance pour sauver cette ville sous les ordres de l'archiduc et de *Piccolomini*, et rencontre les Suédois près de Breitenfeld. Ce terrein déjà abreuvé de sang rappelle aux Suédois de grands souvenirs, et devient pour la seconde fois le théâtre de leurs exploits. Leipsic ouvre ses portes aux vainqueurs (1642), et *Torstenson* assiège Freiberg. Il est obligé de lever le siége, mais malgré les efforts de Gallas, il entre en Bohême par la Lusace, et pousse ses succès jusque dans la Moravie. *Kœnigsmarck* qu'il détache d'un autre côté en Franconie, rançonne l'Allemagne jusqu'au Rhin, et par des marches rapides et savantes arrive à temps pour sauver la Poméranie où les impériaux ont fait une diversion.

Mais pendant que *Torstenson* fait triompher les armes des alliés, *Guébriant* est blessé au siége de Rothweil en Souabe, et meurt de ses blessures. Cette mort rend le courage aux Bavarois; ils surprennent l'armée française près de Düttlingen (24 novembre 1643), elle est complétement défaite. Ses débris se sauvent avec peine en Alsace et dans le Sund-

Digitized by Google

gaw. La joie que cause cette victoire à Vienne est inexprimable. On fait célébrer un service solennel, les espérances et les prétentions renaissent, la paix paroît s'éloigner.

Ces alternatives continuelles de succès et de revers multiplient les obstacles et les difficultés qui s'opposent à l'ouverture du congrès, et devoient encore souvent les multiplier. Le désir de pousser la guerre et celui de hâter la conclusion de la paix, la modération et les demandes ambitieuses passent avec une extrême rapidité d'un parti à l'autre. La bataille de Leipsic avoit rendu les Suédois moins traitables, celle de Düttlingen produisit le même effet sur les Impériaux.

Plus que ces événemens, la mort de *Richelieu* et de *Louis XIII* parurent un moment reculer le terme des malheurs de l'Europe à une grande distance, et prolonger l'anarchie et la confusion générale. Le cardinal étoit mort à l'âge de cinquante-huit ans (1642). L'autorité suprême avoit été sur le point de lui échapper. Le jeune *Cinq-Mars*, fils du marquis d'Effiat, que Richelieu avoit lui-même placé auprès de Louis XIII, avoit

Digitized by Google

formé contre lui une conjuration dont les rameaux s'étendoient fort loin. Ce jeune homme long-temps indifférent au roi, avoit gagné sa confiance par son adresse. Le roi avoit besoin de quelqu'un avec qui il pût dire du mal de Richelieu, et se consoler de son esclavage par la liberté de ses propos. *Cinq-Mars* parvenu à la place de grand écuyer, avoit oublié les bienfaits du cardinal et conspiré contre lui. Le duc d'*Orléans* étoit entré dans ce complot. *Cinq-Mars* avoit négocié avec l'Espagne, et *Xaintrailles* avoit conclu à Madrid en son nom un traité avec *Olivarès* qui avoit promis une armée aux mécontens. Le projet étoit de tuer *Richelieu*. *Louis XIII* lui-même avoit pris part en quelque sorte à la conjuration. Le cardinal étoit malade à Carcassonne. *Cinq-Mars* avoit suivi le roi au siége de Perpignan. Heureusement pour *Richelieu* que ses émissaires lui procurèrent à force d'argent une copie du traité conclu avec les Espagnols. Il l'envoya au roi; cet acte perdit les conjurés. L'ordre fut donné d'arrêter les coupables. *Cinq-Mars* et de *Thou* avoient été décapités à Lyon, le premier comme auteur du traité de Madrid, le second

Digitized by Google

pour en avoir eu connoissance et ne l'avoir pas déclaré; le duc de *Bouillon* avoit été puni par la confiscation de sa principauté de Sédan. *Gaston* avoit fait sa paix à son ordinaire en sacrifiant ses amis. Le cardinal n'avoit survécu que trois mois à ce nouveau triomphe; il étoit mort avec tous les dehors de la piété, admiré de l'Europe, redouté du peuple, haï des grands, indifférent à Louis qui put un moment se croire libre. L'Espagne et l'Autriche, la Suède et l'Empire crurent que cette mort alloit changer le système politique de l'Europe, les premières l'espérèrent, les dernières le craignirent. Mais Richelieu mourant avoit recommandé au roi *Mazarin* à qui il avoit donné ses principes, et dont l'adresse et l'esprit délié devoient achever l'ouvrage que l'audace et le génie de Richelieu avoient commencé. *Louis* obéit encore à son ministre après sa mort, et les mêmes maximes dirigèrent la politique extérieure de la France. Le roi suivit de près Richelieu dans la tombe; il termina sa triste carrière à Saint-Germain-en-Laye à quarante-deux ans (1643). L'héritier du trône étoit âgé de cinq ans. *Louis XIII* qui n'avoit point eu de vo-

Digitized by Google

lonté pendant sa vie, s'imagina que ses ordres seroient respectés après sa mort. Il déclara la reine *Anne d'Autriche* régente; il n'avoit pas une haute idée de ses talens, mais il l'estimoit plus que le duc d'Orléans. *Mazarin* avoit fait associer à la reine un conseil de régence qui devoit avoir la plus grande part à l'autorité; mais à peine le roi eut-il fermé les yeux que le parlement publia une déclaration qui donnoit tout le pouvoir à la reine. C'étoit le donner à *Mazarin* qui avoit eu assez d'habileté pour la gagner, en s'assurant de tous ses entours, depuis les officiers jusqu'aux valets. On le croyoit mal avec elle, et il avoit toute sa confiance. Ce fut un bonheur pour l'empire. La pacification générale entroit dans les principes, dans les goûts et dans l'intérêt du cardinal. On croyoit que la mort de Louis XIII replongeroit l'Europe dans les horreurs de la guerre. L'Espagne affoiblie par la révolte de la Catalogne et du Portugal qui partageoit ses forces, comptoit triompher de la France pendant la minorité de Louis XIV. Mais le cardinal et le duc d'*Enguien* prouvèrent que la France savoit encore

Digitized by Google

négocier et vaincre. La bataille de Rocroi gagnée par ce héros à l'âge de vingt-deux ans, avoit détruit l'antique gloire de l'infanterie espagnole, renversé toutes les espérances des ennemis du royaume, et répandu sur le règne naissant de Louis XIV un éclat qui pouvoit servir d'heureux présage.

Tandis que les principes et la conduite de Mazarin ne permettoient pas à l'Autriche et à l'Espagne de croire qu'elles pourroient reprendre leur ascendant et prolonger la guerre ou dicter des lois à l'Europe, de nouveaux orages se formoient dans le nord, par les intrigues et l'activité de la cour de Vienne. Le Danemarck avoit vu d'un œil jaloux les succès et la gloire de la Suède, mais il étoit resté fidèle à la neutralité, et s'il n'avoit pas servi la cause générale de la liberté religieuse et politique de l'Allemagne, il n'avoit pas du moins empêché ses voisins de la servir. *Ferdinand III*, instruit de la jalousie de *Chrétien IV* contre la Suède, l'engage à se déclarer contre elle, et lui promet des victoires faciles. Les négociations s'entament, et le comte d'*Uhlfeld*, ministre du Dane-

Digitized by Google

marck, soumet les vaisseaux suédois qui passent le Sund, à des visites qui paroissent contraires aux franchises et aux droits dont ils jouissent. La Suède prend l'éveil ; peu disposée à supporter un affront, et soupçonnant les vues secrètes et les projets hostiles du Danemarck, elle se propose de l'attaquer sans lui laisser le temps de se reconnoître, et de punir cette puissance avant qu'elle ait fait ses préparatifs de guerre. *Torstenson* reçoit l'ordre de l'attaquer. Cet habile général cache son plan ; il amuse *Gallas*, son adversaire, par des marches savantes, traverse la Moravie, la Silésie, la Lusace, sans que les Impériaux se doutent de son dessein. Tout-à-coup il entre dans le Holstein et s'en empare sans résistance ; la Jutlande est soumise avec la même rapidité. Le Danemarck étonné qui n'a point de troupes permanentes, et dont l'organisation militaire porte encore l'empreinte de la féodalité, se voit sans défense, et invoque le secours de l'Autriche. *Gallas*, qui voit qu'il a été trompé, accourt dans l'espérance d'enfermer et d'affamer les Suédois dans la Jutlande ; mais *Torstenson* devine qu'il veut se saisir des dé-

Digitized by Google

filés entre Stapelholm et Schleswig, il le prévient, et rassemblant toutes ses forces près de Rendsbourg, il quitte le Holstein. *Gallas*, faute de vivres, est bientôt lui-même obligé de l'abandonner. *Torstenson* le suit de près, la cavalerie de *Gallas* est entièrement détruite près de Juterbock (1644), son infanterie a le même sort près de Magdebourg, où *Kœnigsmarck* remporte sur elle une victoire qui laisse à peine subsister deux mille hommes de cette armée menaçante.

La France et la Hollande étoient également intéressées à faire cesser cette guerre du nord qui empêchoit les Suédois de concentrer toutes leurs forces contre l'Autriche. Elles s'y emploient utilement, et bientôt par leur médiation la paix est conclue à Bromsebrö (1645). La Suède sort de cette courte lutte avec de grands avantages. Elle obtient les îles de Gothland et d'Oesel, les provinces de Jemptelande et de Herjedale, la Hallande pour trente ans, et l'affranchissement de tous les péages du Sund. La Hollande, toujours attentive à ses intérêts mercantiles, profite de l'occasion pour étendre et assurer son commerce dans la Baltique.

Digitized by Google

La paix de Bromsebrö permet à *Torstenson* d'aller ailleurs cueillir de nouveaux lauriers. Fidèle à son plan de réduire l'Autriche à la nécessité de faire la paix en l'attaquant dans le centre de sa puissance et de ses ressources, il marche vers les états héréditaires et pénètre en Bohême (1645). L'armée impériale, commandée par *Gœtz* et par *Hatzfeld*, veut en vain s'opposer à ses progrès; elle est battue près de Jancowitz, *Gœtz* est tué dans la mêlée, *Hatzfeld* est fait prisonnier, les vaincus laissent neuf mille hommes sur le champ de bataille. L'empereur se trouvoit à Prague, il fuit devant les armes victorieuses des Suédois, et se retire à Grätz; *Torstenson* opère sa jonction avec le Transylvain *Ragotzky*, qui avoit de nouveau pris les armes contre l'Autriche. Déjà ils sont maîtres du cours du Danube; Vienne est menacée; mais *Ragotzky*, toujours inconstant et mobile, fait sa paix particulière; la santé de *Torstenson*, affoiblie par les fatigues et les travaux, l'oblige à chercher du repos; le chagrin que lui donne la défection du Transylvain et les maladies qui ravagent l'armée suédoise, le détermi-

Digitized by Google

nent à se démettre du commandement; il laisse *Wrangel* et *Kœnigsmarck* à la tête des troupes recueillir le fruit de ses victoires. D'un autre côté, le duc d'*Enguien*, qui a pris le titre de prince de Condé, et *Turenne* soutiennent l'honneur des armes françaises; *Merci*, général bavarois, qui a pris à Fribourg une des plus fortes positions, est forcé dans son camp par les deux héros (1644). *Turenne* est battu l'année suivante à Mergentheim par les Bavarois; mais deux mois après il efface et venge cet affront par la victoire d'Allersheim, et *Merci* meurt dans cette bataille, pleuré par ses ennemis.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Ouverture du congrès de Münster. Caractères des plénipotentiaires. Marche des négociations. Paix de Westphalie. Considérations sur ce traité.

Les succès des armes des alliés et l'épuisement universel amènent à la fin l'ouverture du congrès qui devoit faire cesser tant de malheurs. Depuis quatre ans il avoit été résolu que les conférences auroient lieu à Münster et à Osnabrück, mais des prétextes frivoles, ou des raisons importantes avoient multiplié les longueurs et les délais. Tantôt c'étoient les pleins-pouvoirs qui n'avoient pas les formes requises, et qui n'étoient pas assez étendus; tantôt il falloit attendre l'arrivée des députés des villes et des princes de l'Empire, auxquels la France et la Suède, qui ne vouloient pas traiter avec les électeurs seuls, avoient procuré l'admission. La détention de l'électeur de Trèves avoit aussi fait perdre un temps précieux. L'Espagne

Digitized by Google

ne vouloit pas le relâcher, la France ne vouloit pas négocier sans lui; à la fin la première céda, et le congrès s'ouvrit (10 avril 1645).

Indépendamment même de l'importance des intérêts dont cette assemblée étoit chargée et des grands talens qui s'y trouvoient réunis, jamais il n'y en avoit eu dans le monde policé de plus imposante. C'étoit pour la première fois que les états de l'Europe paroissoient former une véritable république de puissances, et qu'ils sentoient la nécessité d'assurer l'intérêt général en consultant tous les intérêts particuliers, et de combiner toutes les forces de manière que par leur action et leur réaction réciproques, aucune ne fût écrasée, aucune ne devînt tyrannique. L'Europe n'avoit jamais présenté un spectacle pareil. A Münster se rendirent les ambassadeurs de France et de Hollande, pour traiter avec l'Empereur et l'Espagne, sous la médiation de la république de Venise. A Osnabrück, la Suède fit ses propositions pour elle-même et pour l'Empire, sans l'entremise d'aucune puissance. On admiroit dans cette assemblée des talens éminens et des connoissances profondes.

Digitized by Google

Le comte de *Trautmansdorff*, premier plénipotentiaire de l'empereur, méritoit cette place par un esprit juste et étendu et par un grand attachement à la puissance dont il devoit défendre les intérêts. Le duc de *Longueville*, qui étoit à la tête de l'ambassade de la France, n'avoit été envoyé à Münster que pour la représentation ; *Mazarin* vouloit l'éloigner de la cour. Le comte d'*Avaux* et le sieur de *Servien* étoient les véritables négociateurs ; le premier, issu de l'illustre famille des *de Mêmes* connoissoit à fond la France et l'Europe ; des études profondes et l'expérience des affaires avoient développé son génie naturel, et il saisissoit avec une égale facilité les détails et l'ensemble. Homme d'état et négociateur, il avoit des principes sûrs, un point de vue élevé, un coup-d'œil prompt, et l'art de modifier son système suivant les circonstances. Des formes imposantes et agréables, de la noblesse et de la grace, une manière de traiter franche et loyale, digne du ministre d'une grande puissance, lui concilioient l'estime et la confiance générales. *Servien* ne manquoit ni d'esprit ni d'habileté ; mais il étoit plus vif et

Digitized by Google

plus impérieux que le comte d'Avaux.

Les deux plénipotentiaires de la Suède étoient tous deux des hommes d'un rare mérite. *Jean Oxenstierna*, fils du grand chancelier, avoit reçu une éducation digne de sa naissance et des places auxquelles il pouvoit aspirer. Son imagination étoit féconde en moyens, son jugement prompt et sûr, son activité infatigable, sa parole sacrée; mais sa fermeté dégénéroit quelquefois en roideur, et on lui trouvoit cette hauteur que les contemporains ont reprochée à toute sa famille. *Adler Salvius* ne devoit son élévation et sa fortune qu'à son mérite. Il avoit l'esprit plus conciliateur et le caractère plus doux qu'Oxenstierna; mais il travailloit avec plus de peine, son esprit n'avoit pas autant de facilité ni d'abondance, et si l'un montroit trop de roideur, l'autre avoit peut-être un peu de mollesse.

Tels étoient les principaux personnages du congrès. Il dura près de quatre ans avant de terminer son ouvrage. La nature, le nombre, la complication des intérêts dont il fut chargé, suffiroient peut-être pour justifier ce qu'on a appelé sa lenteur. Tous les rapports avoient été

Digitized by Google

bouleversés, il s'agissoit de les établir sur de nouveaux principes. Il falloit assurer l'existence indépendante de tous les états de l'Europe, changer la constitution de l'empire germanique, fixer le sort des protestans, leur donner des moyens de défense contre les catholiques, sans leur fournir des moyens d'attaque; enfin, dédommager la France et la Suède de leurs sacrifices. Toutes les puissances se craignoient et se défioient les unes des autres. Les alliés ne vouloient pas trop affoiblir leurs ennemis, ni se procurer l'un à l'autre de trop grands avantages; l'Espagne et l'Autriche s'observoient réciproquement; les Pays-Bas redoutoient l'agrandissement de la France, qui, de son côté, ne vouloit pas accorder à la Suède trop de prépondérance en Allemagne. Au milieu de ce dédale de prétentions et de craintes opposées, l'habileté ne suffisoit pas pour satisfaire tous les intéressés; il falloit encore le secours du temps et surtout celui de la lassitude. A ces causes de la longueur du congrès s'en joignirent d'autres qui prirent leur source dans les passions des négociateurs et dans la politique insidieuse de quelques puissances. L'Autriche et

Digitized by Google

l'Espagne vouloient faire des paix séparées, l'une avec la Suède, l'autre avec les Pays-Bas, sans le concours de la France. Les raisons qui le faisoient désirer à l'Autriche, éloignoient la Suède de ce parti. Cette puissance étoit trop éclairée pour ne pas sentir qu'elle seroit perdue tôt ou tard, si elle se séparoit de la France. Les Etats-Unis n'avoient pas les mêmes motifs de se refuser aux vœux de l'Espagne, et l'Espagne réussit. Ces tentatives et ces essais firent perdre beaucoup de temps; d'ailleurs, la marche et l'issue des opérations militaires accéléroient ou retardoient les négociations, les succès des envoyés dépendoient de ceux des généraux, et c'étoit sur les champs de bataille que se préparoient les matières. Enfin, les divisions et les jalousies des plénipotentiaires de la même puissance nuisirent aussi à l'accélération des affaires. *Servien*, créature de Mazarin, calomnioit à la cour le comte d'*Avaux*, et ces calomnies influoient sur les affaires. *Oxenstierna* étoit jaloux du crédit de *Salvius* sur l'esprit de Christine; mais *Christine* étoit lasse de la guerre, et vouloit la paix pour se livrer toute entière aux sciences. *Mazarin* dé-

Digitized by Google

siroit la paix, parce qu'il prévoyoit et craignoit en France de nouveaux troubles. L'Allemagne et l'Autriche étoient épuisées. La prise de la petite ville de Prague (1648) par Königsmark, qui y fit un butin immense, acheva de déterminer cette dernière puissance à se hâter de conclure, et l'interminable traité fut signé (26 oct. 1648).

La marche des négociations au congrès de Münster et d'Osnabrück fut généralement plus franche et plus ouverte qu'elle ne l'avoit été dans des négociations de ce genre.

A la vérité, on voit par les lettres et les dépêches des ministres, qu'on employa quelquefois la tactique ordinaire. On demanda beaucoup, dans l'idée de rabattre de ses prétentions et de vendre son apparente facilité, ou l'on commença par faire des demandes modestes pour ne pas effaroucher les autres puissances; on insista sur des objets peu importans, afin d'en obtenir d'autres de la lassitude générale; on sacrifia les choses aux personnes et les principes aux petites passions, et l'on parut insister sur des points d'un intérêt général, pour assurer d'autant mieux son intérêt particulier. On

Digitized by Google

confondit aussi quelquefois au congrès de Münster la ruse avec la finesse, la subtilité avec la pénétration, la défiance avec la prudence, la mauvaise foi avec des artifices légitimes; mais ces mépriſes, d'autant plus funestes qu'elles sont volontaires, y furent moins fréquentes qu'ailleurs. La plupart des puissances vouloient non-seulement une paix momentanée, mais une paix solide et durable. Tous les états sentoient qu'elle ne seroit que précaire si elle assuroit tout aux uns et enlevoit ou refusoit tout aux autres, et que la sûreté générale exigeoit que personne ne fût sacrifié, et qu'aucun état n'acquît assez de prépondérance pour dicter la loi. Les plénipotentiaires prirent l'esprit des gouvernemens qu'ils représentoient. La plupart avoient des vues trop élevées et une politique trop loyale, pour ne pas embrasser dans leurs pensées et dans leurs travaux tous les états de l'Europe, et le traité de Westphalie fut le résultat de vàstes et profondes combinaisons.

Ce traité peut être regardé comme la première grande mesure que les puissances de l'Europe aient prise pour parvenir à une espèce de garantie légale de leur

Digitized by Google

existence et de leurs droits. Cette paix a été un essai du système des contre-forces moins imparfait que tous ceux qui l'avoient précédé; il devoit mettre à couvert l'indépendance des états en les opposant les uns aux autres, et substituer pour tous l'ordre social à l'état de nature; il a servi en quelque sorte de base à tous les traités postérieurs. Ce traité, qui est le point de départ du droit public de l'Europe, mérite quelqu'attention. Sans entrer dans les détails, saisissons-en les principaux articles.

La guerre avoit eu pour objet principal la liberté religieuse. Les protestans avoient obtenu de grands avantages par la paix de Passau; mais ces avantages ne leur ayant pas été garantis par l'organisation de la diète et par celle des grands tribunaux de l'Empire, leur existence avoit toujours été précaire. L'oppression leur avoit bientôt enlevé ces avantages, ou la crainte de l'oppression les avoit empêchés d'en jouir. Depuis la victoire de Prague, Ferdinand les avoit à peu près dépouillés de tous leurs droits. La Suède et la France étoient également intéressées à ce que les états protestans fussent respectés dans

Digitized by Google

l'exercice de la liberté du culte; mais la raison, la religion, la politique prescrivoient à la France d'assurer la même liberté aux catholiques. L'égalité des droits des deux sectes religieuses pouvoit seule garantir la solidité de la paix. Voici ce qui fut réglé à cet égard.

La paix de religion de 1555 est confirmée dans toute son étendue, et l'état public de la religion en Allemagne doit être remis sur le pied où il étoit le premier janvier de la sixième année de la guerre (1624), excepté dans le Palatinat et dans les terres des princes qui avoient épousé la cause du Palatin, où l'on doit se régler sur la seconde année (1619). Tous les biens ecclésiastiques que les protestans ont possédés alors, doivent leur rester. Les bénéficiers qui changeront de religion, perdront de fait leurs bénéfices. Si quelque électeur, prince ou seigneur souverain, quel que soit son titre, change de religion ou acquiert quelque état qui professe une religion différente de la sienne, il lui sera permis d'avoir dans sa cour des ministres de sa religion, mais de manière que cela ne puisse préjudicier à la religion de ses sujets.

L'essentiel étoit de créer dans la cons-

Digitized by Google

titution même de l'Allemagne une garantie de ces droits religieux. Il fut décidé pour cet objet, que, dans les assemblées ordinaires, ainsi que dans les diètes générales, le nombre des députés des deux religions seroit égal; que quand on nommeroit des commissaires extraordinaires, ils seroient pris parmi les catholiques pour les affaires qui les regardoient, et parmi les protestans pour décider leurs intérêts. Le tribunal de la chambre impériale doit être composé d'un juge catholique, de quatre présidens nommés par l'empereur et dont deux professeront la confession d'Augsbourg, de vingt-six assesseurs catholiques et de vingt-quatre protestans. Les juges du conseil aulique seront pris en nombre égal dans les deux religions. Les droits qui sont donnés aux catholiques et à ceux de la confession d'Augsbourg, sont aussi accordés aux réformés. A l'exception de ces trois religions, aucune autre ne sera reçue ni tolérée dans l'Empire.

La constitution germanique, comme la plupart des constitutions de l'Europe, étoit le résultat du hasard des circonstances, des besoins, des intérêts et des

Digitized by Google

passions du moment. La plupart des choses étoient réglées par l'usage et non par des lois écrites. Les cas et les rapports nouveaux étoient décidés arbitrairement sans aucune espèce de principe fixe. Les empereurs avoient été autrefois souverains de l'Allemagne comme tous les autres princes de l'Europe; mais les grands vassaux ou les grands propriétaires s'étoient insensiblement rendus indépendans. Tant que les empereurs n'avoient pas eu des états héréditaires considérables, les petits souverains de l'Allemagne n'avoient pas eu besoin de se préparer des moyens de défense dans la constitution, puisque les chefs de l'Empire avoient peu de moyens d'attaque; mais depuis que les empereurs avoient été pris dans la maison d'Autriche, et que cette maison étoit devenue puissante, les princes de l'Empire auroient dû prendre des précautions contre leurs entreprises, en changeant les formes de la constitution. Charles-Quint et Ferdinand II leur avoient prouvé que les lois politiques existantes, bien loin de s'opposer aux injustices et aux usurpations des empereurs, leur donnoient une sorte de légalité. Il importoit à la France et à la Suède, que

Digitized by Google

la maison d'Autriche ne pût pas traiter les princes de l'Allemagne comme ses sujets et l'Empire comme une province. Par la paix de Westphalie, on tâcha de prévenir le mal, en faisant plusieurs changemens à la constitution.

Il fut décidé que les princes et les états de l'Allemagne jouiroient dans toutes les assemblées nationales d'un suffrage libre et décisif, relativement à toutes les affaires de l'Empire, quand il s'agiroit de faire des lois nouvelles, d'en interpréter d'anciennes, de déclarer la guerre, de lever des troupes, d'établir des impôts dans l'Empire, d'y bâtir des forteresses. C'étoit assurer aux états une part active et continuelle à la souveraineté; c'étoit même leur donner presque exclusivement le pouvoir législatif, pour tout ce qui tenoit à l'intérêt de la fédération. Les villes libres eurent voix décisive aux diètes particulières et générales. Plus on multiplioit les voix dans les diètes, plus la France et la Suède croyoient qu'elles ôtoient d'influence à l'empereur et qu'elles se ménageoient de moyens d'augmenter la leur. Elles avoient encore le même but en établissant que les électeurs et les princes pourroient faire des alliances

Digitized by Google

entre eux et avec les puissances étrangères, pourvu que ces alliances ne fussent formées ni contre l'Empereur ni contre l'Empire. On renvoya à la diète, de décider à quelles formes devoit être soumis le droit de prononcer le ban, et dans la suite il fut réservé aux seuls électeurs.

Ces lois constitutionnelles étoient sages; mais des lois de cet ordre ne sont presque jamais efficaces, quand ceux qu'elles doivent contenir ont un pouvoir indépendant de celui qu'elles leur confèrent, et qu'ils peuvent s'en servir pour violer leurs devoirs. Il n'y avoit aucun prince en Allemagne assez puissant pour contraindre l'empereur à respecter les formes prescrites : on pouvoit donc prévoir qu'elles seroient illusoires, s'il n'existoit pas une force qui leur servît de garantie. La France et la Suède ne demandoient pas mieux que de se charger de ce rôle; mais les sacrifices qu'elles prétendoient avoir faits pour la cause commune, et auxquels elles s'engageoient encore, méritoient des dédommagemens ou des récompenses. On ne pouvoit les leur accorder qu'aux dépens de l'Autriche ou de l'Empire. Comme on ne pou-

Digitized by Google

voit pas prétendre que l'Autriche s'exécutât seule, et que les princes séculiers de l'Allemagne étoient plus difficiles à dépouiller que les ecclésiastiques, ce furent les états de ces derniers dont on disposa sans scrupule pour faciliter les arrangemens; le principe des sécularisations fut admis. Dès que la France et la Suède obtenoient des dédommagemens, il falloit en accorder aussi à plusieurs états de l'Allemagne qui avoient essuyé des pertes considérables pendant la guerre, et de ce système de compensations et d'indemnités résultèrent de grands changemens.

La France obtint la cession formelle des évêchés de Metz, de Toul et de Verdun, qu'elle possédoit déjà depuis plus d'un siècle, mais auxquels l'Empire n'avoit pas formellement renoncé ; les droits de métropolitain devoient rester à l'électeur de Trèves. L'empereur céda à la France la Haute et la Basse-Alsace, Brisach, le Sundgaw et la préfecture des dix villes impériales avec leurs dépendances. Cependant on réserva aux états immédiats d'Empire qui se trouvoient dans ces provinces, la jouissance de toutes les prérogatives compatibles

Digitized by Google

avec la souveraineté de la France. On lui accorda encore le droit de mettre garnison dans la forteresse de Philippsbourg. Tout ce que la France acquit par cet article du traité, étoit le fruit des conquêtes et des victoires de Bernard de Weimar. Ces acquisitions étoient précieuses, elles donnoient à la France de ce côté des limites naturelles, et par la fertilité et la richesse de ces provinces, elles augmentoient sa puissance réelle; mais elles formèrent long-temps des parties tout-à-fait hétérogènes dans le corps de la monarchie française. La différence du langage, du caractère national, et même de la religion, rendit long-temps la possession de ces provinces précaire et incertaine. Nous verrons dans la suite les droits ecclésiastiques et autres qui furent réservés à plusieurs princes d'Allemagne, devenir des principes de division et de guerre.

La Suède qui n'étoit entrée en Allemagne que pour assurer son indépendance et son intégrité, et qui ne possédoit rien dans l'Empire avant la guerre de trente ans, obtint par la paix de Westphalie des avantages considérables. En débarquant en Allemagne, Gustave

Digitized by Google

Adolphe avoit pris toute la Poméranie en séquestre. A la mort du dernier duc Bogislas XIV, cette province auroit dû retomber, en vertu des traités de confraternité, à l'électeur de Brandebourg; mais les Suédois n'avoient pas voulu s'en dessaisir. A Osnabrück, ils consentirent à rendre à son légitime possesseur la Poméranie ultérieure; mais on fut obligé de leur assurer l'autre, ainsi que Stettin, l'île de Rugen et la ville de Wismar dans le Mecklenbourg. De plus, on sécularisa en leur faveur l'archevêché de Brême qui fut converti en duché, et l'évêché de Verden qu'ils obtinrent à titre de principauté. La Suède eut trois voix à la diète, et reçut cinq millions d'écus qui devoient être répartis sur sept cercles de l'Empire, car l'Autriche et la Bavière furent formellement exemptées de cette rétribution. La Suède montroit ainsi plus d'habileté que de désintéressement. Mais les puissances ne peuvent pas avoir la même générosité que les particuliers; elles se doivent avant tout à elles-mêmes, et les souverains sont dans l'obligation de ne pas sacrifier gratuitement les ressources de leurs états. D'ailleurs, il importoit à l'Allemagne que la Suède qui

Digitized by Google

devoit lui garantir son existence, eût un intérêt particulier à la défendre, et des moyens directs de connoître et de surveiller ses affaires. Dans la suite, la Suède perdit une grande partie de ses conquêtes. Les acquisitions qu'elle faisoit par ce traité, n'étoient ni une grande perte ni un malheur pour l'Allemagne.

L'électeur de Brandebourg, héritier légitime de toute la Poméranie, fut indemnisé pour la partie de ce duché que les Suédois se réservèrent, par la sécularisation de l'archevêché de Magdebourg, qu'il fut obligé de laisser au prince de Saxe qui en étoit administrateur, jusqu'à sa mort (1680), et par celle des évêchés de Halberstadt, de Minden et de Camin, qui furent déclarés principautés séculières avec quatre suffrages à la diète.

En dédommagement de la ville et du port de Wismar, les ducs de Mecklenbourg reçurent les évêchés de Schwérin et de Ratzebourg, qui furent sécularisés, et les commanderies de l'ordre de S. Jean, Mirow et Nimirow. La maison de Brunswic acquit les cloîtres de Walkenried et de Grüningen, parce qu'elle étoit obligée de renoncer à l'espérance de plusieurs coadjutoreries que les prin-

Digitized by Google

ces de son sang avoient obtenues, et on lui assura la succession alternative dans l'évêché d'Osnabrück. La Hesse n'avoit proprement rien perdu, mais ceux qui étoient chargés de ses intérêts, négocièrent si habilement, qu'elle fut gratifiée de l'abbaye de Hirschfeld, de quatre bailliages du comté de Schauenbourg, et de six cent mille écus qui furent répartis sur Mayence, Cologne, Paderborn, Münster et Fulda.

L'électeur palatin, Charles Louis, fils de l'infortuné Frédéric V, recouvra le Palatinat du Rhin et ses dépendances. Le Haut-Palatinat resta à la maison de Bavière, et la Bergstrasse fut achetée par l'électeur de Mayence. On créa, en faveur de Charles Louis, une huitième dignité électorale qui devoit être supprimée si la maison de Bavière ou la maison Palatine venoit à s'éteindre. La Saxe trouva, dans le congrès de Münster et d'Osnabrück, une défaveur bien méritée. On ne lui pardonnoit pas la paix de Prague. Elle augmenta encore l'indignation générale en protestant contre la liberté religieuse accordée aux réformés, et cette protestation n'aboutit à rien.

La république des treize cantons suis-

Digitized by Google

ses fut déclarée libre, indépendante, souveraine, et fut affranchie de tous les liens qui l'unissoient à l'Empire. Ce peuple également respectable par les motifs qui lui firent désirer l'indépendance, par les moyens qu'il employa pour y parvenir, et par le bel usage qu'il en fit pendant plusieurs siècles, jouissoit déjà de la liberté qu'il devoit à sa valeur. Son existence indépendante étoit déjà depuis deux siècles un fait incontestable; mais les faits de ce genre doivent être formellement reconnus par les autres nations, pour avoir une entière validité. Les braves montagnards des Alpes n'avoient pas besoin, pour se croire libres, que l'Empire déclarât publiquement qu'ils l'étoient; mais cette déclaration étoit un hommage qu'on devoit à leurs vertus. La France éclairée par une sage politique, exigea que la Suisse fût reconnue entièrement indépendante, et que l'Empire n'eût plus sur elle la moindre prétention, afin que cette république devînt ce qu'elle a été en effet, un boulevard placé entre la France et l'Autriche, un état pacifique, et dont ces deux puissances fussent également intéressées à maintenir la neutralité et le repos.

Digitized by Google

L'Espagne reconnut aussi au congrès de Münster l'indépendance de la république des Etats-Unis. Cette reconnoissance n'étoit pas une vaine formalité, car jusqu'alors l'Espagne les avoit toujours traités en rebelles, et avoit revendiqué sa souveraineté par la force des armes. Dans cette longue et sanglante lutte qui avoit duré quatre-vingts ans, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la persévérance opiniâtre de l'Espagne qui s'épuisoit et s'affoiblissoit, en faisant sans cesse de nouveaux efforts pour soumettre la Hollande, ou de la fermeté et du bonheur de la république qui s'enrichissoit et se fortifioit par la guerre même, et combattoit son ennemi avec ses propres ressources. L'histoire ne présente aucun exemple d'un peuple chez lequel la liberté ait enfanté autant de prodiges, sans que sa cause ait été souillée par des crimes, et qui ait connu tous les genres d'énergie, excepté celle des passions violentes et cruelles. Les limites de la nouvelle république furent fixées dès-lors telles qu'elles sont demeurées jusqu'à la guerre de la révolution française. Le Brabant hollandais et les places qui couvrent la Flandre et la Gueldre, lui res-

Digitized by Google

tèrent. Elle s'étoit rendue maîtresse du cours de la Meuse par la prise de Maëstricht (1632), et elle conserva cette conquête. L'article du traité le plus funeste aux Pays-Bas, et peut-être le plus avantageux aux Etats-Unis, mais aussi le plus contraire aux principes d'une politique noble et généreuse, fut celui par lequel la Hollande exigea la clôture du port d'Anvers. Cette ville jusques-là florissante, active, populeuse, tomba de son élévation avec une prodigieuse rapidité, et Amsterdam, que la nature n'avoit pas destinée à jouer le rôle d'Anvers, débarrassée de cette rivale, s'éleva rapidement.

L'Europe entière eût été pacifiée par le traité de Westphalie, si l'Espagne et la France avoient voulu faire la paix. Mais ces deux puissances ne furent pas assez sages pour sacrifier des espérances vagues et incertaines de victoires et de conquêtes, à un bien plus réel et plus solide, et surtout à de plus hautes considérations. L'Espagne, qui avoit été assez heureuse et assez habile pour séparer les Etats-Unis de la France, et qui comptoit que les troubles dont la minorité de Louis XIV étoit menacée, empêcheroient

Digitized by Google

cette puissance d'agir avec vigueur au dehors, se flattoit de réparer ses pertes, de recouvrer, non-seulement la Catalogne qui s'étoit donnée à la France (1642), mais encore le Roussillon et une partie des Pays-Bas que la France avoit conquis. D'un autre côté, Mazarin ne vouloit pas une paix générale, parce qu'il désiroit d'occuper au dehors l'activité inquiète et bouillante de la nation; craignant des divisions intestines, il espéroit détourner, dans les pays voisins, les humeurs politiques qui fermentoient dans l'intérieur, et se faire pardonner son pouvoir par les succès brillans des armes françaises. Tels étoient les motifs qui prolongèrent la guerre entre l'Espagne et la France pendant onze ans. Nous verrons qu'elle ne fut terminée qu'en 1659, par la paix des Pyrénées.

Le traité de Westphalie fit perdre à la maison d'Autriche la prépondérance politique qu'elle avoit eue en Europe depuis Charles V, et dont elle avoit si souvent abusé pour le malheur des autres états. Lui enlever cette supériorité décidée et dangereuse, avoit été l'objet principal de la guerre que lui avoient faite la Suède et le Danemarck, depuis l'année

Digitized by Google

de l'édit de restitution (1629), qui fut l'apogée de sa puissance, et en même temps l'époque du plus haut degré de sa tyrannie. La liberté politique de l'empire germanique et la liberté religieuse des protestans étoient les moyens les plus sûrs de lui ôter son ascendant dominateur; c'étoit, sous ce rapport, que les puissances envisageoient ces deux objets importans. Elles parvinrent à leur but secret et principal; la puissance des états de l'Empire contint celle de l'Autriche, leur force contre-balança la sienne, et les amis de l'humanité espérèrent que ce système serviroit de garantie à l'existence indépendante des autres états, et assureroit la tranquillité de l'Europe.

Comme la guerre ne doit être que le moyen d'amener le règne de la justice et du droit, et les traités de sages combinaisons qui dispensent d'en appeler à l'épée, en créant un ordre de choses où la force prévienne l'abus de la force, on peut dire avec raison que la guerre de trente ans et la paix qui la termina, furent un bien pour l'Europe, et produisirent l'effet désiré. La puissance qui menaçoit toutes les autres, fut res-

Digitized by Google

serrée dans des limites plus étroites, la France et la Suède lui servirent de contre-poids, et ces deux états acquirent en Allemagne un crédit et une influence qui diminuèrent considérablement celle de la maison d'Autriche. A la vérité l'événement a prouvé que l'Europe n'avoit fait que changer de dangers, et la France acquit vingt ans après une telle prépondérance et en abusa tellement, que l'Allemagne retomba sous le pouvoir de la maison d'Autriche, et chercha auprès de cette puissance un appui et des secours contre les entreprises menaçantes de Louis XIV. Mais on ne sauroit en faire un reproche aux hommes d'état qui négocièrent le traité de Münster. La France acquit, dans l'espace de vingt ans (1648 à 1668), une consistance, une force, une puisssance prodigieuses, mais ce fut par le développement interne de ses moyens naturels. Aucun gouvernement ne connoissoit ses ressources et ne pouvoit les connoître, le sien même ne se doutoit pas de leur existence. Les puissances qui conclurent la paix de Westphalie, voyoient la France encore engagée dans la guerre avec l'Espagne, affligée d'une minorité ora-

Digitized by Google

geuse, elles ne la croyoient pas sur le point de devenir aussi redoutable qu'elle le devint en effet, car elles ne pouvoient pas deviner le génie de Colbert qui créa la richesse nationale de la France.

D'ailleurs, on avoit encore dans toute l'Europe des idées exagérées de la Suède. Les grandes choses qu'elle avoit faites, donnoient le change sur l'étendue de ses moyens; cependant le rôle brillant qu'elle jouoit, étoit un coup de force, et non le résultat naturel et durable de sa position; c'étoit l'effet de l'impulsion donnée à un peuple énergique par un homme extraordinaire, et à ce mouvement rapide devoient succéder la fatigue et la foiblesse. On avoit donc tort de voir dans la puissance de la Suède en Allemagne un contre-poids suffisant à la France; mais cette erreur étoit bien pardonnable. On doit regretter que les plénipotentiaires de Münster n'aient pas eu l'idée de créer en Allemagne même sur les bords du Rhin, une puissance considérable, qui pût contenir au besoin l'Autriche et la France, et servir d'égide aux autres états de l'empire germanique; mais la France, l'Autriche, la Suède, les princes d'Allemagne mêmes

Digitized by Google

se seroient opposés avec une égale vivacité à l'exécution de ce plan. Il falloit qu'une triste expérience en fît sentir la nécessité. Le hasard des circonstances et le génie d'une maison souveraine devoient réaliser en partie cette idée dans le siècle suivant, la liberté civile et religieuse de l'Allemagne en a été mieux assurée.

Indépendamment de son influence sur la garantie publique des états de l'Europe, on ne sauroit dire que la guerre de trente ans ait produit quelqu'avantage à l'humanité et qu'elle ait accéléré le développement des esprits. Cette guerre désastreuse n'a point fait faire, comme d'autres, de progrès aux arts mécaniques. La grande consommation qu'elle a occasionnée, auroit dû amener de plus grands efforts et multiplier les productions de tout genre. Mais comme elle ne se fit pas avec l'excédent du revenu des nations, mais avec le capital même, elle enleva les avances nécessaires au travail, et le paralysa. Comme elle ne fut pas conduite par des moyens réguliers, elle ravagea toutes les contrées qui en furent le théâtre, ne laissant aux peuples que le découragement et la misère. Cependant le mouvement qu'elle

Digitized by Google

imprima aux hommes et qui leur donna le besoin de l'activité ne fut pas perdu, et survécut à la guerre. Les passions qui n'avoient amené que des destructions prirent à la paix une autre direction, et aimèrent mieux produire des objets utiles que de rester inactives, ou de ne pas trouver les moyens de se satisfaire. D'ailleurs, la dépopulation amenée par trente année de combats, fournissoit à ceux qui échappèrent aux armes, des moyens plus abondans de subsistance, et invitoit à réparer les maux de la guerre. Mais en Allemagne où les ravages avoient été poussés au-delà de toute appréciation, il devoit s'écouler bien du temps, avant que, selon les lois que la nature suit dans le développement des sociétés humaines, le travail amenât la richesse, et, par elles, les progrès des arts et des sciences.

Les génies heureux ne manquoient pas. La nature ne connoît pas d'époques de stérilité; mais ces génies sommeilloient faute de secours et de circonstances favorables qui les tirassent de leur léthargie, ou s'attachoient exclusivement à la guerre et à la politique. De tout temps ces objets ont fixé de préférence les re-

Digitized by Google

gards des hommes, et dans la première partie de ce siècle surtout ils paroissent avoir absorbé l'attention et les forces. Peu d'époques offrent un plus grand nombre de noms justement célèbres. Dans les deux partis brillèrent de rares talens. Jamais on ne vit plus de capitaines habiles, plus d'hommes d'état d'un génie supérieur. *Mansfeld*, *Chrétien de Brunswic*, *Gustave Adolphe*, *Horn*, *Banner*, *Weimar*, *Torstenson*, *Wrangel*, *Koenigsmarck* à la tête des Suédois; en France *Gassion*, *Guébriant*, *Turenne* et *Condé*; et dans les armées de l'Autriche, *Maximilien de Bavière*, *Bucquoi*, *Merci*, *Tilly*, *Wallenstein*, *Gallas*, *Piccolomini*, *Jean de Werth*, sont des personnages placés, à la vérité, à une grande distance l'un de l'autre, mais qui jetteront toujours un grand éclat et qui vivront dans l'histoire. La plupart de ces guerriers illustres n'ont pas perfectionné la tactique et n'ont pas créé des moyens d'attaque et de défense d'un genre nouveau; mais ils ont tous fait de grandes choses avec les moyens connus. *Richelieu*, *Mazarin*, *Oxenstierna* et *Olivarès*, *Salvius*, *d'Avaux* et *Servien* tiendront long-temps encore un rang

Digitized by Google

distingué entre les ministres et les négociateurs.

Deux circonstances expliquent cette fécondité de la nature en apparence extraordinaire. Les mêmes causes ont toujours produit et produiront toujours les mêmes effets. Dans les crises violentes, le besoin qu'on a des grands talens les avertit de leur existence, et la nécessité oblige les gouvernemens à les employer. Les ames énergiques, les esprits supérieurs se mettent à leur place par la force même des choses qui brise les lois de l'étiquette et de l'usage, et qui condamne les petites passions au silence. D'ailleurs, quand l'humanité se débat au milieu des crimes et des malheurs, les grands événemens qui se pressent, fécondent l'imagination, enflamment le génie, et lui fournissent des matériaux de travail qui le rendent supérieur à lui-même.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
DU
QUATRIÈME VOLUME.

RÉFLEXIONS sur la puissance politique. *Page* 1
TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DU SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE.
ÉPOQUE II.
PÉRIODE I.
CHAPITRE I. État des lettres et des sciences en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre. 21
CHAP. II. Considérations générales sur la guerre de trente ans. Commencement des troubles en Bohême. La guerre éclate. Frédéric V est proclamé roi, il prend possession du trône et le perd. 60
CHAP. III. Ferdinand II abuse de sa victoire. Ses projets s'étendent. Efforts inutiles de Mansfeld, de Chrétien de Brunswic, du margrave de Bade en faveur de Frédéric. Despotisme toujours croissant de l'empereur en Allemagne. Chrétien IV, roi de Danemarck, veut venger la cause des protestans. Il est battu, et conclut une paix désavantageuse. Ferdinand ne ménage plus rien. Edit de restitution. 102

Digitized by Google

CHAPITRE IV. La France sort de son inaction. Changemens arrivés dans ce royaume. Caractère de Richelieu. Son ministère. Il augmente les forces de l'état, en humiliant la noblesse et en combattant les protestans. A son instigation, la Suède arme contre la maison d'Autriche. *Page* 130

CHAP. V. La Suède se prépare à combattre en faveur des protestans. État de ce royaume. Caractère de Gustave Adolphe. Ses guerres avec les Polonais. Il débarque en Allemagne. Ses premières conquêtes. Bataille de Leipzig. Bataille de Lützen. Mort de Gustave Adolphe. 155

CHAP. VI. La Suède n'abandonne pas les projets de Gustave. Oxenstierna prend la direction des affaires. Fin tragique de Wallenstein. Bataille de Nordlingue. Paix de Prague. La France sent la nécessité de faire une guerre directe à l'Autriche. Richelieu, qui a triomphé de ses ennemis, se déclare contre l'Espagne. 196

CHAP. VII. État de l'Espagne. Caractères de Philippe IV et d'Olivarès. La France se déclare contre l'Espagne. Exploits de Banner et de Bernard de Saxe-Weimar. Mort de ces deux capitaines. Opérations de Torstenson. Ferdinand III. Tout s'achemine à la paix. 217

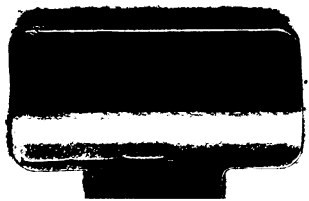
CHAP. VIII. Ouverture du congrès de Münster. Caractères des plénipotentiaires. Marche des négociations. Paix de Westphalie. Considérations sur ce traité. 249

Fin de la Table du quatrième volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google